

Florent MAROTTA

# PANDORE



# A propos de l'auteur

Naissance à Firminy le 22 mars 1976. Florent Marotta passe son enfance dans la Loire, dans une petite ville proche de Saint-Étienne. Il se met à lire sur le tard, préférant l'écriture et les histoires qu'il s'invente alors, empreintes de mondes et de créatures imaginaires. Il crée les personnages qui le font rêver, qu'il aimerait croiser. Il admire au collège les enquêtes au climat si particulier d'Agatha Christie dont Dix petits nègres le font frissonner, et Sherlock Holmes parfois y pointe également le bout de son nez, plus tard apparaît Elizabeth George.

Sa scolarité est inégale, pour ne pas dire inachevée. Il met un point d'honneur à obtenir son baccalauréat littéraire bien des années après en candidat libre, sans réellement savoir pourquoi. C'est le début pour lui d'un goût certain pour le savoir. Florent Marotta est un autodidacte. Il préfère de loin apprendre ce qu'il veut comme il l'entend et perdre cinq euros en frais de retard à la bibliothèque qu'en une éducation inadaptée. Il se met à écrire en 1997 à vingt et un ans. Un roman de fantasy, encore aujourd'hui inachevé, dont l'inspiration lui vient au gré des lectures des livres de Tolkien, Eddings, Grimbert, Jordan et bien d'autres encore. Et puis il découvre la littérature

noire, le polar et son cortège d'écrivains tous plus ingénieux les uns que les autres. Il débusque les « Séries noires » de Gallimard avec Carlotto, Shagan et Deming pour ne citer qu'eux. Une vraie saveur, du vrai noir. Il s'aventure aussi sur le terrain du thriller et du complot avec Umberto Eco, Dan Brown, Ian Caldwell et même Henri Lœvenbruck. Dans un autre genre Roger Jon Ellory le subjugue, Fred Vargas l'accompagne, Gillian Flynn le laisse perplexe et Pierre Lemaître pantelant. Ses influences sont multiples et trahissent son désir de ne pas se cantonner à un seul genre. De ce mélange de saveurs est né son désir d'écrire, de raconter des histoires. Le choix du thriller et du polar s'impose.

Son expérience professionnelle y est probablement pour beaucoup. Il arpente les terrains de jeu pas toujours très reluisants du monde. Il est successivement militaire, soldat de l'Onu dans une ex-Yougoslavie agonisante, enquêteur en police judiciaire et maintenant il goûte une vie plus calme dans une mairie de la Loire.

Retrouvez l'actualité de l'auteur :  
[www.florentmarotta.com](http://www.florentmarotta.com)

Du même auteur:

- Projet T (Thriller)
- L'échiquier d'Howard Gray aux éditions Rouge Sang (Roman noir)
- Pandore (recueil de nouvelles fantastiques)

Rejoignez la Newsletter de Florent  
Marotta : [Je m'inscris !](#)

# **PANDORE**

**FLORENT MAROTTA**

**Copyright © 2014 Florent Marotta**

All rights reserved.

ISBN-13:978-2-9536009-6-4

dépôt légal 1er semestre 2014

# Avant de commencer

Imaginez-vous dans un quelconque récit mythologique de la Grèce antique. Imaginez que vous ayez le pouvoir, rien qu'en tenant une boîte, ou une jarre selon les cas, de faire basculer le destin de l'humanité.

Ce que je vous propose n'est pas aussi grandiloquent et certes la face du monde en demeurera inchangée. Mais considérez que ce livre est votre jarre, votre boîte, que vous ne devez à aucun prix refermer avant d'en avoir laissé sortir l'espérance. Car comme Pandore,

vous allez libérer des maux.

Point de Zeus pour ordonner l'ouvrage,  
point d'Héphaïstos pour fournir la  
matière première. Juste vous et moi pour  
lui donner vie comme le fit Athéna.

# Irradiée

Irradiée de joie. Quand j'appris la nouvelle de ma grossesse, ce sentiment de bonheur me submergea. J'étais loin de m'imaginer alors que ça finirait comme ça. Personne ne pense au pire. Attendre un enfant n'est que source de joie... la plupart du temps.

Le brancard qui me faisait songer davantage à un chariot me transportait à travers les dédales de couloirs de l'hôpital. Un attroupement s'était formé autour de moi, signe de panique et d'urgence. Des filles principalement, en blouse bleu clair, masque d'hygiène au

visage, gants, et le pire, lueur d'inquiétude dans les yeux.

Le roulis de la mécanique avait quelque chose d'agaçant et me rappelait sans cesse qu'on me poussait pour une ultime tentative.

Derrière ces corps en agitation, les murs blafards de la maternité et des urgences gynécologiques défilaient. Couloir de la mort ou de l'espoir, selon la vision optimiste ou non que l'on avait de la vie.

Mon ventre tendu me fit hurler. La petite chose qui poussait en moi me broyait l'intérieur. Une bonne nouvelle dans la douleur, ma fille était toujours vivante. Je posai une main sur mon

nombril, la forme ronde se déforma et dessina un pic. Je lâchai un cri derrière le voile anesthésiant, résultat du cocktail de mon gynécologue.

Il était là mon praticien. Celui sur qui reposaient tous mes espoirs. C'était un peu comme l'ange gardien de ma grossesse. J'espérai qu'il allait se transformer en magicien.

Embrumée, je tournai la tête de côté à la recherche de Franck, mon mari. Il n'était pas encore arrivé. Évidemment, il m'aurait tenu la main pour me reconforter, m'aurait parlé sans cesse. Je l'avais fait prévenir quand j'avais commencé à agoniser chez moi, mais je n'avais pas pu attendre qu'il me transporte à l'hôpital. C'était donc ma

mère qui l'avait fait.

Le brancard couina et tourna brutalement dans le couloir et je l'aperçus qui suivait le cortège dont j'espérai qu'il n'avait rien de funeste. Grande, l'air sérieux. Elle était toujours comme ça, rien ne semblait jamais la décontenancer.

Comme lorsque je lui avais annoncé le plus beau jour de ma vie. Ces instants où l'on souhaite faire partager son bonheur à tout son entourage, jusqu'à le crier sur les toits. Ma mère était restée droite, sans émotion, comme toujours en somme, et je me souvins que ça m'avait vexée. Elle avait dû s'en apercevoir et avait enfin daigné me féliciter. Sa fille unique, tant chérie, allait être maman.

Une crampe me reprit à l'estomac, plus violente encore. Je hurlai cette fois-ci, expulsant un filet de bave. Ma mère se pencha à côté du brancard. Son pas de course la faisait monter et descendre en rythme. Elle m'essuya le menton avec le revers de sa blouse qu'elle avait à peine eu le temps de quitter quand je l'avais appelée en urgence. C'était pratique que d'accoucher là où sa mère travaillait de nuit en maternité, mais aujourd'hui ça n'avait rien de cocasse.

Je surpris un regard en coin à mon gynécologue. Le genre de regard entendu, discret, que je pris comme une tentative de me cacher la réalité. Je tournai la tête, lourde, dans une manœuvre non maîtrisée pour faire face

à mon praticien. Tout parut se faire au ralenti.

Je croisai ses yeux, son visage bienveillant. En bon professionnel, il me fit un sourire et, me tapotant le bras, se contenta de la moue entendue de celui qui annonçait que tout allait bien se passer. Ce bras d'où partait un cathéter qui remontait jusqu'à une perfusion fixée à mon brancard. Et ce liquide qui tombait au goutte-à-goutte, censé m'apaiser.

Le chariot ralentit enfin, je le vis plus que je ne le sentis quand les murs arrêterent de défiler. Un bruit de porte et le cortège reprit son avancée. Pas pour longtemps cette fois-ci. On m'arrêta au milieu d'une pièce et ce fut une

avalanche de termes techniques. Monitoring, écho... Puis ce fut le calme soudain.

Autour de moi ne demeuraient que ma mère et mon gynécologue.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? parvins-je à demander.

— Rien de bien grave. Quelques complications, me répondit le médecin.

Une contraction me fit me cambrer d'une manière que je n'aurais pas crue possible. Quand je retombai sur le lit, ma mère me prit la tête et la fit pivoter pour que je la regarde.

Son visage, toujours ce flegme.

— Je suis là ma chérie. Le docteur va

tout faire pour que tu t'en sortes.

Elle jeta un regard entendu par-dessus mon visage.

— Ma fille, répondis-je mal à l'aise.

Ma mère me lâcha et son expression changea. Le calme olympien dont elle faisait montre à toute épreuve se mua en colère.

— Tu es plus importante ma chérie, ma fille unique. Ce... cette enfant. Tu n'aurais jamais dû l'avoir. Pas avec ce... pas avec ce type.

Elle n'avait jamais vraiment apprécié Franck, mais de là à imaginer qu'elle puisse rejeter ma fille.

Je tentai de me redresser sur mes

coudes, mais la tête me tournait et mes forces m'abandonnaient. Ma mère me repoussa fermement contre le lit et m'y maintint.

— Docteur, dit-elle d'une voix calme, mais qui n'admettait aucune contradiction, ma fille a besoin d'être calmée.

Je tournai la tête vers mon gynécologue, clairement en proie aux remords. Sa mâchoire se serrait, ses lèvres pincées tremblotaient. Enfin il se retourna et fouilla dans un placard.

— Maman. Qu'est-ce que tu fais ?

J'avais tourné la tête de nouveau.

— Je règle le problème ma chérie. Tout ira mieux après tu verras. Tu ne peux

pas avoir d'enfant. C'est bon Didier ?

Je ne peux pas avoir d'enfant ? Didier ?  
Quand je regardai le gynéco, il arborait toujours un visage soucieux, mais je m'attardai sur la seringue et son aiguille.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est, merde !

Je tentai à nouveau de me redresser. Je ne savais si c'était la colère qui me fit retrouver des forces, mais je faillis y parvenir. C'était sans compter sur la volonté farouche de ma mère qui me maintint de nouveau les épaules.

Le gynécologue me prit le bras et l'attacha avec la sangle de lit. J'avais beau tirer dessus, mais cela ne fit que rougir ma peau autour de l'attache et

bleuir mes doigts. C'est alors que je le vis quand il se pencha. Le collier glissa par-dessus sa chemise et resta en suspension devant mon regard pendant qu'il poussait le piston de la seringue.

Le collier de ma mère, une fleur dorée avec un petit rubis en son centre. Ma mère couchait avec cet enfoiré !

Je hurlai de rage et mon cri de haine se transforma en désespoir puis en sanglots.

— Tu baises avec lui ? Tu baises avec lui, salope !

Ma mère regarda le gynécologue puis posa ses prunelles ardentes sur moi.

— Ça ne te regarde pas ma chérie. Disons que nous prenons du bon temps

et qu'il me doit un service pour acheter mon silence.

Sa bouche s'étira en un sourire dément, révélant ses dents blanches, immaculées.

Et la réalité me frappa en pleine figure ; ma mère complotait avec mon gynécologue pour tuer mon enfant.

Je voulus hurler, mais déjà mes forces m'abandonnaient de nouveau. Je commençai à flotter dans une espèce de brouillard. Ma vue se troublait et je vis comme à travers un mauvais objectif, les sons me parvinrent étouffés. Mon ventre se tordit, mais aucune douleur ne m'irradia. Ma fille, mon enfant. Tout cela allait disparaître à jamais.

Je sentis une larme se former dans le

coin de mes paupières et glisser pour s'écraser sur le lit. Je vis le visage de ma mère qui avait retrouvé son calme habituel. Comment cette femme que je croyais connaître pouvait à ce point cacher le monstre qu'elle était ?

J'entendis l'horreur, étouffée à travers la camisole chimique.

— Il est temps d'en finir Didier.

Je ne pouvais plus tourner la tête, mais je perçus du bruit qui m'indiqua que le docteur s'était levé.

Soudain, une voix familière résonna dans la pièce.

— Karine ! cria mon mari.

Il se matérialisa dans mon champ de

vision, le visage grave, les yeux rougis. Je voulus le prévenir, lui dire de m'emmener, d'appeler la police, mais mes muscles ne me répondaient plus. Rien n'y faisait. J'étais prisonnière de mon propre corps. Puis je vis la main de ma mère apparaître sur l'épaule de Franck, et son visage. L'expression de la mère souffrante. La salope !

— Le docteur s'en occupe, lui dit-elle. Il faut le laisser faire.

Franck la regarda puis considéra le médecin. Il acquiesça de la tête, ses yeux s'embuèrent, mais il trouva la force de me faire un sourire.

Non, non Franck, ne les laisse pas faire, criai-je intérieurement. Je devais

lutter pour la vie qui grandissait en moi, pour ma vie. Je forçai, essayant de faire bouger mon corps, de reprendre le contrôle.

Rien, toujours rien.

Je tremblai, mais toute la volonté du monde n'y pouvait rien. Puis Franck s'approcha de mon lit et me caressa la joue de sa main, laissant sa paume contre moi. Je sentis sa douce chaleur à son contact et je ne pus que pleurer. Franck prit ma tête penchée sur le côté comme celle d'un mannequin désarticulé et la redressa. Il essuya mes larmes avec son pouce, tendrement, mais je n'en avais cure.

Je regardai mon gynécologue, l'air

absent, une seringue à l'aiguille démesurée dans la main droite.

— C'est pour faire quoi ? demanda Franck dont la voix trahissait l'inquiétude.

— Je... je dois accéder au fœtus.

La voix du praticien était hésitante.

— Allons docteur, le temps presse.

C'était ma mère, un léger accent de tension dans la voix.

Le docteur s'approcha, la terrible seringue pointée vers le ciel. Je regardai le pieu mortel, puis mon mari dont le visage trahissait sa plus grande inquiétude ; perdre son futur enfant. Ma mère, au regard glacial, dont

l'impatience suintait maintenant par tous les pores de la peau. Et mon gynécologue, ah mon gynécologue. Symbole de bienveillance et de gentillesse. Comment cet homme pouvait-il commettre un meurtre pour sauver un peu d'honneur ? Des hommes baisaient partout leurs maîtresses, merde ! Tous ne devenaient pas des criminels pour autant.

La rage bouillait. Le désir de la vie s'insinua en moi et me submergea comme une vague. Je sentis monter sa chaleur.

Mon médecin se pencha au-dessus de mon ventre gonflé et tordu par la lutte pour la vie qui se déroulait à l'intérieur. L'aiguille s'inclina et pointa en direction de mon nombril, prête à le transpercer.

Un liquide verdâtre tanguait dans la seringue.

Je luttais plus fort que je ne l'avais jamais fait, forçai sur mes poumons essayant d'extraire quelques sons de mes cordes vocales. Quelque chose franchit mes lèvres, un murmure, un souffle, rien de très audible, mais ce frêle succès me redonna espoir. À présent l'aiguille était vraiment très proche de me perforer le ventre. Je bandai mes muscles à nouveau et criai intérieurement toute ma rage. Je vis le visage de Franck, les photos d'échographie de ma fille. Mes chaînes chimiques se brisèrent alors et un cri de Banshee emplit la pièce. Le gynécologue interrompit son geste, Franck bondit en avant.

— Ils veulent tuer notre enfant, dis-je dans la précipitation ne sachant pas si ma voix allait encore me trahir.

Franck se raidit et demeura un instant interdit. Les informations devaient se bousculer dans sa tête et foutre une pagaille pas possible. Je voulus en rajouter, mais mon exploit devait rester le seul. Rien ne voulut plus sortir. C'est alors que je vis mon mari, si doux, si tendre, bondir sur le gynécologue et le soulever par le col de sa blouse. Il y eut un bruit quand la seringue tomba, puis la voix de Franck couvrit tout le reste.

— Qu'est-ce que vous faites ? hurla-t-il.

Le médecin se décomposa. La peur

emporta une partie de son visage et lui composa une expression que je ne lui avais jamais vue. Et puis un gouffre s'ouvrit sous moi pour transformer ma vie à tout jamais. Comme dans un mauvais film usant de trop nombreux ralentis, je vis ma mère apparaître dans mon champ de vision, se relevant, la seringue à la main, brandie. L'instant d'après l'aiguille disparut dans le cou de Franck qui s'effondra avant même que le piston n'injecte tout le liquide.

— Finis le travail ! cria ma mère à son amant.

Immobile, mon gynécologue ne répondait plus. Tétanisé contre le mobilier, les mains sur la bouche devant l'horreur. D'une volte-face rageuse ma

mère me fit face, le visage déformé dans un rictus de haine. Elle regarda de droite et de gauche et empoigna un scalpel déposé sur la table près du lit. Elle déchira méticuleusement l'emballage et sourit enfin à la lame libre.

Cette fois-ci c'en était fini de moi. Celle qui m'avait mise au monde allait prendre la vie de mon enfant et sans nul doute la mienne. Mon regard tomba sur le corps de Franck dont le va-et-vient de la poitrine m'indiqua qu'il vivait encore. Sans réfléchir, je roulai sur le ventre et tombai du lit. Ma mère abattit son arme dans la précipitation et me rata de peu. Je la percutai au niveau des genoux et me fracassai le nez contre le carrelage froid. Il y eut un grand bruit et je fermai

les yeux, attendant que me transpercent les coups de poignard, mais il n'en fut rien. Avec peine, je roulai sur le dos. Il y avait beaucoup plus de monde. Mon gynécologue se débattait avec ma mère pour lui faire lâcher le scalpel. D'autres personnes avaient fait irruption et se mêlèrent à la rixe. Le reste ne fut qu'affolement pour moi et pour tout le monde. On me plaça à l'abri dans une autre salle où je fus prise en charge. Les examens me rassurèrent, j'avais eu de la chance et la vie en moi continuait.

Le plus dur était maintenant d'oublier. Même de simplement atténuer, vivre ma vie. On n'oubliait jamais réellement. Franck était mort de ses blessures et du produit que contenait la seringue. Même

agonisant, il m'avait permis de m'accrocher à la vie, mais je l'avais perdu et rien ne serait plus jamais comme avant. Ma fille m'irradiait littéralement de bonheur dans mon monde de ténèbres. Chaque sourire était une promesse de jours meilleurs et d'une obligation de me battre chaque instant pour elle et pour que mon mari ne soit pas mort pour rien. Elle avait le sourire de Franck et ça m'aidait beaucoup. Pour le reste, je faisais mon possible pour oublier qu'elle avait aussi les yeux de ma mère.

# Triste lune

Personne ne savait comment cela avait commencé. Lors de tels événements, personne ne savait jamais. Pourtant rien ne se passait d'un coup, tout cheminement, toute action étaient le résultat de plus infimes détails mis bout à bout. Parfois les conséquences étaient catastrophiques. C'était le cas.

Michael Hammon regardait l'horizon se parer de son pourpre menaçant, avançant inexorablement. Le rocher dans son dos le maintenait assis, ni trop à son aise pour qu'il s'endorme, ni trop dur pour qu'il puisse se reposer un peu. Sans cet appui de fortune, il se serait écroulé sur le sol et assoupi.

Fatal.

Les perles de sueur sur son front se reformèrent dans la seconde après le passage du revers de sa manche. La chaleur ne faiblissait jamais et sa fuite éperdue ne paraissait rien y changer. Il tira sur son col de chemise pour laisser entrer de l'air et décoller un peu le tissu qui l'irritait. Enfin il posa un œil sur sa fille. Sa main rougie par la morsure du soleil passa sur le visage paisible de l'enfant dont tout le corps frêle était enveloppé d'un drap. Michael suspendit son geste à la vue de sa peau brûlée. Au moins sa fille était à l'abri de l'astre du jour. Les yeux bleus de Michael s'ourlèrent de larmes et il chassa la mèche blonde qui retombait sur son

front.

Le petit paquet qui représentait désormais toute sa vie reposait sur ses jambes repliées en tailleur. Iphigénie était tout ce qui lui restait de son existence passée. Période révolue, heureuse, insouciante. La protéger était comme un pied de nez qu'il faisait chaque jour à la mort, mais il savait qu'au fond de lui c'était uniquement l'espoir qui le maintenait encore en vie.

Encore quelques minutes, se dit-il en respirant profondément et en s'appuyant davantage contre le rocher.

Iphigénie ne bougeait plus. Depuis combien de temps n'avait-elle plus prononcé un seul mot ? La mémoire de

Michael lui jouait des tours. La fatigue, la chaleur et l'effort physique le poussaient chaque jour dans ses retranchements et pourtant il se raccrochait à l'espoir que chaque pas le rapprochait d'un endroit meilleur, la survie.

L'horizon ondulait, l'air se distordait sous l'effet de la chaleur. Combien faisait-il ? Quarante degrés ? Cinquante peut-être ? Michael fouilla dans son sac et en sortit une bouteille en plastique cabossée. La ligne de flottaison tangua, le narguant de son niveau dangereusement bas. Il dévissa le bouchon délicatement et inclina le récipient. Sa main libre écarta le drap du visage d'Iphigénie révélant son teint

encore pâle et la blondeur de ses cheveux.

– Bois ma fille, bois ma beauté, dit-il d'une voix douce et basse.

L'eau tomba en un fin filet sous son impulsion. L'enfant ne bougea pas. Le liquide s'infiltra entre ses lèvres et ce fut tout. Michael la recouvrit et fixa la bouteille. Non, il pouvait résister, tenir encore un peu. Ne pas boire avant qu'il trouve un point d'eau.

Et si... ? lui dit une voix intérieure. Il la fit battre en retraite en revissant le bouchon et en fourrant de rage la bouteille dans son sac. Sa priorité c'était sa fille et peu lui importait de devoir se priver d'eau. Iphigénie qui lui rappelait

tant sa femme.

Ses yeux brillèrent, mais il se fustigea de sa faiblesse. Cela aussi il ne pouvait pas se le permettre. Avancer, toujours avancer, avant que le soleil ne les rattrape. Point de repos. Pas même la nuit. Il n'y avait plus de nuit. Rien que le jour et la chaleur écrasante.

Ses pieds raclaient le sol sous son poids et l'état de ses souliers. Ses chaussures rendaient leur dernier soupir. Les semelles menaçaient de se décrocher à chaque pas. Un trou s'était formé à l'avant de son pied droit et il souffrait le martyr.

Où se trouvait-il ? Impossible de le dire. Tout le monde avait fui après

l'explosion et la grande inclinaison. Et ses congénères étaient devenus des bêtes prêtes à se marcher les uns sur les autres pour survivre. Il frissonna à ce souvenir douloureux. Toujours était-il qu'ils avaient fui comme tous ses pairs avant de comprendre que sa meilleure chance de survie était précisément de se dérober au monde.

Son sac pesait de plus en plus sur son dos, les lanières lui lacéraient la chair des épaules. Pourtant il ne pouvait faiblir. Avancer, toujours avancer, un pas puis un autre, dût-il y laisser la peau des pieds. Le poids que représentait Iphigénie rajoutait à son fardeau et à l'effort sans cesse supérieur qu'il devait produire. Sa fille, bien trop faible pour

marcher, était suspendue dans un hamac de fortune pendant à son cou. Bien à l'abri dans le fatras de draps et de tissus, l'enfant de trois ans pesait tout de même un poids conséquent. Ahanant dans une montée dont le sol caillouteux et légèrement sablonneux se dérobaît sous ses pas, Michael crachait ses poumons. L'air qui y entraît lui asséchaît le gosier tellement il était irrespirable. Il sentait sa salive disparaître, sa bouche devenir pâteuse et ses lèvres se fendre partout en de minuscules crevasses sèches.

Quand il arriva enfin avec peine en haut du petit monticule, il se pétrifia. L'horizon proche n'était que géants de pierres couchés ou inclinés dangereusement. Autant de bâtiments qui

ressembaient à des tours de Pise blessées, menaçant de chuter d'un moment à l'autre. Une fumée épaisse flottait dans ce qui fut une ville de taille moyenne. Ici avaient dû se dérouler des scènes d'émeutes. Des êtres humains, déjà peu enclins à vivre ensemble en temps de paix, n'ayant plus aucune compassion pour leurs voisins dès lors que s'installaient la panique et la survie. Le monde entier n'était plus maintenant qu'un vaste champ de ruines. Le peu qui avait survécu menaçait de s'éteindre sous la chaleur étouffante et bientôt mortelle.

Pas un bruit ne parvenait de ce Guernica post-apocalyptique. Un de ceux qui avaient emporté sa femme.

Mais pouvait-il résister à l'attraction qu'il exerçait sur lui ?

L'espoir.

S'éloigner des grandes zones d'habitations avait été son credo depuis le drame. Qui savait ce qui pouvait bien se trouver là, attendant dans les décombres fumants ? Pourtant s'il voulait dénicher de quoi s'approvisionner en eau, c'était ici. Voire même mettre la main sur de la nourriture pour sa fille et lui.

Michael mit un genou à terre, déposa précautionneusement le paquet contenant Iphigénie sur le sol et son sac à dos suivit. Sa main se referma sur ce qu'il cherchait. Un contact froid, lourd et

quelque part rassurant. Après en avoir extrait le pistolet, il le bascula sur le côté et éjecta le chargeur. Le magasin apparut et Michael d'un bref regard sur l'indicateur sut qu'il restait douze balles. Suffisamment pour s'enfuir en cas de coup dur... peut-être.

Ce simple geste réussit à faire resurgir le souvenir horrible de ce jour. C'était quelques semaines après les émeutes. Sa femme, Iphigénie et lui avaient d'abord refusé de céder à la panique ambiante. Calfeutrés dans leur maison, petit pavillon paisible en banlieue, les choses finiraient bien par se tasser. Michael avait toujours cru que ce qu'il entendait à la radio ou voyait à la télévision était une blague, un poisson d'avril en plein

été. Pourtant les émeutes avaient commencé. Partout en ville des foyers de guérilla urbaine naissaient, les gens fuyaient en masse un danger que personne n'appréciait encore dans toute son horreur. Et ça n'avait fait qu'empirer.

Contrainte par les violences de plus en plus aveugles, opprimée par le mutisme soudain des médias, dont plus aucune émission ne leur parvenait, la famille décida de s'enfuir. Peu importait où, mais il leur fallait mettre le plus de distance entre eux et ce monde devenu fou. C'est ainsi qu'ils commirent l'erreur. Michael avait voulu préparer leur départ. Un sac pour chacun, des provisions et quelques vêtements. Mieux valait également se munir de piles et de

lampes torche.

Le supermarché avait semblé être la bonne idée. Un petit détour avant de partir, voiture chargée. Seulement rien ne s'était passé comme prévu.

À l'intérieur de la grande surface, un groupe de jeunes voyous faisait régner la peur, obligeant les visiteurs à payer dix fois le prix de chaque marchandise. Michael avait flairé le mauvais coup et tenté de s'enfuir, mais les terreurs ne l'avaient pas entendu de cette oreille. Il n'avait pas d'argent, mais peu leur importait et ils allaient se servir.

C'était sur sa femme qu'ils avaient jeté leur dévolu. Se payer avec son corps, voilà le plan qu'ils avaient en tête.

Michael avait eu beau se défendre, tenter de les repousser en moulinant dans le vide avec ce qu'il avait sous la main, mais rien n'y fit. Les monstres sortaient de partout, déboulant du moindre recoin du magasin, attirés par la violence. Michael en attrapa un à l'arcade avec un morceau de bois et il s'effondra. Aussitôt un autre prit sa place. Soudain sa femme fut happée. Des bras la tirèrent à eux. Michael avança, voulant voler à son secours, mais Iphigénie hurla. Un homme avait posé deux grosses mains velues sur ses frêles épaules. Son regard et ses lèvres baveuses en disant long sur ses intentions. Michael fit alors demi-tour et frappa l'homme sur le nez qui se brisa

net. Puis sa femme cria à son tour. Michael hésita, déchiré entre rester auprès de sa fille et voler au secours de celle qu'il aimait. Une forêt de bras s'acharnait sur elle. Arrachant ses vêtements, fouillant déjà son corps. Ses yeux reflétaient l'horreur, mais Michael vit nettement ses lèvres l'implorer de s'enfuir. Enfin elle disparut au milieu des hommes comme des bêtes.

Michael s'était enfui comme un lâche, emportant avec lui cette image pour l'éternité. Lui, abandonnant sa femme à ses monstres. Et même si tous les jours auprès d'Iphigénie lui rappelaient que c'était pour la sauver elle qu'il avait agi ainsi, rien ne pouvait atténuer sa culpabilité. Depuis ce jour, sa fille

n'avait plus prononcé un seul mot.

Michael avait roulé, fonçant tout droit comme un dément, fuyant cet enfer qu'il avait pourtant connu comme un endroit paisible où il faisait bon vivre. À la sortie de la ville, un vieil homme claudiqua jusqu'au milieu de la route, agitant les bras à leur approche. L'ancien paraissait paniqué, mais Michael n'était plus lui-même. Chacun de ses pairs représentait un danger. Plus question de s'approcher d'eux, pas même pour porter secours. Le moteur rugit quand il accéléra et la calandre percuta de plein fouet le corps du malheureux. Comme s'il ne pesait rien, celui-ci s'envola, rebondit sur le pare-brise qui se constella, et retomba lourdement dans la

rue, disloqué. Michael freina brutalement et son pick-up s'immobilisa dans un crissement de pneus. Affolé, le souffle court et ébahi de la vitesse à laquelle toute compassion avait quitté son être, il sortit de sa voiture pour observer le cadavre de l'homme.

Qu'avait-il espéré à ce moment-là ? Le trouver respirant, une entorse à la cheville ? Désolé vieux, ça va ? Pourtant ce qu'il découvrit c'était bien la mort dans ce qu'elle avait de plus cru ; le meurtre. L'homme gisait dans une position dont les angles des membres inférieurs défiaient les lois de l'anatomie, sans vie. Alors Michael vit l'arme toujours bloquée dans sa ceinture. Il récupéra le pistolet et d'un geste peu

assuré il avait extrait le chargeur. Douze balles.

... douze balles, pensa Michael perdu dans ses songes en revenant au présent.

Son regard bleu azur se posa sur le paquet emmaillotant sa fille. Sans nourriture, c'était la mort assurée, et sans eau celle-ci frapperait à leur porte à plus court terme. Sa décision était prise et il se mit en marche vers la zone urbaine délabrée, la peur au ventre.

Le désert de cailloux laissa progressivement la place aux vestiges de civilisation. Là, le début d'une route goudronnée que les immenses crevasses et les trous béants rendaient inutilisable en véhicule. Ici, un immeuble écroulé et

petit à petit, inévitablement, des cadavres. Michael ne se réjouissait pas de la présence de tous ces morts à même le sol. Pourtant, quand il vit que les corbeaux se désintéressaient de ces proies offertes, il ne put s'empêcher de penser que c'était bon signe. La plupart des cadavres n'étaient qu'un fatras d'os rongés jusqu'à la moelle et de vêtements déchirés. Ces humains-là étaient morts depuis fort longtemps et avaient nourri les charognards depuis des lustres. L'absence de viande fraîche pour les corvidés était une bonne nouvelle. Tout indiquait qu'il n'y avait pas âme qui vive.

Plus avant les bâtiments se firent omniprésents, certains tenaient encore

debout, mais il aurait fallu être fou pour en faire son refuge et parier qu'ils seraient toujours dressés le lendemain matin. Les rues étaient jonchées de débris de toutes sortes ; des voitures calcinées, des portails et des portes arrachés, toutes sortes de gravats, le tout recouvert d'une épaisse pellicule de poussière et de sable. Les immondices tapissant le sol faisaient planer une odeur pestilentielle, pour le plus grand bonheur des mouches qui pullulaient en nuage. Michael vérifia que les insectes ne pourraient pas rentrer dans la protection où dormait sa fille.

– Dors ma puce, murmura-t-il. Ne regarde pas ce que le monde est devenu.

Des cadavres à l'état de squelettes se

trouvaient un peu partout, figés dans leur fuite sans aucun doute.

Soudain, un bruit métallique résonna dans les rues vides. Michael sursauta et pivota. Une ruelle dans laquelle couraient les ombres s'ouvrait devant lui. Alors qu'il se demandait si le bruit provenait bien d'ici, le couvercle en métal d'une poubelle en surgit en roulant sur la tranche. Michael tendit son bras, l'arme au poing. Le couvercle avança encore un peu et se mit à tanguer, décrire un cercle qui s'amenuisa petit à petit avant qu'il ne s'immobilise en chutant. Le bruit froid du métal résonna encore puis ce fut le silence. Michael dardait toujours son arme dans la ruelle, le souffle court, son cœur jouant du

tambour dans sa poitrine, une mélodie qu'il connaissait par cœur, celle de la peur. Pourtant rien ne vint. Michael se rasséra – après tout, tout ici était tellement bancal que ça pouvait être n'importe quoi – et il se força à se remettre en mouvement.

L'écho de ses pas traînants se répercutait à mesure qu'il progressait difficilement dans les ruelles, l'œil aux aguets. Remarquant les enseignes, qui pour la plupart avaient été brisées et pendaient négligemment quand elles ne s'étaient pas fracassées sur le sol, Michael se fit la réflexion qu'il ne devait plus y avoir d'électricité ici non plus depuis de nombreux mois. La seule nourriture mangeable serait de fait des

denrées non périssables. Michael erra ainsi dans la ville fantôme pendant de longues minutes, se laissant guider par le hasard. Enfin les restes éventrés d'un magasin d'alimentation apparurent. Il sut à quel négoce il avait affaire en partie par le logo de l'enseigne coupé en deux qu'il avait connu sans pouvoir se rappeler le nom, et aussi parce qu'en travers du trou béant qui figurait l'entrée gisaient des victuailles. Michael accéléra le pas à la vue de son Eldorado. La vitrine avait été soufflée, ce qui expliquait que barres de céréales, paquets de pains de mie éventrés et – Dieu soit loué ! – boîtes de conserve se mêlaient aux tessons de verre. Michael se précipita sur la nourriture comme des

offrandes. Sans même prendre le temps de déposer Iphigénie au sol, il se contorsionna pour enlever un bras de la bride de son sac et le fit pivoter sur le côté. De sa main libre, il attrapa les conserves sans distinction et les fourra dans son sac qui s'alourdissait dangereusement.

Satisfait, il le soupesa, fit la grimace et jugea que ce don du ciel valait bien un peu d'effort supplémentaire. Sa manœuvre pour passer le sac dans son dos lui arracha un cri. Il s'arc-bouta et parvint à le mettre en place. Pliant un genou qui lui fit déployer des trésors d'équilibre et de volonté, il se pencha et saisit une boîte de thon. Elle tournoya au milieu de sa main quand il se mit à la

recherche d'une date. Rien. Plus aucune inscription ne figurait sur ce qui n'était plus qu'une vulgaire boîte de métal.

Ce n'est pas le moment de faire la fine bouche, se dit-il. Avec tout ce qu'il avait enduré jusque-là, l'intoxication alimentaire n'était pas de taille. Son doigt rougi et douloureux s'introduisit dans la petite bague et il ouvrit le précieux sésame.

L'odeur se répandit et Michael n'y tint plus, se jetant sur la conserve. Le liquide coula le long de sa gorge puis plus bas sur son torse et les morceaux de thon passèrent de boîte en bouche. Le met était délicat, nourrissant. Michael vida le contenu et quand il fut assuré qu'il n'en restait pas une miette il

balança le tout sur le sol. Son ventre émit le bruit de celui qui n'était pas rassasié, mais Michael reporta son festin à plus tard.

Planté devant l'entrée du magasin, il contempla la façade. La porte avait été littéralement soufflée. L'encadrement avait gardé sa forme, mais tout ce qui s'était trouvé au milieu n'y était plus. Le chambranle, les gonds et ce qui les maintenait au mur, tout. Michael se retourna et aperçut les vestiges de la porte quelques mètres plus loin en plusieurs morceaux. Les hommes étaient vraiment capables des pires choses, se dit-il en imaginant ce qui avait pu se passer ici. Et en réfléchissant à sa situation et à l'état de l'humanité, il se dit

que l'épisode de la porte n'était vraiment pas le plus grave. Pour l'heure, ce qui le ramena à l'instant présent ce fut l'eau. De la nourriture pour plusieurs semaines remplissait son sac à dos, mais il avait besoin du précieux liquide. Et le thon lui avait donné encore plus soif.

Michael rajusta son lourd fardeau, vérifia que le hamac de fortune était bien fixé autour de son cou et avança.

– On part bientôt Iphi. Juste un tour pour prendre de l'eau et on s'en va.

Michael savait que sa fille ne lui répondrait pas, ses mots étaient pour lui, apeuré à l'idée de pénétrer dans le magasin. Une foule d'images envahirent son esprit au moment de franchir

l'entrée, sa femme en était la principale actrice.

L'endroit était le témoin parfait des résultats de la panique humaine. Rien ne restait debout ou presque. Ce qui avait été le magasin jonchait le sol où il était difficile de trouver un espace où mettre les pieds. L'arme le long de sa jambe, Michael avança prudemment. C'était une petite surface. Une pièce pour ce qui composait la partie vente, probablement d'autres pour la gestion. Les étagères avaient toutes été renversées et gisaient sur le flanc dans un alignement parfait, comme des dominos ayant fait leur office. Michael repéra toutes sortes de nourritures dans l'enchevêtrement de ferraille, mais son sac ne pouvait en

contenir davantage. Si seulement il avait encore eu sa voiture. Mais si l'eau manquait, le carburant aussi était denrée rare. Enfin il aperçut ce qu'il était venu chercher, des bouteilles d'eau minérale attendant sur le sol qu'il les cueille. Michael en ramassa une, dévissa le bouchon et but goulûment. Probablement la meilleure qu'il n'ait jamais dégustée. La moitié de la bouteille y passa d'une seule et longue goulée. Il marqua une pause, satisfait et la termina à sa deuxième tentative.

– Tu en veux ? dit-il à Iphigénie en écartant les pans du drap.

La jeune fille avait les yeux toujours clos, la bouche fermée, elle semblait paisible. Michael sourit à la vue de son

visage apaisé contre son torse. Renversant un peu d'eau sur sa manche, il lui humecta les lèvres. Sa peau semblait plus fraîche. C'était toujours mieux que lui exposé au soleil toute la journée. Elle paraissait aussi plus mate, peut-être grise. Sans doute le manque de nutriments. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas nourrie ?

Michael rabattit le drap sur sa fille. Il aperçut une porte fermée dans le mur du fond. D'un geste qui lui demandait maintenant beaucoup d'efforts, il fixa des bouteilles d'eau sur son sac autant que celui-ci pouvait en contenir. Quand il le remit sur son dos, il manqua de partir à la renverse. Cette fois il avait atteint la charge maximale.

Cette porte l'intriguait. Que pouvait receler cette pièce qu'il n'avait déjà ? Des renseignements sur l'endroit où les gens se cachaient pour survivre ? Un espoir qui renforcerait son désir de croire que quelque part un peu d'humanité avait survécu ?

Quand il s'approcha de la porte, il aperçut un squelette assis sur le sol et appuyé contre le mur. Si ce n'était sa tête et ses mains de cadavre, il avait tout de l'attitude du bouddhiste assis en tailleur en pleine méditation. Ses mains reposaient, paumes l'une dans l'autre devant son ventre, ses vêtements étaient aussi restés parfaitement en place. Seul le trou dans son crâne trahissait qu'il n'était pas mort de contemplation, mais

bien d'une balle au milieu du front. Le regard de Michael monta un peu et il aperçut la tache rougeâtre, presque marron, du sang séché qui tapissait le mur.

Il détourna les yeux qu'il posa sur le montant de la porte. Sa main enserra le loquet tandis que l'autre pointait l'arme prête à tirer. Le battant n'était pas fermé et la poignée s'inclina sans problème. Michael le repoussa doucement d'un mouvement du bras. La porte s'écarta en grinçant, révélant une petite pièce qui avait sans doute été un bureau autrefois. Du mobilier avait été renversé ici aussi. Le sol était tapissé de feuilles et de toutes sortes de fournitures. Mais ce qui marqua Michael, plus que le désordre,

ce fut l'odeur pestilentielle qui s'engouffra dans ses narines. Un remugle d'urine et de déjections. Alors Michael vit quelque chose de poilu apparaître de derrière le bureau sur le flanc. Un museau, des oreilles dressées. Un chien, le regard noir, babines retroussées, se redressa lentement. Michael fut pétrifié par autant de haine, lui qui croyait seuls les hommes capables de ce sentiment. La bête sauvage gronda et de la bave se mit à couler de ses canines et à perler sur le sol. C'était une question de secondes avant qu'il ne s'élançe sur lui. Michael ne réfléchit pas et prit l'initiative. Il se fendit d'un pas en avant et saisit la poignée qu'il tira pour refermer la porte. Le chien bondit par-dessus le bureau. La

porte claqua et le battant se déforma sous l'impact de la bête qui venait de s'y écraser de l'autre côté.

Michael, apeuré, s'éloigna à reculons et faillit tomber, emporté par le poids de son sac. Dans la pièce de nouveau fermée, le chien grondait et aboyait avec force. Depuis combien de temps était-il enfermé ici ? Qui l'y avait mis ? Et s'il y avait encore du monde dans cette ville ? Des êtres humains capables d'enfermer un chien dans une pièce et de l'y abandonner. Michael jugea que répondre à ces questions n'était pas sa priorité.

Son cœur refusait de ralentir la cadence quand il sortit du magasin. Ses pas crissèrent lorsqu'il s'arrêta net. Sur la droite de la ruelle des hommes

approchaient, un sourire narquois aux lèvres.

– Qu'est-ce qu'on a là ? lança l'un d'eux à la cantonade.

Les quatre arrivants vinrent se planter face à lui. Grands costauds, muscles saillants et biceps apparents. Ils étaient sales, à en juger par l'état de leur peau. Leurs habits non plus n'étaient pas reluisants, mais qui pouvait se targuer d'un tel exploit dans ce monde-là ? Mais Michael craignait davantage leur attitude. L'un d'eux jouait avec une batte de base-ball qu'il faisait tournoyer dans sa main, cheveux longs, filasses, qui pendaient comme une serpillière à franges. Un autre se curait les ongles avec un couteau dont la taille tenait plus

de la machette, celui-ci aussi avait opté pour la longue crinière qu'il maintenait en queue de cheval, son teint hâlé le faisait ressembler à un Amérindien. Un troisième triturait une chaîne de vélo passée autour de son cou en guise de collier, chaque mouvement faisant bouger ses pectoraux d'acier, de vilaines cicatrices couraient sur son visage et creusaient des sillons jusque dans sa chevelure et son crâne exempt de cheveux à ces endroits. À la vue des kilos de muscles que ces types exhibaient, Michael se dit qu'ils devaient manger à leur faim.

Le quatrième larron n'était pas aussi exubérant que ses acolytes, mais il savait qu'il devait le redouter davantage

que les autres. Il demeurait calme, les bras croisés sur un torse volumineux, son crâne chauve luisait sous la lumière du jour, son regard paraissait le transpercer. Michael l'avait su tout de suite, mais sa prise de parole confirma qu'il était le chef.

– Qu'est-ce que tu fous ici mec ?

Sa voix concordait parfaitement avec son physique, puissante, lourde.

Michael ne savait trop quoi répondre et il commença à faire des petits pas en reculant. Le chef le regardait, un sourire carnassier aux lèvres. Les trois autres semblaient l'implorer de les laisser s'occuper de lui. Ils confirmèrent.

– Laisse-nous faire, Bob, dit la

serpillière en tapant de la batte sur sa paume.

– Tais-toi crétin, tonna le chef. Il a une arme.

Le dénommé Bob s'avança légèrement et Michael leva son pistolet, tremblant.

– Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda l'autre à Michael qui n'avait toujours pas prononcé un mot. Me tirer dessus ? Tu viens ici voler ma nourriture et tu voudrais me flinguer ? Allez, baisse ton arme. Ne soit pas bête, il y a assez ici pour nourrir une bouche de plus.

Au lieu de coopérer, Michael recula encore. Ces types aux airs de loubards pouvaient-ils dire la vérité ? Quel espoir avait-il à rester avec eux ? Ce

n'était pas ici qu'il devait se rendre, pas là non plus qu'il serait à l'abri. Tôt ou tard le soleil les rattraperait et alors pas même les murs de ces ruines ne suffiraient. Mais pourquoi ne pas se poser un instant ? Ces hommes avaient peut-être des médicaments, des vitamines, de quoi requinquer Iphigénie avant de reprendre la route.

– Qu'est-ce que tu décides ? demanda le chef maintenant affable.

Après tout j'ai une arme, se dit Michael. Pourquoi ne pas essayer ?

– Vous vivez ici ? demanda-t-il.

– Ah enfin tu parles ! J'ai cru que tu n'avais pas de langue. Évidemment qu'on vit ici. On n'est pas venu en vacances.

Michael en confiance s'approcha. Les quatre hommes firent de même.

– Vous devez avoir de quoi manger à votre faim ici ? s'enquit Michael.

– Tout le monde a fui ou s'est entre-tué. Alors c'est pas la bouffe qui manque ouais.

– Vous avez des médicaments ?

– Des médicaments ? Oui mon gars, pas qu'un peu. C'est pour toi ?

– C'est pour... peu importe.

– Calme-toi mec. Tu veux pas ranger ton flingue, tu me stresses avec ça ?

Michael s'aperçut alors que les quatre hommes s'étaient rapprochés petit à petit et se trouvaient maintenant à moins de

deux mètres de lui.

– Reculez, reculez, cria-t-il en agitant l'arme devant son nez. Mais ce fut trop tard. La batte fusa et percuta son poignet qui s'électrisa. Le pistolet tomba sur le sol. Devant lui les visages n'étaient plus que rangées de dents carnassières. Michael cria de douleur et se tint le poignet de sa main valide.

– Qu'est-ce que tu transportes là-dedans ? demanda l'homme à la chaîne de vélo autour du cou en triturant les draps qui entouraient Iphigénie.

– Dégage ! Touche pas à ma fille.

Michael le frappa à l'épaule. L'homme bougea à peine. Une chiquenaude pour une brute pareille.

– Ta fille ? dit le colosse en se passant une langue sur les lèvres.

– Une fille, poursuivit l'homme au couteau.

Celui qui tenait la batte mimait des gestes obscènes avec. Michael voulut reculer, mais son dos heurta quelque chose.

– On ne va nulle part, tomba la voix du chef.

Les quatre hommes l'entouraient. Rictus aux lèvres mangeant leurs visages et rires gras qui n'auguraient rien de bon. L'un d'eux tira sur le drap devant la figure d'Iphigénie, mais Michael le repoussa à peine. Une baffe partit d'il ne savait où et atteignit son oreille qui

siffla. Machinalement il porta une main sur le côté de son visage et un des hommes en profita pour tenter de lui prendre sa fille, tirant sur le hamac de fortune.

– Non ! hurla Michael serrant de toutes ses forces son enfant contre sa poitrine. Le drap glissa et les hommes reculèrent. Michael battait l'air devant lui comme un fou.

– Putain t'es un grand malade toi, lâcha le type à la batte.

Soudain un grognement se fit entendre. Michael regarda dans la direction d'où provenait le bruit et vit le chien sauvage bondir. La batte virevolta dans les airs quand l'homme tomba, la bête se

repaissant déjà de sa gorge.

Les trois hommes restants s'écartèrent et crièrent. À peine commencèrent-ils à se mettre à courir qu'ils s'immobilisèrent de nouveau. D'autres aboiements retentirent au fond de la ruelle, de plus en plus fort. Michael en profita pour ramasser son arme toujours sur le sol. Le chien ne prêtait même plus attention à ce qui se passait alentour, tout à son occupation de déchiqueter le corps du malheureux.

Michael choisit de partir dans la direction opposée, décision que prirent aussi les trois acolytes bloqués de l'autre côté par les bêtes qui arrivaient dans la rue. Mais au bout de quelques mètres d'un pas de course rendu lent par

le poids du sac, Michael s'immobilisa à son tour. Trois énormes chiens venaient de surgir à l'angle. Deux molosses noirs, le museau et le dos couturés de batailles passées, et un, couleur feu, pas moins gigantesque et tout aussi amoché. Michael se retourna et constata que les trois acolytes étaient juste derrière lui. De l'autre côté, les grognements s'étaient matérialisés en la présence de deux autres canidés à la mâchoire béante et aux crocs dégoulinants.

L'étau se resserrait. L'air paraissait vibrer des grognements des chiens grondant à l'unisson. Aucun d'eux ne jappait et Michael songea qu'il aurait préféré.

Il devait agir sinon c'était la mort

assurée. Cinq bêtes pour trois hommes, c'était plus qu'il n'en fallait.

Michael s'écarta un peu du groupe en longeant un bâtiment, espérant ainsi contourner la meute, mais ce fut sans compter sur la pugnacité de ces bestioles. L'une d'elles l'aperçut, grogna dans sa direction et s'avança, menaçante. Quand elle bondit, un signal muet fut transmis au reste de la bande qui s'élança. Michael ouvrit le feu, une fois, deux fois. La masse énorme reçut les deux balles dans le buffet. En extension dans les airs la bête couina et Michael se retourna pour protéger sa fille quand le chien le percuta. Le choc l'envoya rouler sur le flanc, mais il parvint à préserver Iphigénie au prix d'un rude

contact avec le sol.

Le molosse gisait dans la poussière à ses côtés. La bête paraissait endormie, mais le sang qui s'écoulait sur le bitume lui révéla qu'elle était morte ou blessée. Michael se releva, tout le flanc gauche du corps endolori. Au moment où il se redressa, une boîte tomba sur le sol, suivie d'une autre. Un coup d'œil à son sac lui apprit qu'il avait été éventré sur le côté, un trou assez grand pour laisser s'échapper les précieux vivres. Il plaqua sa main dessus. Pour l'instant cela suffirait.

Les cris autour de lui le ramenèrent à d'autres préoccupations. Au milieu de la rue, ses agresseurs se faisaient dévorer. Les molosses les secouaient comme de

vulgaires sacs de viande, arrachant les chairs et parfois les membres, leur fourrure et leurs canines maculées de sang.

Michael se mit en mouvement en faisant de petits pas pour ne pas attirer l'attention des prédateurs. Peine perdue. Le chien couleur feu tourna la tête et darda ses prunelles noires sur lui. Michael se raidit. Jamais il ne lui était venu à l'esprit de défier cette bête du regard et pourtant, il ne pouvait plus en détourner les yeux. Le chien grogna à son attention et Michael monta lentement son arme. Combien lui restait-il de balles ? Le compte ne se faisait pas dans son esprit. Une opération si simple que son cerveau apeuré n'arrivait pas à

effectuer. Le chien le toisa, grondant de plus en plus fort pendant que ses congénères plongeaient leur gueule dans la chair fraîche. Le souffle faisait danser des fils de baves devant son museau. Michael sentait la détente sous son index et toujours plus de pression. Soudain, le chien regarda le membre de sa meute que Michael avait envoyé ad patres et retourna à son festin. Son grognement couvrit celui des autres quand il réclama sa part du butin.

Michael ne demanda pas son reste et s'enfuit sans courir, mais en pressant le pas. Que feraient ces bêtes sauvages une fois qu'elles auraient mangé chairs et os ? S'élanceraient-elles hors de la ville pour le traquer ? Pour éviter cela il

devait mettre la plus grande distance entre cet endroit et lui, tout en espérant ne plus jamais devoir remettre les pieds dans un ancien lieu d'habitation. À chaque fois il n'y trouvait que le danger et la mort.

Iphigénie n'avait pas bougé. Son visage était toujours modelé du même masque de tranquillité. Michael la recouvrit avec le drap protecteur. Soudain, alors qu'il progressait à bonne allure, les bâtiments de la ville n'étant bientôt plus qu'un cauchemar à l'horizon, il se rappela le trou dans le sac. Les chiens et sa fuite éperdue le lui avaient fait oublier. Il paraissait anormalement léger. Michael décrocha le hamac et Iphigénie et les déposa sur le sol, le sac

suivit. Ses craintes étaient fondées. Une grande partie de la nourriture s'était échappée par le trou. Derrière lui, il devait avoir semé des boîtes de conserve un peu partout. Faire demi-tour pour aller les récupérer était du suicide. Impossible de savoir si les bêtes ne s'étaient pas aventurées à sa poursuite. Le fait qu'il soit encore en vie tendait à prouver que non, sans quoi elles n'auraient eu aucun mal à le rattraper, mais mieux valait éviter de tenter le diable.

Enlevant la nourriture de son sac, il la répartit en un petit tas et plaça des vêtements dans le fond pour colmater le trou. Il avait perdu une bonne moitié de ses provisions, sauf l'eau qui était

coincée sur le dessus, et il lui restait de quoi tenir quand même plusieurs jours. Son corps s'était habitué à se nourrir peu. Mais la petite ? Depuis combien de temps n'avait-elle rien avalé ? D'une manière ou d'une autre, il allait devoir lui faire manger quelque chose. Encore un peu de route à marche forcée et il ferait une pause pour s'occuper d'Iphigénie. Le regard posé sur la ligne d'horizon, Michael trouva que l'intensité de la lumière avait encore augmenté. Plus haut, en dehors de l'atmosphère terrestre, la lumière du soleil se reflétait sur des astres en gravitation autour de la Terre. Une traînée de cailloux, vestiges de la Lune.

Comment ceci avait commencé ? Un

chemin, des petits pas les uns après les autres, qui tous avaient mené à cette catastrophe. Qui avait détruit la Lune ? Michael avait tout entendu à ce sujet à l'époque où les médias fonctionnaient encore. C'était les Russes, qui eux même accusaient les Américains. Ce que lui savait, c'est que c'étaient les hommes les responsables. Personne d'autre. Si quelqu'un avait appuyé sur le bouton fatal, la faute en incombait à tous ceux qui l'avaient précédé. Responsables politiques, marchands d'armes, électeurs. Tout le monde à son niveau avait envoyé la société droit dans le mur. Et dans la panique qui avait suivi, les hommes avaient continué à s'entre-tuer, cette fois-ci pour survivre.

Personne n'avait rien vu venir. La Lune éclatée n'était plus que fragments toujours en orbite autour de la Terre. Les experts s'étaient succédé sur les plateaux de télé et Michael n'avait plus souvenir de ce qu'ils avaient proféré, mais c'était loin d'être la prévision du siècle.

Ç'avait d'abord été des bouleversements climatiques, raz de marée, tremblements de terre et puis la planète avait commencé à s'incliner sur son axe. Plus vite qu'aucun expert ne l'avait imaginé. Les populations s'étaient retrouvées dans une lutte pour la survie. Ironique ? Pas tant que cela, s'était dit Michael qui avait eu le temps d'y repenser. Les hommes reproduisaient le

même schéma, quelle que soit la situation à laquelle ils étaient confrontés.

La rumeur que le plan de l'écliptique était bouleversé avait commencé à se répandre. La Terre n'ayant plus à subir la masse de la Lune s'inclinait dangereusement. Les hommes avaient eu beaucoup de mal à comprendre cela. Comment un truc aussi lointain de la Terre pouvait à ce point être important pour la survie de l'humanité ? C'est le propre de l'être humain de toute façon de ne faire attention à rien d'autre qu'à lui-même et de tenter de réparer les dégâts une fois qu'ils sont là, devant sa porte. Mais cette fois-ci la nature risquait bien d'être la plus forte. Les lois de la

physique sont impitoyables. La Terre s'inclinait inexorablement. Un jour ou l'autre elle serait à plat, c'était indéniable. Chaque minute rapprochait l'humanité de ce moment fatidique où une moitié de la Terre serait en permanence tournée face au Soleil et l'autre plongée dans la nuit éternelle. Un pied de nez à l'homme qui n'était que manichéisme, blanc ou noir, feu ou glace.

Michael avait fui avec Iphigénie, sa femme emportée par la folie des hommes. L'exode avait d'abord été commun. Des milliers de personnes fuyant ils ne savaient quel passé pour un avenir plus incertain encore. Laisant leur vie derrière eux. Les rumeurs

enflaient, poussant chacun sur les routes. Michael avait d'abord suivi un groupe qui avait pris le parti de chercher la zone neutre. L'un d'eux avait entendu sur des ondes que les gouvernements appelaient la population à se rendre en un point médian, ni trop exposé au froid glacial ni à la chaleur extrême du soleil. Iphigénie et lui les avaient suivis pendant des jours, des semaines et puis les choses avaient mal tourné. Iphigénie n'en pouvait plus de marcher et très vite, en plus de son mutisme, elle passait son temps à somnoler, perchée dans le hamac de fortune.

Michael avait décidé de quitter le groupe et de faire route seul quand les autres s'intéressèrent d'un peu trop près

à sa fille. Il avait bien vu les regards, entendu les mots prononcés à voix basse. La chaleur de plus en plus forte accablait tout le monde et il avait eu peur que les têtes tournent, que l'on s'en prenne à son enfant. Alors un soir, à l'époque où il y avait encore de brèves nuits, il avait repris la route sans eux. Depuis lors il fuyait le monde comme la peste. Se cachant quand quelques chanceux passaient sur un véhicule, redoublant de vigilance quand des traces annonçaient une activité récente.

Michael secoua la tête pour chasser les images qui s'y accumulaient, remit son sac sur son dos et accrocha Iphigénie autour de son cou. Encore quelques heures de marche et il s'autoriserait une

pause un peu plus longue.

La chaleur l'écrasait littéralement. Il avait l'impression qu'elle l'enfonçait à chaque pas un peu plus dans le sol, alourdissant ses jambes, ses pieds. Le t-shirt qu'il avait attaché sur son crâne n'était que d'une aide bénigne et sa tête bouillait telle une cocotte-minute. Une barre de douleur ne quittait pas son front. Son visage et tout son corps ruisselaient de sueur. Il ne sentait plus ses pieds qu'il se forçait à placer l'un devant l'autre malgré l'épuisement sans cesse grandissant.

Michael ne savait pas où il était, ni même s'il s'approchait ou s'éloignait de la zone neutre. Tout le long de son périple, il avait essayé de garder le cap

général, mais peut-être avait-il fait demi-tour sans s'en rendre compte. C'était trop tard pour tergiverser, il se devait d'avancer, toujours avancer.

Michael ignorait s'il aurait pu continuer ou si c'était la vue de l'éperon rocheux qui eut raison de sa volonté, mais il décida que c'était l'endroit rêvé et surtout le moment de se reposer. Reprendre des forces pour repartir de plus belle. De l'autre côté des rochers il trouva de l'ombre bienvenue et, bénédiction, une petite cavité qui offrait encore plus de fraîcheur. Elle n'était guère plus grande qu'une cabine téléphonique, mais tout valait mieux que la fournaise alentour. Michael se débarrassa de son sac et s'assit sur le

sol. La terre était meuble et fraîche. Ses pieds endoloris se manifestèrent enfin et il délaça doucement ses chaussures qu'il enleva. La manœuvre lui arracha un cri. C'était comme si sa peau était collée à la semelle. Quand Michael retira ses chaussettes et constata l'état de sa voûte plantaire, il comprit. Plus d'ampoules, plus d'échauffements, mais de la peau en charpie et des pieds ensanglantés. L'air libre leur faisait le plus grand bien. De toute façon, sans le nécessaire pour se soigner, il devrait s'en contenter. Iphigénie n'avait toujours pas réagi, posée à même le sol pour la faire profiter de la fraîcheur. Michael prit le paquet et le déposa sur ses genoux. D'un geste délicat, il retira le drap qui la

recouvrait. Toujours cette même expression comme figée sur son visage. Michael huma une odeur rance alors qu'il caressait les cheveux de sa fille et constatait que sa peau s'était rafraîchie. Le remugle était dû probablement à ses chaussures ou ses pieds qui avaient macéré depuis des jours. D'une main il repoussa ses souliers, mais rien n'y fit. L'odeur avait imprégné la minuscule cavité.

Michael passa sa main sur la joue d'Iphigénie, tendrement. Ses petits yeux étaient toujours clos. Avait-elle tressailli ? Un coin de ses lèvres semblait avoir bougé. Michael en était persuadé. Elle devait bouger, rester en vie. Un peu de nourriture lui ferait du

bien. Ses mains maladroites s'échinèrent à ouvrir le sac et en retirèrent la première boîte de conserve qui vint. Elle ne comportait plus aucune inscription et il l'ouvrit. C'était une salade composée, elle ferait l'affaire. À l'aide d'une cuillère, il approcha un peu de nourriture de la petite bouche. L'ustensile se fraya un passage entre les lèvres. Michael, satisfait, renouvela l'opération. Plongé dans un état second, il répéta ce geste plusieurs fois. Son corps oscillait d'avant en arrière à mesure qu'il vidait la boîte de salade. Une douce mélodie s'échappait de ses lèvres, un chant qu'il entonnait à une période qui paraissait maintenant si lointaine. Les mouvements de son corps

et la comptine berçaient Iphigénie. Michael était aux anges. Sa fille allait s'en sortir si elle mangeait. Quand la cuillère racla le fond de la conserve, il reposa le tout sur le sol et attrapa une bouteille d'eau. Sa main gauche releva la tête de la petite tandis que l'autre faisait couler doucement du liquide entre ses lèvres.

Le soulagement lui fit naître des larmes qui lui embrouillèrent la vision et il reprit ses oscillations et son chant.

Il ne vit pas le liquide refluer de la bouche de sa fille.

Soudain il entendit des bruits de pas. Michael s'immobilisa, tous ses sens en alerte. Quelqu'un approchait. Le premier

mouvement qu'il fit fut de chercher du regard son arme. Elle traînait négligemment sur le sol. Il étira son bras et ramena le pistolet à lui qu'il cacha derrière son dos en gardant une main à proximité. L'intrus apparut.

Petite masse sombre découpée dans la lueur du jour. Elle avança et Michael se raidit davantage. Une main s'éleva et l'apparition déroula le tissu qui lui voilait le visage.

Des yeux bleu turquoise se détachant nettement du teint hâlé ; voilà ce que vit en premier Michael. C'était une femme. Ses cheveux noirs étaient retenus en chignons au-dessus de sa tête. Elle était entièrement vêtue d'habits amples à la manière des hommes bleus du désert.

Sauf qu'au lieu de cette couleur, c'était celle de vêtements trop portés et peu lavés. Michael la trouva belle. Puis il surprit son regard qui tomba sur sa fille. D'un geste hâtif, il recouvrit la petite du drap.

L'arrivante lui fit un sourire et lui tendit la main.

– Je m'appelle Ariane, dit-elle d'une voix suave.

Michael, méfiant, enveloppa la petite main dans la sienne et la secoua

– Michael, dit-il simplement.

Ariane le regarda un moment sans rien dire et fit le tour du minuscule espace alentour. Elle désigna le sol du doigt.

– Je peux ?

Michael la regardait par en dessous, muet.

La jeune femme s'assit, replia ses jambes contre sa poitrine et appuya son menton sur ses genoux.

– Qu'est-ce que vous voulez ? cracha Michael en serrant sa fille contre lui.

Ariane souriait toujours. Son regard tomba sur le hamac de fortune et Michael le serra encore plus.

– La même chose que vous je suppose. Échapper à tout ça.

Son sourire permanent se répercutait jusque dans sa voix, bienveillante, pleine de chaleur. Mais Michael avait

depuis longtemps perdu toute foi dans le genre humain.

– Vous voyagez seule ?

– C'est préférable, surtout pour une femme. Les hommes n'ont plus grand-chose à envier aux bêtes une fois qu'ils sont livrés à eux-mêmes.

Michael pesait ses propos. Pouvait-il la croire ? La totalité de ceux qu'il avait croisés depuis l'exode avaient tenté de le tuer, sans exception.

– Je suis d'accord avec ça. Moi aussi je fuis les gens comme la peste.

Ariane                      hocha                      presque  
imperceptiblement de la tête.

– Vous vous rendez dans la zone neutre

? demanda-t-elle.

Michael, piqué au vif, se redressa.

– Vous la cherchez aussi ?

Ariane acquiesça d'un mouvement du menton.

– Pourtant vous cherchez à fuir le monde, vous venez de me le dire.

– Je fuis les hommes livrés à eux-même. J'ose espérer que dans un endroit où il y a un soupçon de société les choses iront mieux.

Elle marqua une pause et reprit, plongeant son regard turquoise dans celui de Michael.

– C'est pour votre enfant que vous êtes à ce point sur la défensive ?

Michael se redressa d'un coup et recula pour mettre de la distance entre cette femme et lui. Son dos rencontra le mur.

– Qu'est-ce que vous voulez ? C'est pour ça que je voyage seul, les gens posent toujours trop de questions.

– Calmez-vous Michael. Je ferais la même chose si j'avais eu la chance d'avoir un enfant. Je l'ai aperçu en entrant. Je n'ai aucunement l'envie de lui faire du mal.

Michael s'en voulait d'avoir manqué de vigilance et maintenant il devrait redoubler de prudence avec cette fille dont il ignorait les intentions.

– Vous ne devriez pas le garder comme ça, continua Ariane.

– Et pourquoi pas ? Jusqu'ici je l'ai protégée de tout, j'ai pas besoin de conseils. Je trouverai la zone neutre et elle pourra reprendre sa vie.

Le visage d'Ariane devint grave et Michael se mit à osciller du buste pour bercer Iphigénie.

– Reprendre sa vie, marmonna la jeune femme. Je vois.

– Ça suffit. J'ai plus envie de parler de ça. Je reprends la route seul après ma pause.

– C'est dommage.

Michael éleva un sourcil, interrogateur.

– On est censé aller au même endroit. Pourquoi ne pas faire le chemin

ensemble ? reprit Ariane.

– Vous savez où vous allez ?

– À peu près.

Elle fouilla dans son sac et en sortit une boussole.

– Je suis un azimuth. J'ai rencontré un groupe il y a un long moment et il suivait cette direction. C'est l'endroit supposé de la zone neutre.

– C'est précis ? demanda Michael que le sujet intéressait.

– Plus ou moins. Ça donne la direction générale, même si on peut dévier un peu. Comment vous procédez ?

Michael se trouva bête. Il suivait lui aussi une direction générale, mais sans

l'aide d'une boussole.

– J'avance toujours tout droit, dit-il penaud.

– C'est vous qui décidez, mais si vous voulez me suivre je n'y vois pas d'inconvénient. Vous m'avez l'air de quelqu'un de bien et une bonne compagnie me manque depuis tout ce temps.

Michael ne répondit pas et un long silence s'installa. Quand elle reprit la parole, son alarme interne se réveilla.

– Je peux la voir ?

Comme Michael restait muet, elle continua.

– Votre fille, je peux la voir ?

La réaction première de Michael fut de serrer davantage Iphigénie. Ariane lui sourit et il se détendit un peu.

– Je peux peut-être vous aider. J'étais infirmière avant.

– Elle va bien aboya Michael. Je m'occupe très bien d'elle.

– Je n'en doute pas. C'est comme vous voulez.

– C'est tout vu.

Ariane fouilla dans son sac et extirpa une conserve et une bouteille d'eau.

– Vous en voulez ? dit-elle en tendant le récipient.

Michael fit non de la tête.

Ariane but une gorgée, termina la boîte

qu'elle mangea en trempant ses doigts à l'intérieur et sortit un vieux pull de son sac. Elle en fit une boule qu'elle posa sur le sol et s'allongea en s'en servant comme oreiller.

– Je fais un petit somme et je repars. D'après mes calculs on ne devrait plus être trop loin.

Ariane se tourna sur le côté et ne dit plus un mot.

La jeune femme était face au mur, en chien de fusil, et Michael ne voyait que son dos. Pendant quelques minutes il se demanda si ses chances de survie seraient plus grandes s'il demeurait avec cette femme. Peut-être qu'elle pouvait le mener à bon port. Une idée fit son

chemin. Et s'il lui dérobaient sa boussole ? En douce, pendant qu'elle dormait, ou de force ; il n'aurait aucune difficulté à la maîtriser. Non, il n'était pas de l'espèce de ceux qu'il fuyait. S'il ne voulait pas voyager avec quelqu'un, il le ferait seul en gardant sa dignité.

Pour l'heure, il souhaitait prendre encore quelques minutes pour se reposer et aviserait à son réveil. Ses pieds lui faisaient toujours mal, mais un regard sur le paquet qui représentait Iphigénie suffit pour lui faire oublier toute douleur. Il s'endormit avec le poids de sa fille contre lui.

Peut-être l'instinct, ou une sensation de toucher, mais quoi que ce fut Michael ouvrit les yeux et se redressa d'un coup.

Le poids sa fille contre sa poitrine avait disparu. Devant lui, Ariane contemplait le petit paquet de draps écartés autour d'Iphigénie.

– Qu'est-ce que vous faites ? demanda Michael en se mettant debout ignorant la douleur dans ses pieds.

La jeune femme demeurait interdite, une main devant la bouche et contemplait l'enfant.

Michael approcha à grands pas et bouscula Ariane d'un coup d'épaule qui la fit rouler sur le sol. D'un geste vif, il ramassa sa fille, remit les draps autour d'elle et la serra dans ses bras.

– Là, tout va bien ma chérie, murmura-t-il.

Puis plus fort, criant presque :

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Ses yeux étaient exorbités et veinés de rouge ; ils lançaient des éclairs.

La jeune femme, assise sur le sol, poussa sur ses pieds pour s'éloigner de Michael. Une main tendue devant elle en protection elle se remit debout.

– Rien Michael, je vous assure. Je pensais que ça vous permettrait de dormir mieux. Je peux vous aider Michael.

– Je n'ai pas besoin d'aide, vous comprenez ! Vous vouliez me prendre Iphi !

– Pas du tout. Vous ne pouvez pas

continuer comme ça Michael. Écoutez-moi. Votre f...

– Assez, ça suffit ! Je m'en vais.

Michael ramassa ses effets. Ses gestes étaient rapides, secs et nerveux. Pendant qu'il fourrait ses affaires dans son sac puis enfilait ses chaussures, Ariane tentait de l'amadouer.

– Michael, attendez. Je ne voulais pas faire de mal à votre fille.

Michael ne répondit pas et sortit sans même un regard de la petite cavité.

La chaleur l'agressa immédiatement. Plus forte qu'à son arrivée à moins qu'il ne dût cette impression au contraste. L'horizon ondulait toujours, distordu par la fournaise. Michael doutait de la

proximité de la zone neutre. La température paraissait grimper inexorablement, tant et si bien qu'il avait peur d'avoir fait fausse route. Pourtant la présence d'Ariane et sa boussole semblait plaider le contraire.

Repenser à la jeune femme lui fit accélérer le pas. Il avait été faible en tolérant sa présence au sein de la cavité, dérogeant ainsi à la règle qu'il s'était fixée.

Le bruit de ses pas raclant le sol lui rappelait la difficulté qu'il avait à soulever ses pieds. Ce geste si simple qu'il maîtrisait depuis tant d'années était devenu un calvaire. Pourtant il continuait d'avancer sans cesse. Un pied devant l'autre, la voûte plantaire ensanglantée

tellement ses chaussures n'étaient plus que lambeaux. Depuis combien de temps ne s'était-il pas arrêté ? Un jour ? Deux ? Une semaine peut-être. En tout cas une éternité qu'il avait laissé cette Ariane derrière lui. Son sac pesait des tonnes et les brides lui cisailaient le creux des épaules. Sa silhouette voûtée le faisait ressembler à un petit vieux qui avançait péniblement. Le hamac de fortune oscillait lentement et tapait contre sa poitrine au rythme de ses pas.

Sa peau le cuisait et quand il passait sa main à certains endroits plus exposés que d'autres, il sentait que des cloques s'y étaient formées. Chaque contact de ses doigts, chaque frottement du tissu lui arrachaient un cri qu'il s'efforçait de

contenir entre ses dents serrées. Ses forces l'abandonnaient et quand même un regard pour Iphigénie ne suffit plus à lui redonner ce regain d'énergie si précieux, il sut que tout était fini. Ce monde aurait raison de lui, ce monde et la folie des hommes.

Quand l'horizon changea légèrement, Michael crut d'abord à des hallucinations. Une masse sombre s'approchait à travers les volutes distordues par la chaleur. La vue de Michael défaillait ; toute chose rendue floue par sa santé menacée.

C'était un véhicule, un camion. Tel un mirage, des hommes en descendirent et s'approchèrent. Michael ne distinguait que vaguement leurs contours, les

nuances de couleur, mais il devina nettement les armes qu'ils portaient, menaçantes.

Jamais ces vautours ne les auraient vivants. Rassemblant ce qui lui restait d'énergie, il se planta sur ses deux pieds, sortit l'arme de sa poche et pressa la détente. Le métal cliqueta, mais le pistolet resta muet. Michael réessaya sans plus de succès. Les hommes approchaient et lui criaient des choses qu'il ne comprenait pas. Alors il jeta le pistolet enrayé à la face du premier qui se présenta. L'autre esquiva sans peine et se jeta sur lui. Le monde s'éteignit.

Le réveil avait été une surprise. Bardé de tuyaux, de perfusions et d'appareils de monitoring, il s'était redressé d'un

coup.

La salle dans laquelle il se tenait était une pièce de soin sans fenêtre, aussi lugubre qu'une cave. Michael se débarrassa du matériel médical et sauta du lit. Ses pieds lui firent mal et quand il les regarda, il constata qu'ils étaient recouverts de bandages. Enfin il aperçut une petite lumière rouge clignotante dans un angle de la pièce. Il l'ignora et s'approcha de la porte en verre qui ne possédait pas de poignée et il s'immobilisa.

Son cœur faillit bondir de sa poitrine quand il aperçut son reflet dans la vitre. Horreur rosée suintant un liquide dont il ne savait s'il lui appartenait. Son regard tomba sur ses mains qui lui indiquèrent

qu'elles n'avaient pas été épargnées par la morsure du soleil. Sa peau semblait avoir été pelée comme un légume. De ses doigts tremblants, Michael l'effleura et grimaça. Elle était recouverte d'une substance huileuse et lui faisait atrocement mal. Soudain la porte s'ouvrit et trois personnes entrèrent, le forçant à reculer au centre de la pièce. À en juger par leur blouse, ils appartenaient à un quelconque corps médical. Quelques secondes après entra Ariane. Revêtue d'une tenue propre, elle-même lavée, elle paraissait une autre femme si ce n'était l'éclat de ses yeux.

– Où est ma fille ? dit-il sans la quitter du regard. Où est Iphi ?

Ce fut l'un des hommes en blanc qui prit la parole. Voix neutre, monocorde.

– Vous êtes dans la zone neutre. Une patrouille vous a trouvé et ramené ici. Une chance que vous soyez encore en vie.

– Mais bordel, je vous ai posé une question ! Où est Iphigénie ?

Michael avait fait un bond en avant, menaçant. Deux des médecins s'étaient interposés et brandissaient de drôles d'appareils dont le crépitement régulier n'était pas sans rappeler celui des armes à impulsions électriques. Michael sentit les larmes emplir ses yeux et quand elles roulèrent sur ses joues à vif il se retint de hurler.

– Il y a des règles ici, mais vous êtes libre d'aller et venir, reprit l'homme en blanc.

Il se tourna vers Ariane.

– Cette jeune femme est arrivée une semaine avant vous et elle vous expliquera les règles.

Sans plus de cérémonie, les trois membres du corps médical repartirent comme ils étaient venus.

Ariane restait là au milieu de la pièce, les bras ballants, les mains à plat sur sa robe blanche. Elle ne se départait pas de son air triste et compatissant. Michael sentit monter la bouffée de chaleur, une vague grandissante qui lui envahit le ventre et déferla dans son torse, son cou,

jusqu'à sa tête. L'espace tournoya, les murs tanguèrent, le sol l'appelait. La question lui brûlait les lèvres, mais son cerveau, qui fonctionnait correctement pour la première fois depuis de nombreux mois, lui envoyait des images en guise de début de réponse. De ses lèvres s'échappèrent des sons, un nom, toute sa vie.

– Iphigénie.

Ariane s'avança, le prit dans ses bras et le serra tendrement. Michael nicha son visage au creux de son cou et pleura en silence. Au bout de quelques minutes, il sécha ses larmes et regarda Ariane dont toute l'expressivité n'était que compassion. Dans sa fuite, il avait connu la peur, et celle-ci, mauvaise

conseillère, l'avait poussé à fuir ses pairs comme la peste. Comment n'avait-il pas pu voir la bonté dans les yeux de cette femme ?

– C'est fini Michael, lui dit-elle de sa voix douce.

Michael voulait le dire, même s'il lui en coûtait, et surtout l'entendre dire.

– Elle est morte ?

Ariane hocha la tête gravement.

– Oui.

– Je peux la voir ?

Cette fois-ci elle croisa ses bras sur sa poitrine.

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée. Ils gardent les corps dans une pièce

réfrigérée en attendant de les enterrer. Il y a eu tellement de morts que votre fille doit encore y être. Vous étiez perturbé Michael. La peur, la chaleur extrême. Qui ne l'était pas ? Vous ne vouliez pas voir ce qui était. Je pense que vous devriez accepter que votre fille soit morte.

– Je veux la voir une dernière fois.

Sa voix charriait toute sa détermination ainsi que son regard. Ariane comprit que ce serait avec ou sans elle.

– Bien, suivez-moi, je vous emmène.

Hors de la pièce, la zone neutre était tout aussi austère. C'était un immense bunker souterrain creusé en vue d'une utilisation de ce genre, bien que Michael

fût prêt à parier que les concepteurs n'avaient pas songé au drame qui les avait tous conduits ici.

De longs corridors de béton gris couraient, interminables, et tournaient en angle droit. Des espaces aussi grands que des parcs entiers avaient été aménagés en lieu collectif pour la communauté. La vie grouillait ici et avait repris ses droits. Toutes sortes de choses étaient troquées dans une espèce de marché improvisé. Plus loin, de jeunes gens jouaient au football dans un stade bétonné lui aussi.

Michael s'attarda un instant sur cette vision surprenante, la vie sous terre. Mais il dut presser le pas pour rattraper Ariane qui déjà disparaissait dans un de

ces corridors déprimants. Après quelques minutes encore à entendre l'écho de leurs pas se répercuter sur les murs grisâtres, elle s'arrêta devant une porte rouge, pleine, sans vitre.

– C'est ici ?

Ariane hocha la tête. Michael s'avança et appuya sur le bouton qui clignotait à côté du battant, qui coulissa. L'odeur empêcha Michael d'avancer, comme si, munie d'une force intrinsèque, elle le maintenait à l'extérieur. Le remugle était difficilement identifiable dans la froideur qui se dégageait de la pièce. Mais c'était sûrement un mélange de parfum et de mort. Les formes étendues sous des draps blancs confirmèrent son intuition. Il y en avait des centaines,

serrées les unes contre les autres, allongées sur des tables en fer qui disparaissaient en partie sous les tissus. Dans les allées étroites que formait cet alignement funeste, des personnes erraient, soulevant les draps qu'elles reposaient sur les corps sans vie. Quand elle trouvait l'être aimé, chacune avait sa réaction. Qui de fondre en larmes, qui de rester coi une main devant la bouche. Hormis les sanglots discrets, le silence propre à la déférence des hommes face à la mort régnait ici. Michael, immobile dans l'encadrement de la porte, sentit Ariane lui prendre le bras et le serrer.

– J'ai surveillé où ils l'ont mise quand vous êtes arrivés. Suivez-moi.

La mince silhouette d'Ariane le

précéda au milieu des morts. L'odeur était partout omniprésente et agressait les narines de Michael. Le mélange de senteurs ne faisait qu'empirer son envie de vomir. Au prix de trésors de contrôle, il parvint à respirer plus calmement et à refouler l'horreur. Ariane s'arrêta enfin devant une table dont la forme sous le drap annonçait qu'un petit corps s'y trouvait.

Michael déglutit bruyamment et regarda Ariane qui s'efforça de lui sourire, bienveillante.

– Vous ne devriez pas Michael. Ici personne ne prend soin des corps. Ils sont gardés en l'état en attendant de leur donner une sépulture

Michael détourna le regard de la jeune femme pour le poser sur la petite forme sur la table. Le drap épousait le corps en dessous. Courbures du crâne, des lèvres, du menton, plus bas renflement du ventre, pics des pieds. Et l'odeur y était particulièrement insupportable.

– J'ai merdé, dit-il les yeux dans le vide.

– Non Michael, vous avez fait tout ce que vous avez pu. Aucun enfant de cet âge n'aurait pu survivre dans un tel enfer.

Michael secoua la tête énergiquement, de droite et de gauche.

– Dites moi. Si j'avais accepté votre aide, est-ce qu'elle aurait survécu ?

Ce disant il posa la main sur le drap.

– Non Michael, répondit Ariane d'une voix faible. C'est fini, vous le savez. Laissez ce corps sous le drap et ne gardez que les bons souvenirs.

Iphigénie. Sa fille. Après avoir perdu sa femme, il aurait tout donné pour la revoir, même morte. Il n'y avait rien de pire que de perdre quelqu'un et de ne pas lui dire adieu une dernière fois. Même si la vérité était dure à supporter, même s'il avait failli.

Michael tira le drap qui glissa le long du corps et tomba sur le sol.

C'était pire que tout ce qu'il avait imaginé. L'odeur de putréfaction lui sauta aux narines, si bien qu'il vacilla,

puis la vision le tétanisa. Sa petite fille d'ordinaire si belle, aux traits si fins, n'était plus qu'un cadavre aux couleurs de la mort. Le jaune le disputait au vert, qui devenait bleu par endroits, puis noir, parfois translucide, la peau si fine qu'elle paraissait sur le point d'éclater. Michael n'y tint plus, se retourna et vomit. La vision du corps décharné de sa fille en putréfaction avancée était insoutenable. Fébrile, ses jambes remplissant à peine leur office, Michael sortit de la pièce. Derrière lui Ariane remit le drap sur le cadavre d'Iphigénie. Quand elle le rejoignit, elle le trouva assis, appuyé contre un mur, la tête dans les genoux qui pleurait en silence. Ariane s'installa à ses côtés et enfin il

releva la tête, les yeux rougis.

– Depuis combien de temps est-elle morte ?

– Je n'en sais rien.

– Elle était déjà morte quand vous m'avez trouvé dans la petite cavité ?

Ariane hocha la tête.

– Oui Michael. C'est ce que j'ai essayé de vous faire comprendre. Vous étiez dans le déni. Le manque de nourriture, les carences, la chaleur vous ont fait sombrer dans la folie.

Michael montra sa bouche et son cou avec ses mains.

– Elle avait de la nourriture partout autour de ses lèvres et ses vêtements en

étaient maculés. J'ai continué de la nourrir alors qu'elle était déjà morte et je ne l'ai même pas vu.

Les vannes de son émotion lâchèrent et Michael repartit en sanglots. Ariane passa un bras autour de son cou, mais cela n'empêcha pas les images de s'immiscer dans sa tête. Son subconscient s'était réfugié tout ce temps quelque part au plus profond de son être et avait refusé de voir l'horrible vérité. Les loubards dans la ville l'avaient vu, Ariane aussi. Lui, transportant le cadavre de sa fille autour de son cou. Et pour la deuxième fois en quelques jours, il s'évanouit.

Alors qu'il marchait dans les longs corridors et qu'enfin il débouchait sur

l'immense espace ouvert où la vie grouillait à l'intérieur de la zone neutre, Michael réfléchissait à tout ça. Sa décision était prise, mais il ne pouvait s'empêcher de ressasser son échec. L'utopie n'avait jamais été son mode de pensée, pourtant il avait toujours imaginé que les hommes apprenaient de leurs erreurs. Que lorsque l'humanité aurait été à deux doigts de disparaître dans le néant, les humains adopteraient un nouveau schéma, gardant les anciens bien ancrés dans leurs foutus crânes, comme un passé douloureux et comme un rappel à l'ordre. Pourtant il n'en était rien.

La zone neutre avait été créée en secret par des gouvernements qui, bien que

prompts à se faire la guerre sur tous les fronts, économiques, numériques et bien d'autres encore, avaient envisagé de sauver tout ce beau monde dans l'optique d'une erreur magistrale. Louable ? Probable, mais Michael se demandait s'il n'avait tout simplement pas sauvegardé leur terrain de jeu et leurs pions.

L'humanité aurait dû se serrer les coudes, gommer les erreurs, les différences, repartir de l'avant sous un jour nouveau. Pourtant ce que Michael voyait, c'était les mêmes recettes, les mêmes communautés fermées, hostiles les unes aux autres. Des frontières virtuelles entre origines, entre langues, entre couleur de peau. Ça et là éclataient

des tensions et les chefs d'État mettaient de l'huile sur le feu. Les dissensions, les petites inimitiés, tout ce qui avait envoyé l'humanité dans le mur reprenaient ici leurs droits.

Ariane avait été remarquable, essayant de lui redonner goût à la vie, s'occupant de lui comme s'il avait été son patient. Et même s'il savait qu'il existait d'autres êtres comme elle, il n'y avait plus rien pour lui ici, dans ce Nouveau Monde qui n'était que la pâle copie de l'ancien.

Patiemment, il attendit que les rouages de son plan se mettent en marche et se faufila dans le corridor qui menait aux véhicules à la faveur d'une relève de la garde. Le reste n'était que formalité. Si l'on interdisait l'accès aux hangars,

c'était pour éviter qu'un hurluberlu fasse des rodéos dans la zone neutre. Personne n'imaginait un instant que quelqu'un cherche à se cacher pour rejoindre l'extérieur hostile. Chaque jour, les patrouilles sortaient à la recherche d'éventuels survivants, c'était comme cela qu'il avait été retrouvé.

Michael avisa un gros camion aux pneus démesurés qui lui arrivaient au menton. Sans se faire repérer, il passa dessous et s'agrippa sous la caisse alors que déjà les moteurs se mettaient à ronfler. À l'autre bout du hangar, un mécanisme bruyant se mit en action et Michael comprit que la bouche béante du bâtiment s'ouvrait sur l'extérieur. Il le sentit aussi quand l'air chaud déferla,

faisant déjà dégouliner son corps de sueur. Michael entendit les autres camions se mettre en mouvement et enfin ce fut le tour du sien.

Bientôt il serait dehors.

Alors il se laisserait tomber et poursuivrait sa route seul, sous le soleil mortel, et il mourrait, rejoignant ainsi sa femme et sa fille dans l'autre monde.

# Maudit

Brandon était beau, Brandon était le meilleur et tout sur lui comme chez lui participait à l'affirmer haut et fort. Son appartement luxueux, dont la décoration se partageait tout l'espace, n'était fait que d'un ameublement Hi-Tech onéreux et de ses diplômes vantant ses mérites et sa nature précoce. Baccalauréat à quinze ans, droit cinq ans plus tard et examen du barreau dans la foulée ; plus jeune avocat de France.

Son apparence toujours soignée lui valait l'admiration de ses pairs et les regards gourmands de la gent féminine. Impossible de rater le célèbre Brandon dans son loft tellement son portrait,

dents ultrabright peroxydées, coupe impeccable, bronzage annuel, souriait au visiteur à chaque coin de la pièce.

Certains le traitaient de pédant, de prétentieux, et parfois, avouons-le, de connard. Mais Brandon n'en avait cure.

Il était le meilleur, avait une vie palpitante, des amis à ses pieds, le centre continuel de l'attention de tout le monde et l'argent.

Sa mère, dans un de ses délires, loin d'être le seul, lui avait donné un prénom tout droit sorti d'une série américaine des années 90. La honte, certes, mais Brandon, quitte à être affublé d'un sobriquet de la côte ouest des États-Unis, en avait fait une force. Il était le

Brandon, celui dont on enviait le prénom cool, le costume dernier cri, la voiture luxueuse et le corps de rêve.

Les filles se pâmaient, se pressaient dans son appartement si bien que, sans rire, Brandon avait songé à installer à l'entrée un distributeur de tickets, exactement, comme à la fromagerie. Plus dans le but de tenir des comptes que pour faire patienter. Pourtant la métaphore adaptée aurait été celle de mouchoirs en papier, sitôt consommés sitôt balancés et malgré tout ladite boîte était toujours pleine.

Pour l'heure, Brandon dormait, tournait et se retournait sans cesse dans son lit king size et ses draps blancs immaculés. Quand il ouvrit les yeux, la lumière

l'agressa. Le soleil envoyait ses rayons en rangs serrés à travers la grande vitre qui donnait sur la rue dix étages plus bas. Jamais la fenêtre ne se paraît de son volet électrique. Le fermer avant d'aller au lit faisait ringard pour Brandon. Et puis, pourquoi se priver des lumières de la ville qu'il apercevait au loin, des crépitements multicolores comme des paparazzi de la vie qui flashaient pour lui ?

Brandon s'étira, tourna la tête et constata qu'il était huit heures du matin. D'un geste vif, il repoussa sa couette, contracta ses abdominaux, caressa les bosses rassurantes qui constituaient sa tablette de chocolat dont il était si fier, se fit la réflexion qu'elles étaient un peu

molles aujourd'hui et sauta du lit.

Son rituel du matin commença. Toujours le même. Bond hors des draps, étirements, pompes-abdos. Ses muscles, tout juste réveillés, se plaignirent, mais Brandon réussit à toucher le sol avec ses pectoraux et à remonter pas moins de cent fois. Satisfait, il passa aux relevés de buste qu'il compta jusqu'à deux cents.

La sueur n'avait même pas eu le temps d'apparaître sur son torse glabre. Content de son état de forme, il s'élança dans la cuisine.

L'îlot central, magnifique de chêne blond, trônait dans la pièce ouverte sur le salon. Brandon ne se lassait jamais de sa cuisine de luxe faite sur mesure.

Appareil haut de gamme, bois massif, poignées électroniques et design, barres de lumière LED disposées aux endroits stratégiques.

En effleurant un placard, celui-ci s'ouvrit et il en retira un verre. Son prochain geste en direction du frigidaire, véritable bijou de technologie d'où il extirpa une bouteille de pur jus de fruit biologique, annonça la deuxième partie du rituel. Vitamines.

Le jus d'orange frais passait dans son gosier tandis qu'il contemplait la rue qui s'animait doucement dans l'avenue plus bas. Vêtu de son simple caleçon, il regardait les petites gens s'agiter dans leurs vaines vies. Se retrouver comme ça au dixième étage lui procurait la

sensation d'être le maître du monde et d'avoir les hommes à ses pieds. En se détournant, il aperçut son reflet dans la vitre, cheveux blonds légèrement ondulés, souples, volumineux, en un mot élégants, ses yeux bleu azur, et il se fit un clin d'œil.

– Beau gosse, dit-il à son image.

Brandon Dubois, vingt-sept ans, toutes ses dents, se dirigea vers la salle de bain pour poursuivre son rituel matinal.

La pesée.

Brandon prenait grand soin de son corps et monter sur la balance était le passage obligé avant la douche et une journée ainsi commencée du bon pied. Pourtant ce matin-là, quand il mit le pied

sur le revêtement froid du pèse-personne, il n'en crut pas ses yeux.

68 kilos !

Trois de plus que la veille. Vexé, il descendit de l'appareil et remonta. Idem.

Cette fois-ci, il retourna la balance, trouva la trappe qui abritait les piles et les éjecta. Maudissant toutes les batteries du monde dont la durée de vie était une arnaque mondiale envers les consommateurs, il en ramena deux neuves extraites de leur emballage. Pourtant l'infâme balance rendit le même verdict, un soixante-huit moqueur.

De rage, il souleva l'appareil qu'il envoya contre le mur. Le cadran s'éteignit définitivement quand il

retomba avec fracas.

– Un mètre soixante-quinze, soixante-cinq kilos, merde ! hurla-t-il. Pas compliqué.

Son poing fusa et martyrisa le carrelage. Il se força à respirer lentement pour recouvrer son calme. Après tout, la balance était peut-être défaillante.

La douche chaude ne réussit pas à l'apaiser. Des images de la veille lui revenaient sans cesse. Sa soirée au Golden Boy avec ses potes avocats. Pourtant, il n'avait pas fait plus d'excès que d'habitude, tout juste avait-il peut-être un peu abusé sur les Mojitos. Et Phil et son gros cul qui le poussait sans

cesse à piquer dans les cacahuètes.

Merde, ça m'apprendra.

Quand il claqua la porte de chez lui, costume impeccable de tissu italien, coiffure parfaite, chaussures brillantes et mallette sous le bras, la journée s'annonçait finalement merdique.

Toute la matinée, il ne cessa de penser à son poids et il lui semblait ressentir une gêne au niveau de sa ceinture. Elle le comprimait. Son humeur était exécrable et il passa le plus clair de son temps enfermé dans son bureau à essayer de se concentrer sur ses dossiers et le reste à humilier ses secrétaires.

Bien avant midi il décida de sortir. Hors de question d'aller manger bien

entendu et il ignora les appels sur son téléphone portable de Phil et de Benj qui devaient déjà l'attendre dans leur bar à sushis préféré.

Au moment de franchir la porte de son bureau, il s'arrêta et héla sa secrétaire principale :

– Hermeline (Hermeline quel nom de naze, se dit-il pour la énième fois) apportez-moi mon agenda que je regarde à quelle heure est mon rendez-vous.

La jeune femme s'éclipsa. Brandon regarda sa montre une fois, deux fois et soupira.

– Bon, magnez-vous Hermeline, j'ai pas que ça à foutre. Quand on a un gros-cul, on marche deux fois plus vite !

La secrétaire réapparut, agenda en main, son visage tout entier trahissait sa colère, ses yeux rougis annonçaient qu'elle était au bord des larmes et ses lèvres semblaient à deux doigts de lâcher une réplique.

– Quoi ? demanda Brandon en arrachant l'agenda des mains d'Hermeline.

La jeune femme resta muette.

– Rien ? Bien.

Il ouvrit le carnet, le feuilleta rapidement, le referma et le tendit à la secrétaire en pleine décomposition.

– Et tâchez de perdre du cul ou de cavalier plus vite, dit-il en tournant les talons et en disparaissant dans le

couloir.

Son téléphone n'en finissait plus de vibrer sur le siège passager. L'écran clignotait ; Benj.

Ses deux compères n'arrêteraient pas de le harceler s'il ne répondait pas. Il se saisit du smartphone et écrivit un SMS.

Je ne me sens pas bien aujourd'hui. On se voit demain au Golden. Asap.

Le jeudi était toujours leur soirée afterwork et elle se passait exclusivement dans leur bar sélect préféré. Là-bas se pressaient foule de cadres dynamiques, de médecins et l'inévitable aréopage de filles sexy et opportunistes.

Mais pour l'heure, Brandon tourna

après la grande enseigne lumineuse du McDonald's. Comment les gens pouvaient-ils manger une merde pareille ? se dit-il en braquant sèchement.

Sa destination se matérialisa dans la devanture de son magasin d'électroménager favori. Que des produits hauts de gamme et design. C'était ici qu'il avait acheté tout le matériel de son appartement, alors que quelques mètres à côté, la populace se pressait dans une grande surface bon marché. Deux magasins de qualité et de clientèle si opposées ne devraient pas se trouver côte à côte.

Brandon poussa la porte dont la cloche tinta et immédiatement Fred, le vendeur, surgit de nulle part. Mieux au

possible, c'était le genre à se jeter sur une flaque d'eau pour que ses meilleurs clients ne se mouillent pas les pieds. Et en terme de portefeuille, Brandon était une mine d'or.

Le vendeur se montra courtois, flatteur et Brandon était comme un coq en pâte, bombant le torse et se pavanant dans les rayons comme un émir. Pourtant, quand il ne choisit qu'une balance dont le prix avoisinait tout de même les deux cents euros, Fred eut l'air déçu, une fraction de seconde avant de se ressaisir.

Il vanta les mérites, la précision et les courbes de ce beautiful pèse-personne. Brandon, lui, demandait uniquement à ce qu'il lui affiche son véritable poids.

Tout l'après-midi son ventre le tordit ; la faim le tirait. La meilleure façon de l'oublier fut de se plonger dans ses dossiers en retard et de passer ses nerfs sur Hermeline.

Quand il rentra chez lui, son appartement lui parut lugubre. Il agita sa main devant un détecteur mural et le salon cuisine s'illumina. Même les lumières en bas dans la ville semblaient ternes.

Immédiatement il fonça dans sa salle de bain, dépiautant au passage le carton de sa nouvelle acquisition. Batteries en place, il déposa le bijou de balance, se déshabilla et monta dessus.

– Putain, mais merde, je n'ai rien mangé de la journée !

Brandon en descendit et remonta. Rien ne changea. Il déplaça le pèse-personne pour le poser sur un revêtement différent, rien n'y fit. Toujours les deux mêmes chiffres ; 6-8.

L'envie le prit soudain, une rage en fusion qui montait du plus profond de ses entrailles, mais le prix de la balance le dissuada de lui faire subir un sort identique à la précédente.

Désespéré, il se traîna jusqu'à sa chambre et se laissa tomber dans son lit, abattu. L'écran LED illumina la pièce quand il l'alluma. Le sommeil l'emporta malgré son ventre qui criait famine.

Demain serait un autre jour.

Techniquement parlant, c'en était un autre. Brandon espérait que ce soit effectivement le cas et surtout il ne voulait pas revivre le cauchemar de la veille. Son envie de foncer à la salle de bain et de voir enfin son soixante-cinq apparaître sur la balance était grande. Pourtant il se força à ne pas céder à la panique et à passer par toutes les étapes de son rituel.

Étirements, sport, jus de fruit.

Mais quand il se retrouva nu, les pieds joints devant l'appareil, il sut qu'il avait repoussé ce moment par peur. S'armant de tout son courage, il avança.

Le cadran digital clignota, les bordures

en LED violettes s'allumèrent ; du plus bel effet ! Les chiffres s'affichèrent, le dernier hésita bizarrement entre le cinq et le zéro et finalement se stabilisa sur la bulle.

Brandon faillit défaillir. Le dernier chiffre était bien un zéro, le problème était que le premier était un sept.

70 kilos !

Plus deux par rapport à la veille ; total : plus cinq.

Et le tout sans rien manger. Mais que se passait-il ?

Brandon prit sa chevelure blonde entre ses mains et s'ébouriffa en hurlant. La glace devant lui lui renvoya le reflet d'un fou, et c'était lui.

Il recula de deux pas pour embrasser sa silhouette dans son ensemble. Effectivement, son ventre paraissait un peu plus rond, ses abdominaux moins saillants. Quand il les contracta, il vit que de sa tablette quelques carrés avaient disparu.

La mort dans l'âme, il se prépara à traverser sa journée. La douche coulait glacée sur lui sans que son corps réagisse au contact du froid, mais ses pensées se bousculaient dans sa tête. Que lui arrivait-il ? Se pouvait-il qu'il soit malade ? Qu'il ait attrapé un virus ou un truc qui le ferait grossir à partir de rien ? Non, il n'avait jamais autant été en forme. C'était un petit contrecoup de l'hygiène de vie draconienne qu'il

s'imposait, voilà tout.

Au moment de fermer son pantalon de costume, il espéra que la plaisanterie ne dure pas trop longtemps tout de même. Même sa chemise le serrait.

La pause de midi le trouva énervé au possible. La matinée avait été un carnage. Tout le monde au bureau le fuyait comme la peste, évitant les foudres qui s'abattaient inexorablement sur le malheureux qui se trouvait sur son passage. Encore une fois, il avait décommandé ses amis pour le restaurant du déjeuner. Le rendez-vous du soir au Golden Boy suffirait amplement. Quant à la pause de midi, il préférerait la passer à se reprendre en main.

Vêtu de sa tenue de sport, il s'élança à travers les grandes artères de la ville et courut comme un forcené. La course à pied n'avait jamais été une véritable passion, mais parfois c'était un mal nécessaire. Il courut sans discontinuer, accélérant quand son corps se plaignait. Le goût du sang se fit sentir dans sa bouche sous l'effort intense. Quand il s'arrêta, il manqua vomir. Satisfait de sa volonté, il reprit petit à petit son souffle et retourna au bureau se doucher. Par deux fois il faillit tomber en se relevant trop vite après s'être accroupi. La tête lui tournait et son estomac se rappelait à son bon souvenir. Ce soir il mangerait quelque chose de léger.

Le Golden Boy était la vitrine des bars

branchés. Clientèle friquée, lieu cosu mêlant habilement simplicité et luxe. Les tarifs allaient avec le genre de personnes à occuper l'endroit, ce que l'on pouvait y boire et y manger aussi.

Champagnes hors de prix, vins fins, vieux whisky accompagnaient plateaux de moules, saumon et autres fruits de mer. Même la moindre pièce de viande coûtait trop cher pour que ceux qui n'étaient pas du monde de Brandon tentent l'aventure. L'ambiance était celle d'un afterwork bobo, où les cadres de la journée s'adonnaient à d'autres plaisirs, se décontractaient, cravates lâches, chemises aux manches retroussées. Au milieu de tout ce beau monde se pavanaient des filles à la recherche du

bon coup et pourquoi pas, d'un peu d'oseille. Pour Brandon, ça ne durait jamais plus d'un soir.

Phil et Benj étaient déjà là. Brandon fendit la foule dense près du comptoir, salua quelques personnes qui le hélèrent et arbora son sourire ravageur pour la gent féminine. Enfin ses deux compères l'aperçurent et l'appelèrent.

– Le meilleur, annonça Benj.

Brandon s'assit sur l'unique chaise restante, le trio du barreau recomposé.

– Alors ça va mieux ? demanda Phil, grand, mais tout en rondeur.

Brandon songea à ses kilos en trop et mentit.

– J'ai retrouvé la pêche. Rien n'abat le grand Brandon.

Leurs soirées au Golden étaient bien huilées. Les habitués les connaissaient, les patrons satisfaisaient leurs moindres caprices et ce soir-là commençait sous les meilleurs auspices.

Le serveur, un métis, tout aussi splendide que Benj qui était originaire de la même île, leur apporta leur premier Mojito. Brandon se raidit devant la boisson hautement calorique, mais se ressaisit quand Benj porta le toast. Pas question d'éveiller les soupçons. Brandon Dubois se devait de rester le même, le mec cool.

– À la nôtre, répondit-il en écho sans

grand enthousiasme cependant.

Brandon n'était pas à ce qui se disait. À chaque gorgée de rhum, il avait l'impression que son ventre gonflait davantage.

Une blonde qui minaudait autour de la table, robe moulante ultravulgaire, dévoilant autant de monde au balcon que ne pouvait en contenir celui du théâtre du Châtelet, rouge de surcroît, attira son attention. Elle sirotait une de ces boissons multicolores que Brandon supputait qu'on les inventât pour les femmes. La paille sur laquelle elle tirait apparaissait et disparaissait avec le va-et-vient de sa bouche.

Brandon déglutit. Ainsi, malgré son

embonpoint, il emportait la faveur de ces dames. Même avec encore dix kilos de plus, Phil n'aurait pas pu lui faire de l'ombre. Benj, c'était une autre affaire. Grand, athlétique, portant parfaitement le costume et le charme des îles, mais jusqu'ici il avait toujours réussi à lui damer le pion.

Il fit un clin d'œil à la jeune courtisane qui le lui rendit et se força à écouter ce que disait Phil qui parlait sans discontinuer, s'interrompant simplement entre deux gorgées.

– Non, mais tu choisirais qui toi ?

Brandon qui n'avait pas suivi ne répondit pas.

– Tu choisirais qui Brandon ? répéta

Phil.

– J'ai pas écouté Phil. Tu peux répéter ?

– Je suis face à un cruel dilemme mon pote. J'ai genre deux superbes gonzesses que j'aimerais bien me mettre sur le poireau tu vois ? Et je dois choisir entre elles.

– Quoi ? Pourquoi choisir ?

– Parce qu'elles sont sœurs.

– D'où ma question. Pourquoi choisir ?

– Ah ah très drôle Brandon.

– Je ne plaisantais pas, dit Brandon d'un ton de cérémonie.

– Évidemment que tu ne plaisantais pas, intervint Benj. Mais laisse Phil

raconter son histoire, c'est déjà un miracle pour lui deux d'un coup qui s'intéressent à lui.

Phil leur fit les gros yeux à tous les deux et reprit :

– Vous avez sucé un clown ce soir ou quoi ? Bon je reprends. Deux sœurs. Des bombes. Du coup si je dois choisir, je prends laquelle ?

– Pour et contre, lança Benj.

Brandon acquiesça et ajouta :

– Pros and cons, dit-il en anglais.

– OK. Appelons les A et B, dit Phil.

Ainsi il énuméra la liste des attributs des deux filles sur lesquelles il avait des vues. Tout y passa, la taille, la

silhouette, les yeux, le QI supposé, tout. Brandon écoutait d'une oreille distraite, reluquant plus que de raison le décolleté plongeant de la blonde toujours en face de lui. Quand Phil arriva à la fin de l'énumération, Brandon n'en avait pas écouté le tiers.

– Alors ?

Brandon ne voulait pas le faire répéter une fois de plus.

– C'est pour du sérieux ou pour un soir ?

– Allons Brandon, tu crois que si c'était sérieux je ferais un classement ?

Brandon lui fit une moue et écarta les mains. Lui, s'il devait envisager un jour une aventure qui durerait plus qu'un

coucher de soleil, il ferait plus qu'une liste de pour et de contre.

– Bon alors pourquoi tu fais chier avec ça ? Prends celle qui te fait le plus bander. Tu lui demanderas une autre fois si elle sait lire !

Brandon sentit son sexe durcir. La femme vulgaire venait de se passer ostensiblement la langue sur les lèvres.

– Bon les gars, moi je vais pas lui poser dix mille questions à la blonde là-bas.

Les deux compères se retournèrent comme un seul homme. Au top de la discrétion, comme d'habitude.

– Hey calmez-vous bande de chiens galeux, ce soir c'est moi qui lui grimpe

dessus.

Brandon poussa sa chaise et se leva. Il rajusta machinalement son pantalon autour de sa taille et salua ses amis.

– Fais gaffe, tu prends du cul, lui lâcha le métis.

– Putain fais pas chier Benj !

La réflexion l'avait mis de travers. Quand il arriva devant la blonde, celle-ci n'en pouvait plus. Elle ne cessait de se trémousser, faisant onduler ses hanches et par les lois de la physique ses seins. Même cette perspective ne suffit pas à mettre du baume au cœur de Brandon.

Il bredouilla un salut et attrapa l'une des cartes de visite du bar. Au dos, il

inscrivit son numéro de téléphone, son adresse et une date.

– Chez moi. Voilà le jour et l'heure, dit-il en tendant la carte entre deux doigts.

La blonde fit une moue déçue, mais se saisit du morceau de carton.

– Pourquoi pas maintenant, dit-elle pleine d'espoir en gloussant à moitié.

– Parce que si tu veux coucher avec moi tu feras comme ça.

Brandon quitta le Golden Boy en rogne. À bord de sa berline coupé-sport, il fonça chez lui affronter une nouvelle nuit.

Devant sa balance le lendemain matin,

Brandon ne se faisait plus d'illusion. Le miroir, impitoyable, lui renvoyait une image de lui qu'il n'avait jamais imaginé voir un jour. Un ventre mou, peu ou presque plus d'abdominaux et une peau sous le menton qui semblait l'enrober davantage. Avançant un pied fébrile, il monta sur le pèse-personne.

72 kilos.

Deux de plus que la veille. Plus sept !  
En trois nuits.

Sa prise de poids défiait toutes les règles connues de l'anatomie, voire de l'univers. Comment pouvait-il créer de la masse à partir de rien ? Aucune explication ne lui vint, mais si lui n'avait aucune compétence dans ce domaine,

son médecin devrait pouvoir lui apporter une réponse.

Il se rua sur son téléphone, fit défiler son répertoire et appuya sur le numéro qui correspondait au docteur Manson. Le répondeur l'accueillit. À huit heures du matin, le cabinet n'était pas encore ouvert.

Remettant son appel à plus tard, Brandon se prépara. Cette fois-ci, il dut rentrer le ventre pour fermer son pantalon et se pressa de boucler sa ceinture de peur que le bouton pète.

Arrivé à son bureau, il transpirait. Lui qui n'avait plus ressenti la moindre goutte de sueur en dehors d'un effort intense. Sa respiration se fit aussi plus

difficile quand il monta les quelques marches du perron.

Hermeline, toujours très diplomate, l'accueillit d'un bonjour poli, sourire aux lèvres. Brandon crut déceler un regard ambigu vers ses fesses et un coin de sa bouche un brin moqueur. En réponse il grommela quelque chose d'inintelligible. Hermeline le regarda disparaître dans le couloir et s'enfermer dans son bureau. Brandon était sûr qu'elle avait gloussé sans lâcher son cul des yeux !

Peu avant midi, il réussit à avoir le docteur Manson au téléphone, enfin. Il était temps que ce vieux grippe-sou paie une secrétaire pour faire le sale boulot, mais il ne lui en fit pas la remarque. Avec insistance, rendez-vous fut pris.

Après sa journée, vingt heures ! Décidément, les médecins étaient assaillis par les fainéants en quête d'un arrêt de travail pour tirer au flanc.

Brandon allait sortir puis se ravisa. Mettre un pied dans la rue l'obligeait à s'exposer aux regards des autres et il n'en avait pas vraiment envie. De plus son estomac le tirailait et il avait peur de céder devant les vitrines achalandées. Courir ? Pas question, il ne s'en sentait pas la force. La mallette sous le bras dans le hall de son cabinet, il s'apprêtait à faire demi-tour quand elle lui échappa. Il se pencha en avant pour la ramasser tandis que tous ses employés sortaient pour leur pause déjeuner. Un bataillon de femmes brimées par ses

soins depuis des années. C'est alors qu'une couture de son pantalon craqua et révéla son postérieur et son caleçon rouge vif à toute l'assemblée. Brandon se redressa, le visage cramoisi. Toutes le regardaient et eurent la courtoisie de détourner les yeux. Toutes sauf une. Hermeline n'en perdait pas une miette et se délectait de son malaise.

Brandon s'empourpra, de fureur cette fois-ci.

– Quoi !

– Tâchez de perdre du cul, Brandon, répliqua-t-elle sans ciller.

Il resta la bouche ouverte comme un poisson à l'agonie, tourna les talons et sortit en claquant la porte. Derrière lui

des gloussements retentirent.

Sa fureur était retombée. Après avoir traité de tous les noms cette petite salope d'Hermeline qui le lui paierait tôt ou tard, plutôt tôt que tard d'ailleurs, en allant voir à Pôle Emploi si l'air était plus frais, il s'était mis sur son tapis de course et luttait contre son souffle qui s'emballait.

Dans le milieu de l'après-midi, la faim occupant tout son esprit, il se fit une minuscule salade avec quelques tomates. S'il ne mangeait plus rien du tout, il n'aurait même plus la force nécessaire pour se rendre au cabinet.

L'heure du rendez-vous arriva et Brandon se trouva dans la salle d'attente

un bon quart d'heure avant. L'affaire fut entendue en une vingtaine de minutes. Malgré son air optimiste, surjoué pour Brandon, le médecin l'avait expédié. Sans vouloir l'avouer, le docteur n'avait aucune idée de ce que pouvait être sa pathologie. Si pathologie il y avait. Pour en être sûr, il lui avait prescrit toute une batterie de tests, pire que s'il avait eu la peste bubonique.

Dans son malheur, Brandon trouva le laboratoire ouvert et il bénit tous ces professionnels qui ne tiraient pas le rideau dès le soleil couché. La laborantine ne lui préleva rien de moins que cinq tubes. Résultat le lendemain, probablement en fin de matinée.

La nuit le happa quand il sortit. Son

téléphone avait cessé de vibrer depuis qu'il s'était décommandé de la virée du soir avec Phil et Benj, trouvant des prétextes pour refuser toutes leurs invitations. Combien de temps cela allait-il durer ? C'était lui le leader du groupe. Lui le centre de l'attention. Et dans cet univers impitoyable, il y avait toujours quelqu'un pour combler la chaise laissée vide.

Le lendemain la lumière le réveilla. Sa décision était prise, aujourd'hui il n'irait pas au travail. Attendre sagement les résultats du laboratoire était le plan de la matinée, ensuite il aviserait. Pour l'heure, il pouvait bien rester une heure ou deux de plus sous la couette. Cela ne lui était plus arrivé depuis des années.

Pourtant il savait, au fond de lui, ce prétexte fallacieux. Ce qu'il redoutait plus que tout, c'était le moment où il devrait remonter sur la balance. Tournant dans son lit, il sentait qu'il avait encore dû grossir durant la nuit.

Dix heures soixante-quinze.

Brandon cligna des yeux sachant cet affichage impossible. Dix heures quinze, indiquait cette fois-ci le radio-réveil, voilà qui était mieux.

Dans la salle de bain, il ne daigna même plus regarder le Brandon qu'il était devenu et il monta d'un seul coup sur la balance. En écho à son réveil l'écran annonça, implacable :

75 kilos.

Record du monde, se moqua Brandon fataliste. Dix kilos en quatre nuits. Plus qu'à contacter le Guinness World Records !

Soudain, pris d'un excès de rage, il frappa de toutes ses forces dans l'image du nouveau gros que renvoyait son miroir, lequel se brisa et se constella de sang. La vitre se fracassa contre le lavabo et le carrelage dans un bruit assourdissant. Brandon ne bougea pas, au risque de se faire couper par le verre qui chutait à ses pieds. Sa main le long de son corps maculait le sol de sang. Il pleura à chaudes larmes.

Ses esprits retrouvés, il banda sa plaie douloureuse, une vilaine entaille profonde, et attendit patiemment que la

matinée s'écoule.

Harcelé n'était pas le mot et il le fit remarquer à la laborantine qui l'employa alors qu'il l'appelait pour la cinquième fois. La sixième fut la bonne. Ses résultats étaient prêts et il se précipita les chercher.

Rien. C'était ce que les chiffres lui disaient. Côté sanguin, il se portait comme un charme. Pas la peine d'avoir fait maths sup pour comprendre que la norme se situait entre la valeur la plus élevée et celle la moins élevée.

Alors il patienta dans la salle d'attente pour la deuxième fois en deux jours. Quand le médecin daigna le recevoir, Brandon était sur les nerfs. Il lui fallait

une explication, on lui devait une explication. Pourtant elle ne vint pas. Le docteur ne savait pas quoi répondre. C'était la première fois qu'il voyait un tel phénomène, si bien que Brandon détecta un soupçon d'incrédulité dans sa voix. Cet homme ne le croyait pas. D'ailleurs Brandon ne venait jamais consulter son médecin et celui-ci ne pouvait donc pas savoir quel poids il faisait d'ordinaire. Mais Brandon entendait qu'on le croit sur parole. Au lieu de cela, le docteur, à court d'arguments, lui recommanda un spécialiste. C'était tout ce qu'il pouvait faire et Brandon s'emporta.

– Vous êtes fou mon vieux, lui lâcha le médecin.

Et Brandon repartit ses résultats sous le bras.

Son téléphone ne cessa pas de sonner de l'après-midi. Boulot, Phil, Benj, le triptyque infernal. Il tint bon une partie de la journée et répondit aux appels incessants de son cabinet. Hermeline lui demanda ce qu'il comptait faire pour les rendez-vous des jours à venir. La garce, elle devait se bidonner de l'autre côté. Peut-être même était-elle assise à son bureau, les pieds sur son repose-mains. Brandon prétexta qu'il était malade et trouva le moyen de s'emporter pour une broutille. Dans son état, chercher la bagarre était la seule chose qui lui faisait miroiter un semblant d'autorité. Il allait raccrocher au nez de sa secrétaire

quand elle lui balançà :

– Vous êtes fou Brandon. Allez voir un psy !

Elle raccrocha.

Deux fois dans la même journée.

Deux fois ça n'est jamais une coïncidence, se dit-il répétant le dicton de sa mère. Oui, il devait vraiment être cinglé pour penser à cette vieille mégère. Mais sa décision était prise, demain il irait consulter un psy.

Le psychologue le regardait sans expression derrière de petites lunettes à la monture fine. S'il ne jouait pas sans cesse à les remonter à l'aide de son index, elles auraient pu passer inaperçues. S'il avait dû faire la

caricature d'un psychologue, Brandon ne l'aurait pas imaginé ainsi, mais à vrai dire, il n'y avait jamais songé. Ces docteurs de l'esprit avaient toujours été destinés à d'autres que lui. À toutes ces pleureuses qui ne savaient que s'apitoyer sur leur propre sort. Pourtant c'était bien lui, Brandon-moral-d'acier-Dubois, qui était assis mal à l'aise dans ce fauteuil.

Le docteur avait joint ses mains en chapiteau par le bout de ses doigts, position savante que l'on devait enseigner dans toutes les écoles de santé. Il le regardait avec ses petits yeux noirs qui ne cillaient pas. Pull gris, chemise parfaitement taillée, pantalon à pinces. L'homme avait du goût et portait bien ses vêtements, ce qui agaça

Brandon. D'ordinaire, il ne se souciait que de lui, jamais des autres, rien de plus normal quand personne ne vous arrivait à la cheville. Mais aujourd'hui, il pariait que l'homme ne voyait en lui qu'un patient banal, gros de surcroît et habillé comme un sac !

À son réveil il avait pleuré. Avant même de se peser, il avait vu son ventre qui chaque jour grignotait davantage et quand il baissait la tête, lui masquait ses pieds. Une éclipse de bide en somme !

Trois chiffres qu'il n'oublierait jamais, même s'il redoutait que ce soit très vite du passé à son prochain réveil.

Quatre-vingts, plus cinq, total quinze.

Le premier pour les kilos, le second

pour la prise depuis la veille et le dernier pour le total.

80 kilos !

Il ne rentrait dans aucun de ses vêtements ou presque. Enfin dans tout ce qu'il estimait qu'une personne comme lui devait porter en société. D'ordinaire il ne revêtait que des habits près du corps, ajustés, aujourd'hui, il avait dû se contenter d'un vieux jogging qu'il gardait pour les rares fois où il devait bricoler. Vêtu comme cela, il avait eu peur que quelqu'un lui balance une pièce comme à un de ses souîlots traîne-savates.

Le psychologue lui discuta pendant plusieurs minutes, s'enquérant de sa situation. Le genre de conversation qu'il

aurait tout aussi bien pu avoir avec n'importe qui. Puis, sans qu'il s'en aperçoive, le docteur avait orienté le dialogue. Brandon avait même parlé de sa mère et, chose bizarre, lui qui lorsqu'il l'évoquait le faisait toujours avec des mots crus, avait rendu les choses plus lisses.

Pour le psychologue, la cause fut entendue une demi-heure plus tard et soixante-dix euros en carte bleue. Merci au revoir. Et des rendez-vous le brave homme en prévoyait autant que pour un schizophrène. Brandon n'avait pas la force de contredire le spécialiste et il fit semblant de noter les dates avant de le remercier et de sortir.

Dans la rue, il balançait la carte avec les

rendez-vous et remonta à pied jusqu'à son appartement situé à trois pas. Pourquoi avait-il accepté de voir un psychologue ? Il avait toujours su que ce genre de types ne lui apporterait rien. Et cela s'était vérifié.

– Monsieur Dubois, vous compensez par le poids un problème qui vous affecte, lui avait-il dit.

Brandon lui avait posé la question, mais il avait su à l'avance quelle en serait la réponse.

– Vous avez un problème avec votre mère Brandon, c'est pour combler ce vide que vous grossissez.

Ce qu'il y avait de pire dans la prise de poids, c'était qu'elle lui annihilait tout

désir de rébellion, toute envie de se battre, comme si chaque kilo qui s'accumulait était autant de volonté en moins.

Sa mère. Dès qu'il avait pu prendre son envol, il l'avait fait. Le jour de ses dix-huit ans, pas une seconde de plus. Et cette garce ne l'avait pas pleuré. Jamais elle n'avait essayé de le faire revenir. Et Brandon, déjà orgueilleux, l'avait mal pris. Bien sûr il n'aurait jamais fait demi-tour, mais au moins il aurait pu l'ignorer superbement et la faire encore plus souffrir. Elle était tout ce qu'il exécrait. La médiocrité, qu'elle préférait appeler simplicité, l'attention qu'elle portait aux autres et sa capacité à se satisfaire de rien. Quand il y

réfléchissait, Brandon se disait que son caractère était un miracle. Et par cette simple réflexion, Brandon venait de démontrer que ce psy grasement payé n'y connaissait rien. Jamais il n'avait regretté sa mère, jamais il ne lui pardonnerait quoi que ce soit ni ne s'excuserait. Dut-elle le lui demander sur son lit de mort.

Si le désespoir avait eu un porte-drapeau cet après-midi-là, ç'aurait été Brandon. Le temps s'écoulait lentement dans le silence froid et assourdissant de son appartement. Tout lui paraissait plus fort. Les bruits de la rue, les battements de son cœur et même le temps qui passe et dont il entendait les grains dans l'immense sablier de l'univers.

Devenait-il fou à lier ? Prostré dans un coin de sa cuisine, assis dans l'angle d'un mur ou en chien de fusil pleurant dans son lit, la folie était tapie quelque part et menaçait de fondre sur son esprit.

Son téléphone sonna à plusieurs reprises et à chaque fois la sonnerie parut plus stridente, si bien qu'il l'envoya contre le mur l'éteignant ainsi définitivement. En fin d'après-midi, il décida de se prendre un peu en main et d'aller se doucher. Il se traîna comme une âme en peine jusqu'à sa salle de bain et passa sous la douche chaude. Les gouttes s'écrasaient sur sa peau et, loin d'être bénéfiques, semblaient rebondir sur un tambour. Son ventre tressautait, sa graisse vibrait sous le rythme effréné de

l'eau. Décidant de se châtier, Brandon augmenta la température d'un seul coup. L'eau se fit lave en fusion, la vapeur envahit l'espace étroit de la douche. Brandon voulut résister, s'accrocha, mais la chaleur grimpa encore au-delà du supportable. Il hurla.

– Brûle, cria-t-il. Brûle, putain de graisse merde !

Il tourna le robinet. Ne restèrent plus que la vapeur et ses sanglots.

Sa peau était rouge vif quand il enfila un peignoir. Relevant la tête, il s'aperçut dans les quelques débris de verre encore accrochés au miroir. Pitoyable. L'homme qu'il voyait ne valait pas d'autres sobriquets.

Soudain on sonna.

Brandon paniqua. Qui cela pouvait-il bien être ? Personne ne devait le voir dans cet état. Jamais.

Fébrile, il avança dans le salon. La sonnerie retentit de nouveau, deux fois.

Brandon bougea à pas feutrés, pétrifié à l'idée de sa porte restée ouverte, comme toujours. Et si c'était Benj qui était venu prendre de ses nouvelles ? Son ami n'hésiterait pas à entrer sans autorisation.

Ce fut là, en peignoir, planté au milieu de la pièce que ses peurs se matérialisèrent. Le loquet s'inclina et le battant s'ouvrit, révélant la blonde rencontrée au Golden Boy à qui il avait

donné rendez-vous. Ici même, à cette heure précise.

Elle était superbe. Carrossée comme il les aimait, robe moulante noire très suggestive, échancrée de toute part au-delà de toute décence. D'ordinaire il l'aurait accueillie d'un « Bienvenue au baisodrome ». Au lieu de ça, il la regarda, immobile dans l'encadrement de la porte, des prospectus dans les mains.

Son expression trahissait du dégoût et ce fut comme un coup de poignard.

Elle bafouilla.

– Je... J'ai trouvé ça sur votre boîte aux lettres et j'ai cru que...

Comme Brandon ne répondit pas, la

jeune femme s'accroupit et abandonna les prospectus sur le sol.

– Je les dépose là. Je vois que vous ne m'attendiez pas alors je vous laisse.

Elle fit demi-tour et tira la porte derrière elle. Le bruit du claquement résonna dans l'appartement.

Brandon n'avait pas bougé. Comme il la comprenait. Que cela lui arrive à lui le faisait souffrir, mais il savait ce qu'elle avait vu. S'il avait pu s'observer par le truchement de ses yeux il se serait enfui lui aussi.

Brandon se traîna jusque dans sa cuisine et saisit le plus gros couteau qu'il possédait. Lui le grand, moral à toute épreuve, pouvait-il se saigner

comme un porc ? Pour se donner du courage, il déboucha avec les dents une bouteille de whisky, cracha le bouchon dans l'évier et en but une énorme lampée. D'un geste vif, il plaça la lame contre ses veines. Sa main tremblait. Le tranchant ne demandait qu'à mordre ses vaisseaux bleus bien visibles, mais le cran le fuyait. D'ailleurs en avait-il jamais eu ? Dans la situation qui avait été la sienne, se pavaner comme il le faisait avait été chose facile, mais aujourd'hui ?

Il raffermi sa prise sur le couteau, tint quelques secondes et envoya la lame sur le sol.

– Merde !

Il s'échina sur la ceinture de son peignoir, parvint à la dénouer et laissa le tout tomber dans son dos. Enfin il traversa son salon et ouvrit la fenêtre. L'air frais s'engouffra dans la pièce et fit frissonner sa peau nue. Brandon saisit une chaise, la tira jusqu'à l'ouverture et monta dessus.

En contrebas, la ville. Ses ruelles telles des farandoles de lumière, cette fourmilière humaine qui se pressait à qui mieux mieux. Comment allaient-ils le voir une fois que son corps se serait écrasé sur le sol ? Comme un pauvre type ? Le prendrait-on en pitié ?

Brandon saisit les montants, posa un pied tremblant sur le rebord et s'y hissa.

La peur s'empara de lui, immédiatement, en même temps que le vertige. Non, il ne pouvait pas faire ça. Jamais il n'avait supporté la douleur. Quand il voulut redescendre, son pied ripa contre le montant et un instant il perdit l'équilibre, suspendu entre le vide et le sol bien ferme de son salon. Enfin ses doigts se refermèrent sur les contours de la fenêtre et il sauta dans son appartement. Son cœur battait à tout rompre et il dut s'appuyer sur ses genoux pour reprendre sa respiration. Sans même prendre le temps de refermer la fenêtre, il se rendit dans sa chambre. Mieux valait encore dormir, même si c'était promesse d'un nouveau réveil.

Sa bouche exhalait des miasmes

putrides, mais ce qui inquiétait Brandon, c'était son corps qu'il ressentait toujours plus lourd. Si seulement il avait eu courage de se jeter par la fenêtre, tout serait fini aujourd'hui. Il repoussa les draps et se laissa littéralement rouler sur le côté pour se mettre debout sans trop d'efforts.

Passant à côté de la salle de bain, il se refusa à la pesée. Il tint cinq minutes et céda. Vingt kilos depuis le début de sa prise de poids. C'était inexorable. Ces deux derniers jours l'avaient vu prendre cinq kilos chaque matin. À ce rythme-là, il pèserait le quintal avant Noël !

85 kilos !

Grossir pour grossir, Brandon se

décida à avaler quelque chose. Et au diable toutes les précautions. Tartines, beurre et confiture se succédèrent dans sa bouche. Sa culpabilité s'effaça devant le plaisir de manger enfin quelque chose qu'il appréciait.

Son regard tomba sur les prospectus qu'avait déposés la jeune femme de la veille. Poussé par l'envie de les mettre à la poubelle, il les ramassa. Si les annonces se trouvaient sur sa boîte et non dedans, c'était précisément parce qu'il avait mis bien en évidence un autocollant interdisant la publicité. Au moment de balancer le tout, il aperçut un morceau de papier plus petit que les autres. Un recto seul, de la taille d'une carte postale.

La publicité était celle d'un marabout. Professeur Lamine en gros caractères gras. Brandon ne prêtait jamais attention à ce genre d'attrape gogos d'habitude, mais aujourd'hui, au désespoir, il le lut avidement.

Le professeur Lamine – voyant, médium, dons de naissance du grand maître de sciences occultes incontestables – égrainait la liste de ses talents. Brandon sourit, fit semblant de s'interroger, mais sa décision était prise. Que ne ferait-il pas pour se débarrasser de ce problème ?

Téléphone fixe en main, il composa le numéro du marabout. L'homme qui lui répondit avait un fort accent africain. Une voix en Brandon lui dit de

raccrocher, de fuir ce qui puait l'arnaque à plein nez, mais il l'ignora.

Le marabout écouta attentivement l'énoncé du problème, ponctuant certaines phrases par un « je vois ». Rendez-vous fut pris pour dans deux heures. Efficace le grand maître incontesté et moins débordé qu'un médecin.

Brandon gara sa voiture dans un quartier de banlieue. Pas vraiment le genre d'endroit où il se serait attendu à trouver des marabouts. Des barres de HLM s'étendaient sur toute une longueur de rue. Remontant les immeubles, il repéra le numéro du bâtiment et s'engouffra dans l'allée. L'ascenseur était grand ouvert et les portes comme la

cabine paraissaient en piteux état. Un peu d'exercice ne lui ferait pas de mal, si toutefois il y survivait.

Ainsi il monta jusqu'au septième étage. Sur le palier une porte était ouverte. Brandon s'approcha, voulut lire le nom sur le mur, mais une voix l'invita à entrer. Pas de doute, à l'accent africain prononcé il sut qu'il était au bon endroit.

L'appartement baignait dans une forte odeur d'encens. La lumière était faible, projetée principalement par des bougies dont certaines, immenses, avaient fait leur temps et arboraient des coulées de cire accrochées sur leurs flancs.

La même voix l'appela.

Brandon se dirigea vers la pièce au

fond du couloir. L'odeur de l'encens se fit plus forte. Assis sur un canapé en cuir, un vieil homme, le visage aussi plissé qu'un parchemin millénaire, tirait sur une pipe. La fumée du tabac envahissait l'espace et flottait, épaisse, devant lui. Vêtu d'une grande robe crème, d'une espèce de chapeau ouzbek rond multicolore, il avait tout du chef de tribu africaine. Mais ici, au milieu d'un appartement classique d'une ville française, il tenait plus de l'anomalie. L'endroit était chiche de décoration. Hormis le canapé, il n'y avait qu'une table basse et un autre fauteuil.

– Entrez, dit le vieil homme à l'adresse de Brandon qui hésitait dans l'encadrement. Asseyez-vous.

Brandon s'approcha, s'assit sans conviction, non sans jeter un regard au cuir défraîchi du fauteuil et tendit une main au marabout. L'homme tira une longue bouffée sur sa pipe et se pencha en avant pour serrer le bout des doigts de son client. Ce faisant, il libéra la fumée qui se répandit sur Brandon qui toussa.

Ce numéro était loin de l'amuser. D'ordinaire Brandon n'était pas du genre à tolérer que quelqu'un lui souffle sa fumée de tabac dessus. Son hygiène de vie impeccable passait par une existence sans clope. Pourtant aujourd'hui, il se contenta de contrôler son envie de cracher ses poumons et de réprimander le vieil homme. S'il y avait un

quelconque espoir qu'il le débarrasse de son mal, autant ne pas le froisser.

Le marabout s'était appuyé contre le dossier du canapé où sa frêle silhouette semblait disparaître tellement elle s'y enfonçait. Ses yeux noirs renfermaient deux pupilles minuscules qui renvoyaient autant de malice que celles d'un enfant. Sa pipe refit un voyage à sa bouche et la seconde suivante de la fumée sortait de ses lèvres à peine entrouvertes.

– Quel est votre problème ? demanda d'un coup le vieil homme.

Brandon, qui le lui avait déjà expliqué au téléphone, recommença.

– Je suis gros.

Le marabout émit un son. Il pouffait entre deux bouffées.

– J'en connais beaucoup qui aimeraient être gros comme vous. Non, vraiment. Quel est votre problème ?

Brandon réfléchit un moment, se demandant si l'autre n'était pas bouché, et se résolut à préciser.

– Je grossis toutes les nuits. Je veux dire que je me couche à un certain poids et quand je me lève je fais cinq kilos de plus.

Le marabout fit une pause dans l'utilisation de sa pipe, parut réfléchir et resta silencieux.

– Vous pensez que j'ai pu être maudit ?  
reprit Brandon devant si peu

d'éloquence.

Le vieil homme partit d'un fou rire ou ce qui ressemblait à cela. Le sien était étouffé, comme s'il manquait de souffle pour gérer à la fois sa respiration et le rire.

– Vous seriez surpris du pourcentage de personnes qui se croit envoûté et qui ne l'est pas. La plupart du temps les gens s'envoûtent eux-mêmes mon gars.

Brandon ne releva pas le « mon gars » qui l'agaçait passablement, mais s'intéressa à l'autre partie.

– Comment ça les gens s'envoûtent eux-mêmes ?

Le marabout extirpa sa pipe de sa bouche et se tapota la tempe avec la

lentille.

– C'est psychologique mon gars. Vous seriez surpris de tout ce dont est capable l'esprit.

Brandon avait déjà entendu parler de tout cela. L'esprit serait capable de bien des choses. À commencer par l'effet placebo.

– Vous voulez dire que c'est moi qui m'inflige ça tout seul.

– Je ne dis rien moi mon gars, j'explique c'est tout.

Avec ça, je ne suis pas plus avancé, se dit Brandon.

– Je vous repose la question et cherchez bien cette fois-ci. Quel est

vosre problème ? répéta le marabout alors que son visage disparaissait de nouveau derrière la fumée.

Brandon commençait à se demander ce qu'il fichait ici. Ce type ne valait guère mieux que le psy. Tout le monde semblait vouloir le ramener à des problèmes internes.

– Trop fier hein mon gars, reprit le vieil homme au bout de quelques secondes.

Le ton n'avait pas été celui d'une question, mais Brandon allait tout de même répondre. Pourtant quand le marabout se leva, il y renonça.

Debout, il ne paraissait pas aussi chétif que dans son canapé. Ses épaules étaient

assez larges, ses avant-bras nus laissaient penser que dans sa jeunesse il avait dû être quelqu'un de fort.

Le marabout traversa la pièce, fouilla dans un sac dans un coin et revint avec des feuilles façonnées en rouleau de la taille d'une main.

– Ces herbes vont vous aider, dit-il en les agitant sous le nez de son client.

Brandon, aux abois, était prêt à croire n'importe quoi, même s'il ne voyait pas comment un tas de plantes séchées pourrait lui être d'un quelconque secours. Soudain, le vieil homme extirpa de sa poche un briquet et mit le feu au rouleau. L'ensemble eut du mal à s'allumer et aucune flamme n'apparut,

pourtant la fumée trahissait que les feuilles se consumaient. D'épaisses volutes s'élevèrent et ne tardèrent pas à emplir l'espace. Bientôt l'écran de fumée masqua le marabout à la vue de Brandon.

L'odeur était âcre, à la limite du respirable. Il voulut se lever, mais sa tête se mit à tourner et il faillit tomber à la renverse si bien qu'il resta assis. Quand le visage de sa mère apparut sur la surface ondulante de la fumée, il eut un mouvement de recul, mais le dossier du fauteuil le retint. Une sarabande d'images de son enfance défila devant Brandon médusé, de son plus lointain souvenir jusqu'au jour de son départ. La violence de ses paroles s'était échappée

de sa mémoire. La façon dont il avait jeté à la figure de sa mère ses quatre vérités pour ensuite claquer la porte et ne plus jamais revenir. La vision s'estompa enfin en même temps que le nuage de fumée.

Le visage du marabout émergea des volutes dont certaines glissaient sur sa peau ridée. Son regard noir transperçait Brandon qui ne le lâchait pas des yeux. Les pupilles du vieil homme flamboyaient d'un autre âge et cela le tétanisait.

– Quel est votre problème ? demandait-il de nouveau.

Cela lui coûtait de le dire. Brandon n'avait aucun souci à même d'affecter sa

psychologie et par incidence son corps. Il était de ceux qui affrontaient tout, de ceux qui éradiquaient les problèmes, mais aujourd'hui, pourtant, il consultait un marabout !

– C'est ma mère le souci.

Le vieil homme leva l'index et fronça les sourcils, mouvement qui réussit encore à plisser davantage ses traits.

– Non, le souci c'est votre relation avec votre mère, nuance. Vous n'avez pas le choix et je ne peux pas vous aider. Éradiquez le problème ou il se pourrait que vous mouriez obèse.

La phrase tomba comme un couperet. Personne ne pouvait donc rien pour lui. Psychologue, médecin ou même

marabout, tous lui préconisaient de résoudre ses tourments de l'âme.

Éradiquez, avait dit le vieil homme. Et après avoir payé rubis sur l'ongle une somme astronomique, Brandon fonçait déjà au volant de sa voiture éradiquer le problème.

Neuf ans qu'il n'avait pas mis les pieds ici. Depuis le jour de son départ. Tout juste avait-il eu quelques pensées au début, mais elles étaient toutes destinées au tourment de sa mère.

Même quartier populaire, mêmes rues sombres et sales. Brandon n'avait jamais aimé vivre dans cet endroit où toutes les couches de la société se côtoyaient, où la plupart des jeunes s'adonnaient à la

rapine au lieu de se façonner un avenir louable. Mais avec le temps, il en était venu à penser que c'était mieux ainsi. Chacun chez soi. Il y avait les pauvres hères, toujours à s'apitoyer sur leur sort, et les gens comme lui, les gagnants, habitués à aller de l'avant, sans cesse plus haut.

Malgré les années, Brandon se souvenait de chaque détail et en quelques minutes, il avait garé sa voiture et se trouvait devant la porte de sa mère. Dubois, sur une plaquette délavée placardée juste sous l'œilleton.

Brandon hésita à ouvrir ou à frapper. Il mourrait d'envie de débarquer comme ça sans prévenir, mais si le verrou était poussé, il aurait à annoncer son arrivée.

Au lieu de ça, il préféra frapper. Au bout de quelques secondes, il entendit des bruits de pas et enfin une voix demanda :

– Qui est-ce ?

Brandon ne s'était pas attendu à une telle question. Les souvenirs que lui avait laissés sa mère étaient ceux d'une femme naïve qui voyait le bien partout et aurait trouvé pittoresque un coupe-gorge new-yorkais en plein milieu de la nuit. Visiblement il y avait eu du changement. Mais Brandon ne voulait pas révéler son identité tout de suite et risquer un refus. Espérant que le naturel de sa mère revienne au galop, il attendit sans répondre.

France Dubois répéta sa phrase à travers le battant et comme aucune réponse ne lui parvint elle ouvrit la porte.

Brandon aperçut d'abord son nez, sa bouche puis ses deux yeux. Son portrait craché avec des cheveux disaient les taquins, ce qui ne manquait pas de l'agacer. Que ce soit une réalité suffisait à l'énerver sans que tout le monde se sente obligé de marteler l'évidence.

Les yeux le jaugèrent de haut en bas et, sans qu'un mot soit prononcé, le battant se referma.

Brandon interposa son pied entre la porte et le chambranle. Après la surprise, la pression se fit plus forte,

puis se relâcha un bref instant avant de s'exercer de nouveau avec un peu d'élan. Brandon grimaça. Sa mère, malgré son âge, possédait une force redoutable. Mais la jeunesse de Brandon et peut-être aussi son nouveau poids firent la différence. À force de pousser, France Dubois céda et le battant s'ouvrit en grand.

Brandon se retrouva dans le hall qu'il savait mener au petit salon. Ici aussi tout avait été frappé d'immobilisme, les mêmes cadres suspendus aux murs, les mêmes meubles. Il remarqua cependant que la photo de lui petit alors qu'il rentrait à l'école maternelle avait été enlevée. Sa mère avait déjà disparu dans le salon et il l'entendait vitupérer toute

seule.

Brandon devait en finir et il déboula dans le salon où s'étaient déroulées jadis bien des scènes de crises. N'ayant jamais eu de père depuis que celui-ci avait décidé de ne pas le reconnaître, Brandon avait mené la vie dure à sa mère et cette pièce avait entendu beaucoup de choses.

France tenait dans sa main droite le combiné d'un téléphone quand de l'autre elle en triturait le fil. Qui appelait-elle ?

– J'ai un intrus chez moi, commença France alors que Brandon se posait toujours la question.

Ni une ni deux, il bondit en avant, saisit la base et la balança au milieu de

la pièce.

– Non, hurla-t-il. Aujourd'hui c'est entre toi et moi.

France le regardait le visage rouge de fureur, la peau jaunie et creusée par l'âge lui donnait un air de sorcière. Dans ses souvenirs, Brandon la voyait plus jeune, moins ridée.

– Qu'est-ce que tu veux ? Tu n'es pas le genre à être pris de remords. Tu veux mon argent ?

Brandon partit d'un rire bruyant.

– Vieille tarée ! Ton argent ? J'en ai plus que tu n'en as jamais eu.

– C'est bien. Étouffe-toi avec alors. Qu'est-ce que tu fous chez moi après

toutes ces années ?

Brandon commença à décrire un cercle dans la pièce. Sa mère en son centre pivota sur elle-même pour le suivre du regard.

– Paraît que j'ai un problème. Un de ces trucs psychologiques dû à notre histoire.

– Tu n'as jamais eu besoin de moi pour avoir des problèmes.

– Je grossis, toutes les nuits, sans savoir pourquoi et toutes les personnes que je suis allé consulter m'ont conseillé de régler ce souci. Non, le mot exact c'était éradiquer.

Brandon s'approcha encore et s'arrêta à proximité de la fenêtre.

– Tu veux t'excuser ? demanda France. C'est le seul moyen pour que ton âme trouve le repos. Mais dis-toi bien une chose, jamais je n'accepterai des excuses venant de toi.

– Oh mais rassure-toi, maman, cracha-t-il. Je n'ai nullement l'intention de m'excuser. Non, je vais éradiquer. Mais dis-moi une chose avant. Serait-il possible que tu m'aies maudit ?

France le regarda, un sourire moqueur aux lèvres.

– Chaque jour Brandon. Depuis que tu es parti, je n'ai pas cessé de vouloir que la vie te tourmente. Et je le voudrai encore sur mon lit de mort.

Brandon sourit et tendit la main pour

ouvrir la fenêtre.

– Très bien, dit-il en opinant de la tête gravement. Il est temps d'éradiquer mon mal.

Soudain, sans qu'il en perçoive les prémices, sa mère fonça sur lui, un ouvre-lettres à la main. Brandon, mal en point physiquement, ne dut son salut qu'à la lenteur de l'attaque qui ne fut pas aussi rapide que France ne l'avait cru. Pivotant sur le côté, il esquiva le coup d'estoc et saisit le poignet armé avec sa main gauche quand l'autre l'agrippa à la gorge. Il la poussa de toutes ses forces et la plaqua contre le rebord de la fenêtre. La rage dans les yeux de sa mère ne retomba pas, elle le défiait. Brandon pressa encore et le corps frêle de France

se cambra en arrière, la tête à l'extérieur.

– Rends-moi ma vie, hurla Brandon.

Sa main lâcha le poignet qui tenait la lame et saisit le pantalon. Enfin, d'un geste plein de fureur, il la souleva et la poussa dans le vide. Elle cria et Brandon se pencha. Le corps de sa mère rapetissait à mesure qu'il chutait vers le sol.

– Rends-moi ma vie, hurla-t-il au vide béant.

Il y eut un grand bruit quand elle s'écrasa sur le bitume.

Ce fut un choc. Puis le souffle court et l'esprit embrouillé qui essayait de remettre ses pensées dans l'ordre.

Brandon se tenait assis dans son lit, ruisselant de sueur. Sur l'écran de sa réalité défilaient les images oniriques : sa balance, son corps, le marabout, le visage de sa mère dans sa chute.

Avec des gestes frénétiques et mal assurés, il repoussa sa couette et la jeta au bas du lit avec ses pieds, révélant son ventre.

Brandon se hissa sur ses coudes et le contempla, puis le malaxa comme pour s'assurer que ce n'était pas un leurre. Il soupira en se laissant retomber sur le matelas la tête entre les mains.

Un putain de rêve.

Le genre de cauchemar qui vous rendait au matin plus épuisé que la

veille, mais dont le soulagement vous submergeait.

– Putain, putain, putain, se disait Brandon qui n'en revenait toujours pas de la force de ce rêve.

Il avait vécu chaque minute, ressenti son nouveau poids, son impuissance et l'impression de s'enfoncer dans un puits sans fond et être prêt à tout pour s'en sortir. Comme balancer sa mère par la fenêtre !

Brandon n'éprouvait aucun remords, même s'il ignorait si c'était un sentiment approprié pour un songe. Son inconscient essayait-il de lui dire quelque chose ? Probablement, mais il s'en foutait. L'euphorie le gagna.

Aujourd'hui il était prêt à tout casser et gare à ceux qui se trouveraient sur son chemin.

Jamais de sa vie il ne se rappelait avoir éprouvé une telle joie à accomplir son rituel matinal. Le cauchemar avait au moins eu cela de bon. Après s'être regardé une dizaine de fois dans la glace, Brandon effectua ses pompes et ses exercices d'abdominaux puis passa dans la cuisine se servir son jus d'orange. Il marqua une pause, verre à la bouche, et avisa son salon. Aucune trace des événements de son cauchemar. Aucune publicité dans la poubelle non plus.

Qu'est-ce que tu fous ? songea-t-il. C'était un foutu rêve.

Nouvelle pause devant une glace pour se rassurer ; physique parfait. Un sourire ; dents impeccables.

Dans la salle de bain, les images de la nuit revinrent, se superposant à la réalité. Brandon secoua la tête et constata que son miroir était intact et que son ancienne balance était bien en place. Il fit un pas en avant, bien décidé à monter dessus quand le téléphone sonna.

Qui pouvait bien l'appeler à cette heure ?

Reportant à quelques minutes le passage obligé de la pesée – encore plus ce matin là – Brandon retourna dans le salon et décrocha le combiné.

– Monsieur Dubois ? Brandon Dubois

?

La voix était grave, presque caverneuse et semblait charrier toute la misère du monde.

– Oui c'est moi.

– C'est les pompes funèbres Duval. Je suis navré monsieur, votre maman est décédée ce matin.

– Quoi ? demanda Brandon criant presque.

– Navré monsieur, répondit la voix sur le même ton monocorde.

Le sang de Brandon ne fit qu'un tour. Était-il possible qu'il ait tué sa mère et que son subconscient ait monté toute cette histoire dans un cauchemar ensuite

?

– Ma mère est morte ? Comment ?

– Dans son sommeil sur le matin. Le médecin a conclu à une mort naturelle.

Oui, évidemment, pensa Brandon malgré tout soulagé. Ce n'est qu'un cauchemar.

– Vous êtes sa seule famille, c'est pour ça que l'on vous appelle.

– Bien. Pour vous dire la vérité, je n'en ai rien à faire. Ma mère et moi nous n'étions pas en bon terme si je puis dire. Alors veuillez à bien reboucher son trou qu'elle n'en sorte pas. Bonne journée.

Brandon allait raccrocher, mais l'homme insinua quelque chose qui

l'interpella.

– Ça explique la lettre, avait-il dit.

Appuyé contre l'encadrement de la porte de la salle de bain, Brandon se demandait quand il allait enfin pouvoir se peser. Comme si l'oubli de ce cauchemar passait par là. Il soupira et décida d'écouter le croque-mort.

– Quelle lettre ?

– Elle a laissé une lettre manuscrite ouverte sur la commode et elle vous est destinée. Nous pouvons vous l'envoyer chez vous si vous voulez.

– Non, dit Brandon à présent devant sa balance. Ouverte, vous avez dit, alors lisez-la moi qu'on en finisse.

Et enfin je pourrai poser ce téléphone et grimper sur cette fichue balance.

– Très bien, comme vous voudrez.

L'employé des pompes funèbres se racla la gorge, mal à l'aise, et commença :

– Brandon. Si tu prends connaissance de cette lettre, c'est que je suis morte. Jamais de ma vie je n'ai regretté plus quelque chose que de t'avoir donné la vie. Je t'ai aimé, mais tu as été ma plus grande déception et je prends ma part de responsabilité. Mais maintenant tout est fini et je n'émetts qu'un seul souhait. Que ta vie soit la plus pénible possible. Que tu perdes ce qui t'est le plus cher au monde, ainsi tu pourras un peu ressentir

ce que j'ai ressenti.

Il y eut une pause et l'homme reprit.

– Euh... c'est fini monsieur.

– Bien. C'était dans son plus pur style.  
Merci monsieur de cette bonne nouvelle  
matinale.

Brandon raccrocha et déposa le  
combiné sur le bord du lavabo.

Qu'avait-elle espéré en écrivant une  
telle lettre ? Qu'il ait des remords ?  
Qu'il se mette à pleurer toutes les larmes  
de son corps ? Il n'en avait jamais rien  
eu à faire et ce n'était pas prêt de  
changer. Le chapitre de son enfance se  
tournait avec la mort de sa mère et  
c'était mieux ainsi.

Repensant à cette nuit mouvementée il ricana.

Sa vie était toujours celle qu'il avait voulue. Lui, Brandon, sûr de lui, charmeur, en un mot le meilleur. Il se sourit dans la glace dévoilant ses dents blanches et monta sur la balance.

Son cœur s'arrêta de battre et des sueurs froides lui dévalèrent le dos. Comme un arrière-goût de déjà-vu.

68 kilos.

Trois kilos de plus que la veille !

# Relation brûlante

Rachel n'était pas d'ordinaire une fille anxieuse. Non. Plus depuis un long moment. Mais aujourd'hui, ses mouvements fébriles avaient attiré l'attention de certains de ses collègues de travail. Son binôme de rayon, Jacqueline, de quinze ans son aînée, s'était enquis de son stress apparent alors qu'elles poussaient une grosse palette de boîtes de conserve. Rachel avait esquivé la réponse avec l'habileté d'un manchot jongleur. Jacqueline ne pouvait pas avoir gobé son mensonge, mais sa décence l'empêchait de la questionner davantage.

Le mercredi était sa journée la plus

courte. Elle travaillait seulement la matinée, et pourtant aujourd'hui, elle la trouvait interminable. Huit heures du matin, treize heures. Les soixante dernières minutes accentuaient le rituel de la montre et ses coups d'œil à la petite aiguille qui ne se pressait pas pour boucler son tour.

Depuis son divorce, sa vie était calquée sur un emploi du temps infernal. S'il était tendance de dire que l'on avait un timing serré, Rachel ne voyait rien d'exotique, ni d'excitant à son planning. À ce petit jeu, son quotidien était plutôt aux boîtes de calmants qui s'amoncelaient sur l'étagère de la salle de bain.

Le jour des enfants, comme Rachel

aimait qualifier le mercredi, était une vague fumisterie. D'abord parce que son fils Éric passait le plus clair de son temps au centre aéré, ensuite parce que pour elle, ce n'était jamais le jour des enfants. Pour joindre les deux bouts le plus souvent possible, elle ne comptait plus les heures à mettre la marchandise en rayon d'une des plus grandes enseignes d'hypermarché du pays. Ironie du sort, le mercredi ouvrait ses portes sur des hordes de parents déferlant dans les allées fraîchement achalandées avec leur progéniture dans le caddie.

Pourtant, cette demi-journée revêtait un caractère spécial, bien que pas très réjouissant. Elle profitait de ses mercredis après-midi pour rendre visite

à sa mère atteinte d'une forme grave d'Alzheimer.

Dans cet hôpital lugubre – mais quel hôpital ne l'est pas quand la personne qui vous a donné la vie se meurt devant vous ? – Rachel avait toujours refusé d'emmener son fils. Les raisons qu'elle s'était inventées, elle le savait, n'étaient pas celles qui la poussaient à écarter Éric. La vérité, bien plus crue, ne s'avouait que dans les méandres de son esprit et ne restait connue que d'elle seule : cet endroit n'est pas bon pour mon petit.

Malgré une situation souvent délicate, Rachel n'était pas du genre à se laisser abattre et à ressasser sans cesse de mauvais souvenirs. D'habitude, mais pas

aujourd'hui.

Quand ce fut l'heure de débaucher, Rachel passa sa blouse autour du cintre de son casier, et, tout à ses réflexions, regagna le parking du personnel. Elle avait pensé surmonter tout cela. Pouvoir faire abstraction de cette date qui, fatalement, finirait bien par arriver. Et ses peurs, tapies dans l'ombre comme un prédateur guettant sa proie, menaçaient de fondre sur l'animal effrayé qu'elle était depuis hier.

La lumière du soleil l'éblouit un instant lorsqu'elle poussa la lourde porte de l'accès réservé. En quelques secondes, ses yeux s'accommodèrent et firent le point sur sa Clio qui l'attendait à son emplacement. Elle respira

profondément, comme si l'air d'une grande ville polluée avait des vertus bienfaitrices. Quoi qu'il en soit, elle se força à faire le vide dans son esprit, et surtout de chasser les pensées qui la ramenaient sans cesse à Patrice.

Autant essayer d'attraper le vent !

Le visage de sa mère était calme. Une respiration lente, les mains croisées sur la poitrine et les doigts enchevêtrés comme de vieilles racines noueuses d'un arbre centenaire.

Intérieurement, Rachel fut soulagée qu'elle soit endormie. La conversation qui s'installait d'ordinaire n'en était pas une. La maladie était dans sa phase terminale et la dégénérescence du tissu

cérébral trop importante. Marie-Louise ne reconnaissait plus personne depuis six mois maintenant. Sa longue déchéance, qui avait d'abord adopté l'allure du trot, s'était mise à galoper dans les plaines de son esprit. Triste fin en vérité, se disait toujours Rachel.

Le temps semblait s'être figé ici. Une armoire, une table de chevet, et un lit blanc comme l'albâtre composaient le seul mobilier. Et cette odeur, impossible à identifier, et qui pourtant rappelait à quiconque le milieu hospitalier.

Rachel passa sa main sur le visage de sa mère dont l'expression ne varia pas d'un pouce, et ajusta ses mèches blanches. Quelques mois plus tôt, ces visites la faisaient pleurer. Avec le

temps, va, tout s'en va, avait chanté Léo Ferré. Elle ne savait pas si tout fichait le camp, mais elle s'était habituée. Rien que cette pensée la fit frissonner.

Puis son regard tomba sur l'anneau de mariage qui ornait toujours l'annulaire de la main gauche de Marie-Louise. Trente-cinq ans qu'il y était rivé, et le décès de son père d'un malaise cardiaque quelques mois avant le déclenchement d'Alzheimer n'y avait rien changé.

Cette bague avait le don de raviver les pires souvenirs et de poser de douloureuses questions. Qu'est-ce qui avait causé la maladie de sa mère ? La mort brutale de son mari, ou la vie conjugale de sa fille tout aussi violente ?

Elle chassa les images qui s'imposèrent un instant à son esprit ; le visage tordu de rage de Patrice et ses poings qui martelaient sa tête ne s'arrêtant que lorsque le sang s'en échappait. Jusqu'à l'humiliation suprême qui lui avait valu quelques semaines d'hospitalisation.

N'y pense plus, n'y pense plus, n'y pense plus !

Elle partit plus tôt qu'à l'accoutumée du service neurologie. Sa mère n'avait pas donné le moindre signe d'activité, et seul un mouvement de poitrine imperceptible permettait de la savoir en vie.

Long d'une trentaine de kilomètres, le trajet qui la séparait de sa petite ville de

la Loire était un terrain propice aux divagations de la pensée. Rachel fit son possible pour se focaliser sur des choses gaies. Rien n'y faisait, aussi bien la radio avec le son au maximum, qu'une concentration à son paroxysme. Son cerveau dardait ses projecteurs sur une partie de sa vie qu'elle détestait.

Comment ne pas revoir ce visage de colère pure ? Comment ne pas se rappeler cet espoir vain que son mari violent pouvait changer ?

Deux ans auparavant l'horreur avait frappé à sa porte. Non pas que la violence fût retombée, bien entendu, mais cette fois-ci, elle n'était plus la seule à savoir. Ce jour-là, elle sut que ce qui la faisait tenir, en dehors de cette

idée absurde que toute personne avait un bon fond, c'était le relatif anonymat de son calvaire. Certes, il y avait bien les coups et parfois les bleus que laissaient apparaître une jupe trop courte ou un t-shirt sans manches, mais personne ne savait, ou faisait semblant de ne pas voir l'évidence.

Quel avait été le point de départ ? Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, elle l'ignorait. À petite dose, imaginait-elle. Une claque par ci, une autre par-là, jusqu'au jour où les doigts de la main se resserrèrent pour former un poing dévastateur.

En revanche, elle se rappelait sans peine comment cela s'était fini. Une parole anodine qui lui avait échappé.

Une de celles qui contrariaient Patrice, et qui, aux oreilles de toute personne saine d'esprit, aurait paru inoffensive.

À la maison, Rachel ne se serait pas risquée à la moindre remarque, mais ici, au milieu de la foule du supermarché, jamais elle ne se serait doutée du déchaînement de violence qui allait la clouer au lit plusieurs semaines. Son ex-mari lui avait sauté dessus avec une bestialité inouïe, lui agrippant les cheveux de sa main puissante. Par trois fois il lui avait éclaté le nez contre la poignée du caddie avant de la bourrer de coups de pied alors qu'elle agonisait au sol. Tout ce dont se souvenait Rachel n'était que sanglots. Les pleurs d'Éric étouffés par les cris de rage de son père.

Ensuite, elle avait perdu connaissance.

Patrice avait écopé de deux ans fermes. Ses sentiments, mitigés, hésitaient entre la satisfaction et la tristesse. Peut-être était-ce en raison de cette théorie fumeuse sur l'attachement de la victime à son bourreau ? Son fils, alors âgé de trois ans, n'était plus entre les mains de ce malade et c'était bien là le principal, et cela même si elle supportait mal que tout le monde la regarde en coin en chuchotant dans son dos.

Le temps avait fait son effet. De belle manière tout d'abord, en poussant toute chose dans l'oubli, du moins en ce qui concernait les autres. De la pire ensuite, puisqu'hier, Patrice avait dû sortir de

prison.

Rachel trembla à cette pensée. Armée de la seule décision du juge qui interdisait à son ex-mari de l'approcher et de voir son fils, elle préféra se raccrocher à l'espoir que tout irait bien. N'avait-elle pas déménagé ?

Tout va bien se passer.

La Clio se gara devant un pavillon individuel modeste. Un terrain de quelques centaines de mètres carrés entouré par un mur en parpaing et une habitation qui tirait davantage du cube que de l'œuvre d'architecte.

La maison avait le style typique d'un premier prix, fonctionnelle, mais peu élégante. Ses voisines étaient toutes

impressionnantes, et, malgré la distance qui les séparait, l'écrasaient de leur majesté.

Rachel regarda l'heure sur sa montre. Deux heures avant l'ouverture des portes du centre aéré, assez de temps pour faire un peu de rangement. Son portillon pivota dans son habituel concert de grincements. Elle poussa sa porte d'entrée qui s'ouvrit sur un spectacle décourageant. L'unique pièce du rez-de-chaussée, qui faisait office de salon et de cuisine, contenait encore les stigmates du matin. Les restes du petit déjeuner sur la table et des habits un peu partout. Elle accrocha ses clés sur le support mural. Un frisson lui parcourut l'échine.

Tu angoisses pour rien.

Elle embrassa la pièce du regard, toujours plantée, immobile dans l'entrée. Les ombres que projetait un soleil déclinant s'étiraient sur les murs. Elle prit quelques secondes pour rassembler son courage un brin éparpillé, et se jeta sur le canapé en expirant profondément.

Cinq minutes.

Elle replia ses jambes et s'allongea sur les coussins. La télécommande à la main, elle fit défiler les nombreuses chaînes de son bouquet.

Cinq minutes maxi, après tu te mets au boulot.

Devant les informations, son sang se figea et sa respiration marqua un arrêt

anormalement long. Ses phalanges blanchirent comme elle serrait la télécommande. Le son diminua d'un seul coup ce qui la ramena au moment présent. Elle s'empressa d'enlever ses doigts du contrôle du volume et rétablit le niveau sonore. Son visage se décomposa de nouveau, alors que la présentatrice développait son sujet.

Un enfant avait disparu depuis ce matin neuf heures sur le trajet du centre aéré.

Pas de panique, ça arrive tout le temps, c'est une coïncidence. Oui, mais une coïncidence à cinq kilomètres de chez toi !

Le cerveau de Rachel céda à l'affolement et ses pensées s'envolèrent

vers les idées les plus folles. Au prix d'un superbe effort de volonté, elle réussit à se calmer.

Personne ne va venir te faire de mal, tout va bien.

Pour se changer les idées, elle décida de mettre à profit le temps qui lui restait pour faire un peu de ménage. Et tout d'abord, arrêter ce courant d'air qui semblait provenir de l'étage. Elle ramassa au passage quelques habits qui traînaient çà et là et disparut dans l'escalier. La fenêtre coupable était celle de sa chambre.

Je ne me rappelle pas l'avoir laissée ouverte.

La peur l'envahit quand elle voulut la

refermer. Cette peur enfouie en elle depuis des années. Comme un malaise qui lui broya l'estomac pour irradier tout son corps. Des larmes perlèrent le long de ses joues avant même qu'elle n'entende la voix.

– Rachel.

La main sur les montants brisés de la fenêtre, elle regardait plus bas l'abri bois qui avait dû servir d'appui pour atteindre l'ouverture, mais son corps demeurait sans réaction. Cette odeur, ces émanations de rage latente qui se diffusaient dans l'air et que son subconscient avait identifiées en entrant chez elle. Mais quelque part, au plus profond d'elle-même, quelque chose les avait ignorées.

– Rachel, répéta la voix dans son dos.

Saute, bordel, mais saute !

Des années de violence et d'humiliation remontaient de ses entrailles. Cette voix qui l'avait tant effrayée avait gardé son pouvoir intact. Une emprise sur son esprit, sa volonté, et ses muscles qui refusaient toujours de réagir.

Résignée et terrorisée, elle se retourna lentement, priant pour que cette apparition de cauchemar disparaisse comme dans un mauvais rêve. Mais il était là et bien là. Son colosse d'ex-mari se dressait devant elle. Ses longs bras et ses énormes mains pendaient le long de son corps immobile. Malgré son allure

pataude, elle connaissait la vivacité dont il était capable quand il s'agissait de bondir sur quelqu'un.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda Rachel. Ses jambes tremblantes menaçaient de se dérober.

– Tu n'es pas contente de me voir ?

Rachel savait qu'elle ne devait pas pénétrer sur ce terrain-là. Ne pas se fier à ce visage paisible, presque avenant, apte à s'embraser en une fraction de seconde.

– Tu ne peux pas t'approcher de moi, j'ai une décision du juge, tu ne peux pas ! dit-elle sur un ton plus virulent qu'elle ne s'en croyait capable.

Elle passa ses mains dans la poche

arrière de son jean pour chercher la grosse de jugement qu'elle savait pourtant dans son sac.

– Ce n'est pas un juge qui va me dire ce que je dois faire avec ma femme, répliqua-t-il.

Rachel le scruta pour tenter de détecter la moindre contrariété.

– Nous ne sommes plus mariés Patrice ! cria-t-elle en s'avancant.

Quand le visage de son ex-mari se tordit dans un rictus de violence indicible, Rachel ne put esquisser un seul mouvement. Déjà Patrice était sur elle. Sa grosse main s'abattit sur sa tempe dans le même élan. Rachel s'écroula sur le lit, incapable de pousser

le moindre cri. À peine eut-elle le temps de se rasseoir, que Patrice monta sur son ventre à califourchon et lui plaqua les épaules sur la couverture.

Rachel put contempler les traits de son visage, méconnaissables quand ils étaient sous l'emprise de la folie. Sa bouche se tordait en une inclinaison difficilement réalisable dans un état normal. Ses lèvres se plissaient comme celle d'une bête enragée, dévoilant des dents en piteux état. Le coin droit touchait presque le lobe de son oreille. Et ses yeux... Mon Dieu ses yeux ! Comment avait-elle pu, ne serait-ce qu'une seconde, croire que cet homme pourrait un jour changer ?

Son visage se modifia et son

expression retrouva un aspect normal. Rachel savait son ex-mari capable de ce genre d'exploit. Les stigmates de la folie s'estompaient aussi vite qu'ils étaient apparus, mais il n'en était pas moins dangereux.

Elle sentit se relâcher la pression qu'exerçaient les doigts de Patrice contre ses épaules. De la démence, c'était bien ce qu'elle percevait en croisant son regard devenu tendre, presque amoureux. Elle faillit vomir quand il se pencha sur elle et fit courir ses lèvres le long de son cou.

– J'ai rêvé de toi pendant deux ans, dit-il alors qu'elle se tortillait pour tenter de se soustraire.

La main de Patrice glissa jusqu'aux cheveux de Rachel et les agrippa pour qu'elle cesse de remuer.

Aucun son ne franchit les lèvres de la jeune femme. Tétanisée, elle demeurait désormais immobile sous les cent kilos de son bourreau. Cette position raviva en elle des souvenirs qu'elle espérait à jamais enfouis. À l'époque, elle faisait semblant, acceptant avec un fatalisme à tous crins de faire l'amour avec un homme qui ne la faisait plus rire depuis longtemps. Aujourd'hui, c'était différent, et pourtant l'issue risquait bien d'être la même.

Patrice pressa ses lèvres contre les siennes en l'empêchant de tourner la tête.

– Je t'aime, dit-il dans un soupir.

Cette phrase l'effraya davantage que tous les regards haineux qu'il pouvait lui lancer. Avec quel cynisme il avait pu lui dire ça pendant des années, alors que ses poings étaient là pour prouver le contraire !

Il s'allongea sur elle pour appuyer son torse contre sa poitrine. Sa main glissa jusqu'à ses seins et les malaxa sans ménagement. Son souffle devenait fort et irrégulier et elle sentit son sexe durcir à travers son jean. Des larmes lui échappèrent et serpentèrent le long de ses joues pour s'écraser sur le lit.

Quand il fouilla son entrejambe, Rachel tressaillit. Dans un ultime effort,

elle cambra son corps de toutes ses forces pour essayer de faire chuter Patrice. Mais rien n'y faisait, sa frêle silhouette ne pouvait rivaliser. Anticipant la réaction de Rachel, la grosse paume de Patrice vint étouffer les cris qui se formaient dans sa bouche.

– Tu verras, ce sera comme avant, tu vas aimer.

Les coutures de son pantalon ne résistèrent pas à la brutalité de son agresseur. Rachel pleura sans retenue quand une douleur aiguë lui envahit le bas ventre. Les mains de Patrice lui immobilisèrent les épaules qui tentaient de lui labourer le visage. Les bras en croix, ses cris se perdirent contre le torse de son violeur qui pratiquait des

va-et-vient d'une extrême violence.

À cela, Rachel pouvait résister, devait résister, mais l'horreur des paroles de Patrice furent de trop :

– On va fonder une vraie famille avec Éric, comme avant.

Rachel s'évanouit.

Le noir et une douleur lancinante, quelque part, en bas. Difficile à localiser tellement son corps semblait l'élancer de partout. Quelques secondes après avoir repris connaissance, Rachel n'osait toujours pas ouvrir les yeux. Les événements avaient ressurgi en un éclair. Et les dernières paroles de ce monstre...

Elle se retint de fondre en larmes et essaya de se concentrer sur ce qu'elle

ressentait. Pour l'instant, ce qu'elle pouvait en déduire était sa position assise. Elle tenta de bouger ses bras et comprit aussitôt d'où provenait la douleur dans ses épaules. Ses mains étaient ligotées dans son dos et mettaient ses articulations à rudes épreuves. Agacée, elle ouvrit les yeux.

Le visage de Patrice, barré d'un grand sourire, lui apparut en premier. À quelques centimètres d'elle, sa bouche répandait une haleine chaude sur sa peau. Il l'embrassa subrepticement sur la joue, comme l'aurait fait un amoureux timide, et il s'assit sur le fauteuil en face d'elle.

Elle prit le temps d'analyser la situation. Elle était ligotée sur une

chaise, ses vêtements avaient été remis en hâte et son jean grossièrement boutonné. Elle sentit ses yeux s'emplier de larmes et elle les détourna pour ne pas montrer sa faiblesse.

Croiser le regard de dément de Patrice était bien la dernière chose qu'elle souhaitait faire. Mais avait-elle le choix ?

Pense à ton fils !

– Pourquoi m'as-tu attachée ? parvint-elle à dire.

– Je veux te garder avec moi chérie.

Rachel encaissa ce coup verbal qui lui faisait encore plus mal qu'une claque. Patrice était devenu complètement givré, à moins qu'il ne le fût déjà et que le

temps le lui ait fait oublier.

Fais-le parler Rachel. Essaie de savoir où il veut en venir.

– Qu'est-ce que tu veux faire ?

La question était maladroite, mais c'était la seule qui lui était venue à l'esprit.

– Une famille. Comme avant.

À ces mots, les ecchymoses passées et présentes se réveillèrent. Cette simple phrase fit raisonner sa peau comme celle d'un tambour sous les coups de baguette.

– Et Éric ?

– Notre fils, je suis revenu pour qu'il ait un père. J'ai vu en prison ce que devenaient les petits qui n'ont pas connu

l'autorité parentale.

Rachel imaginait que trop bien le genre d'éducation qu'il entendait donner à Éric.

Âgé de trois ans, quand Patrice était rentré en prison, Éric avait mal digéré ce traumatisme. Il l'exprime à sa façon, avait dit le pédopsychiatre. Laquelle ressemblait, à son niveau, à celle de son ascendant. Les accès de violence s'étaient multipliés et les périodes de repli sur lui-même duraient des semaines. Éric commençait seulement à redevenir « normal ».

– Et cet enfant enlevé à quelques kilomètres d'ici, c'est toi hein ? C'est toi ! Tu es un monstre !

Rachel avait décidé de l'attaquer sous

un autre angle, mais elle n'eut pas le temps de vérifier l'efficacité de son plan. Patrice se leva d'un bond, d'une vitesse qui tranchait avec ces gestes lents, voire empruntés. Sa main se referma sur la gorge de Rachel qui se tordait sur la chaise à la recherche d'air.

– Je ne suis pas un monstre, je vous aime, toi et Éric, mais tu ne me laisses pas le choix, cracha-t-il, son nez touchant celui de Rachel.

– Quel choix ?

Les yeux hagards de la jeune femme roulaient d'inquiétude dans leur orbite quand l'air s'engouffra de nouveau dans ses poumons.

– Je vais aller chercher Éric au centre.

Patrice se leva et sortit un long mouchoir de sa poche.

– Ils ne te laisseront pas le prendre. Personne ne te connaît là-bas.

– Personne n'est très regardant dans ces endroits-là, et s'il le faut, je saurais y faire.

– Non, tu ne peux pas...

Patrice lui saisit la mâchoire et appuya sur l'os jusqu'à ce que Rachel n'ait d'autre choix que d'ouvrir la bouche sous l'effet de la douleur. Il enfonça le mouchoir sans ménagement. La jeune femme fut prise de nausée et sa bile resta coincée entre le tissu et son œsophage. Avec dégoût, elle ravala le liquide qui menaçait de l'étouffer et qui

enflammait sa gorge. De grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

Patrice alluma la télévision et monta le son.

– Pour qu'on ne t'entende pas crier, dit-il. Je t'aime.

Il lui envoya un baiser de la main et franchit la porte.

Rachel entendit un moteur démarrer au loin. Le premier sentiment qui l'envahit fut la panique, suivie de près par l'abattement. Ce n'était plus des larmes isolées qui coulaient maintenant sur son visage pour inonder son cou, mais de longues rigoles de liquide salé. Un bandeau noir avec un message écrit en blanc circulait de droite à gauche en bas

de l'écran de télévision. De nouveaux éléments étaient parvenus à la police sur l'enlèvement de l'enfant le matin même. Le sang de Rachel se glaça lorsqu'elle y lut la description de Patrice.

Aucun doute n'était possible, il s'agissait bien de lui. Très grand, les cheveux courts, vêtu d'un jean et d'un pull bleu. L'allure empruntée.

S'ils savaient quel genre de monstre se tapissait dans ce corps !

Réagis, bon sang !

Plus facile à penser qu'à faire. Les liens étaient très serrés et lui mordaient la chair à chacune de ses tentatives de s'en extirper. Une corde passée autour de sa taille lui maintenait le dos plaqué

contre le dossier. Impossible de se lever comme de libérer ses mains. Il ne faudrait que quelques minutes à Patrice pour se rendre au centre, cinq, tout au plus. Mais comment pouvait-il savoir tout ça ? Sa nouvelle vie, son adresse. Ce malade avait dû se renseigner !

À force de se démener, Rachel remarqua qu'en poussant sur la pointe des pieds la chaise menaçait de basculer.

Tu n'as rien à perdre ma petite.

Elle donna un grand coup de hanche en arrière en frappant le plus fort possible sur le sol. La chaise vacilla, resta en équilibre un moment et tomba. Un craquement se fit entendre avant qu'elle

ne heurte le carrelage.

Un éclair fulgurant lui traversa l'épaule avant de laisser place à une vive douleur. Les pieds de la chaise avaient glissé dans la chute, si bien qu'elle avait pivoté sur le côté.

Et maintenant ?

Rachel avait conscience que cette position était aussi précaire que la précédente. Son épaule lui faisait atrocement mal et ne lui permettait pas de forcer pour libérer sa main des liens. Un bruit de moteur sourd franchit les murs. Une voiture ralentit devant la maison et s'arrêta dans un concert de freins.

Déjà ? Pourvu que ce soit quelqu'un

d'autre.

Le mouchoir dans sa bouche avait quelque peu bougé lors de sa chute. Ramenant ses cuisses contre sa poitrine, elle bloqua le tissu contre le sol avec son genou et bascula sa tête en arrière pour tenter de l'extraire. Un premier effort, et il était presque recraché. Déjà elle sentait l'air frais pénétrer dans ses poumons. Encore une contorsion et elle se libéra de son bâillon.

Il y eut un grincement, et des pas se firent entendre dans les graviers devant chez elle.

Mais hurle, idiote !

La pensée engendra l'action dans la seconde et Rachel poussa un hurlement

qui couvrit le bruit de la télévision. Pas un cri de rage, ni de détresse, pas plus qu'un appel. Un son, le premier qui sortit de sa bouche enfin dégagée. La porte s'ouvrit sur Patrice et sa voix dérailla.

– Maman ! cria Éric en voyant sa mère allongée sur le sol.

Il se précipita vers elle, aussitôt suivi par son père.

– Tu vois, maman s'est fait mal en tombant de la chaise, dit Patrice en retenant l'enfant par les épaules.

– T'as vu maman, c'est Papa. Il est venu me chercher à l'école. La dame voulait pas qu'il me prenne, alors Papa lui a parlée.

– Va m'attendre devant la voiture Éric,

je vais aider maman, après je lui ferai un cadeau.

– Non Éric, attends...

La paume de Patrice étouffa ses dernières paroles jusqu'à ce que Éric fût sorti. Quand il lui rendit l'usage de la voix pour ramasser le mouchoir, Rachel remarqua le sang qui tachait sa main droite.

– Tu as du sang, tu as fait du mal à Éric ?

– Ne me provoque pas, dit-il en lui balançant une baffe qui lui fit saigner le nez. Je ne toucherai jamais mon fils. En revanche, les surveillantes du centre devraient être moins regardantes maintenant.

– Pourriture, tas de merde, je ne te laisserai pas Éric, bâtard !

Rachel se surprit de ces mots qui surgirent de sa bouche. Instinctivement, elle serra les dents et ferma les yeux pour recevoir les coups en retour de telles paroles. Rien ne vint. Patrice la regardait d'un air perplexe.

– Tu me déçois Rachel. J'ai toujours voulu construire une famille. Et toi, il a fallu que tu fasses des tiennes. Je fais de la prison, je reviens, et tu me fais encore des problèmes. Je ne peux pas vivre avec toi Rachel. Nous ne pouvons plus vivre avec toi.

Rachel le regardait, la vision troublée par les larmes. Elle n'avait que trop

compris ce qu'insinuait Patrice. Il comptait emmener son enfant.

Patrice se leva et se dirigea d'un pas lent vers la sortie.

– J'ai un cadeau pour toi avant de partir, dit-il en disparaissant à l'extérieur.

Rachel sentait monter la haine en elle. Comme la bordée d'injures quelques secondes avant, cette bouffée de rage paraissait venir de nulle part. Il fallait qu'elle fasse quelque chose, voilà tout ! Ignorant les éclairs dans son épaule, elle donna de grands coups de hanches. Au lieu de la résistance des liens, elle eut la surprise de les sentir un peu distendus. Le dossier bougeait et ses bras avaient

plus d'espace. Elle connaissait bien ses chaises. De solides créations artisanales en bois. Le point faible devait être les barreaux qui en composaient le dos. Rachel les toucha un par un.

Dépêche-toi !

Ses doigts rencontrèrent le ruban adhésif qui fixait ses poignets à la chaise, attachés chacun à un barreau. Celui qui retenait son bras gauche avait cédé d'un côté. Sans peine, elle réussit à casser l'autre extrémité.

Quand la porte s'ouvrit, elle s'immobilisa. Concentrée sur son mince espoir, elle n'avait pas entendu le bruit des graviers.

Patrice entra le premier, portant un

gros paquet qui sur son épaule ressemblait à une masse informe recouverte d'un drap sale. Éric le suivait en tirant un bidon trop lourd pour sa frêle silhouette de cinq ans.

– Merci, dit-il à Éric d'une voix pleine de délicatesse. Va dans la voiture, on va aller faire un tour. Je donne le cadeau à maman et j'arrive. Tu peux mettre la radio.

L'enfant tourna les talons en adressant un sourire à sa mère toujours allongée sur le sol.

Rachel voulut crier. Lui dire de s'enfuir, de courir chez un voisin, mais elle avait peur que le petit ne comprenne pas, qu'il reste, qu'il panique. Il valait

mieux qu'il soit ailleurs que dans cette pièce.

– Où veux-tu en venir ?

– Je pars avec mon fils Rachel, et toi tu restes ici.

Sur ces mots, Patrice s'accroupit. Rachel ne l'apercevait plus de là où elle se trouvait ; le canapé se dressait entre eux. Quand il se releva, son cœur s'arrêta de battre un instant et son sang se figea. Patrice tenait dans ses bras un petit corps sans vie. Celui d'un enfant, sensiblement du même âge qu'Éric. D'ailleurs, à bien y regarder, on pouvait les confondre aisément. Même couleur de cheveux, même taille et teint de peau. La scène avait cela de choquant que

Patrice le portait comme un père couchant son fils endormi devant la télévision. Prenant soin de le serrer contre lui, un bras sous le corps et l'autre sous la nuque. Sans cette raideur cadavérique, on aurait pu le croire assoupi.

À mesure que Patrice s'approchait d'elle, Rachel aperçut la peau légèrement bleuie de l'enfant. Sa tête pendait en arrière, mais ne se balançait pas au rythme des pas de Patrice. La mort avait fait son office depuis le matin et le corps avait définitivement pris la position dans laquelle il s'était figé.

Rachel regardait ce triste spectacle sans réaction. Sa mâchoire béait d'horreur, mais ses membres ne

répondaient pas. D'ailleurs le voulait-elle vraiment ?

Patrice déposa le cadavre sur le canapé. Son visage faisait face à Rachel, paisible, comme s'il n'avait pas souffert.

Mon Dieu, mon fils !

– Qu'est-ce que tu fous ? demanda-t-elle, retrouvant un peu ses esprits.

– Je vais nettoyer tout ça, faire place nette.

Il attrapa le bidon et l'exhiba devant Rachel. L'odeur renseigna la jeune femme.

De l'essence ! Il veut me faire cramer.

– T'es taré ! Tu veux faire quoi ? Simuler l'accident ? Personne n'y croira

une seule seconde avec de l'essence.

– Arrête de me prendre pour un idiot ! hurla-t-il. Tu crois que je n'y ai pas pensé. J'ai amené le gamin pour ça, pour que les flics pensent au suicide d'une mère et de son fils. Mais ces connasses du centre ont foutu mon plan en l'air. Bientôt on découvrira leurs cadavres, et bien sûr on saura que l'incendie n'était pas un accident. Mais nous serons loin.

– Mais tu ne peux pas...

Patrice lui envoya un coup de pied dans le ventre qui lui arracha un jet rougeâtre par la bouche et le nez. Son visage n'était plus qu'une pâle composition de chair et de ridules sanglantes.

– Ta gueule ! punctua-t-il.

Il déboucha le bidon et commença à en renverser dans toutes les pièces du rez-de-chaussée. Il aspergea la table, le canapé, et le corps du garçon.

Rachel sentit l'odeur de l'essence lui emplir les narines. Le liquide gras coulait sur la figure de l'enfant. Comme dans un cauchemar au ralenti, des gouttes perlèrent du bout de son nez pour venir s'écraser sur la moquette. Soudain, du carburant se répandit sur son visage, dans ses yeux, pénétrant ses narines. Patrice, le regard absent, finissait son bidon sur elle.

– On aurait pu être heureux ensemble, murmura Patrice en fouillant la poche

arrière de son jean.

Il en sortit un briquet Zippo chromé. Rachel le reconnut. Le destin avait quelque chose d'ironique, puisqu'il s'agissait de celui qu'elle lui avait offert lors de leur premier anniversaire de mariage.

Le petit couvercle cliqueta lorsqu'il s'ouvrit pour exhiber la mèche. Ce fut ce moment que choisit Rachel pour tenter quelque chose. L'instant où la pierre produisit ses étincelles pour enflammer la lanière imbibée d'essence.

Elle ramena son bras gauche d'un coup sec. Le reste de la chaise était toujours accroché, même si l'ensemble paraissait moins solide. Son épaule se plaignit en

se rappelant à elle par une décharge de douleur qui lui irradiia la nuque et la poitrine.

Ne flanche pas !

Elle regarda son poignet entouré de ruban adhésif, d'où pendait un fragment du barreau en bois. Sans réfléchir, elle le saisit comme un poignard de fortune, la partie pointue en avant.

Toujours allongée au pied de la haute silhouette de Patrice, elle contempla celui qui fut son mari. Son visage avait un air étrange, absent, son regard perdu dans la flamme du briquet qu'il soutenait à hauteur de ses yeux. Rachel connaissait les conséquences du geste qu'elle s'appêtait à faire, mais elle

n'avait que trop attendu. Elle rassembla les dernières forces de son corps meurtri, se mit à genoux et enfonça le barreau sur la face intérieure de la cuisse de Patrice.

Dans un hurlement, son bourreau posa un genou à terre. Alors Rachel s'acharna. Chaque coup était pour elle une libération, d'abord parce qu'elle assouvissait là sa vengeance après tant d'années de souffrance, mais aussi parce qu'elle écartait à jamais un danger de la route de son fils.

Son bras martela le dos, la poitrine et la face de Patrice qui ne s'en laissa pourtant pas compter. Sa main gauche enserra la gorge de la jeune femme qui se démena comme une furie. De grosses

gouttes de sang perlèrent des multiples blessures que Patrice avait au visage et inondèrent Rachel. Elle cligna des yeux pour apercevoir quelque chose à travers ce voile rougeâtre. Puis les forces de l'un et de l'autre diminuèrent. Le Zippo tomba sur le sol qui s'embrasa d'un souffle. Le reste ne fut que hurlements.

Éric regardait les dernières flammes céder sous l'assaut des pompiers. Cela faisait une heure que l'enfant attendait patiemment en retrait avec un policier, depuis qu'on l'avait emmené hors de la voiture où il écoutait la radio, jouant avec tous les boutons. Plusieurs fois, un bonhomme en costume gris lui avait demandé combien il y avait de personnes à l'intérieur. Maman et Papa,

avait-il répondu.

Deux, en avait donc déduit le cravaté.

Mais depuis quelques minutes, Éric entendait les policiers sans rien y comprendre. Ils avaient bien trouvé deux corps, celui d'une femme et d'un enfant.

# Jeu de Nornes

L'arbre majestueux s'étendait à perte de vue. À perte de vue d'homme tout au moins. Son histoire dépassait l'entendement et prenait naissance avec l'Univers lui-même.

Il est l'équilibre des mondes qu'il contemple, impassible.

Plus bas, en dessous, là où s'étirent ses trois racines les plus prodigieuses, coule une source. L'être qui y vit est redouté de tous, des hommes comme des Dieux. Elle n'est pourtant pas seule, mais c'est son nom qui désigne les lieux que l'on appelle « Puits ou Source d'Urd ».

Urd et ses deux sœurs, Verdandi et

Skuld, façonnent le Destin de toutes choses. Impitoyables, les arrêts des Nornes sont incontestables. Ne reste plus que le choix de faire face à son Destin.

Le rouet tourne sous l'action de la pédale. Les fils se tissent et s'entremêlent bientôt en de complexes mosaïques de destinées. Les trois Nornes opèrent en silence au pied de l'arbre millénaire. Seuls les bruits de la mécanique rudimentaire du fuseau et deux cygnes s'ébattant sur l'eau accompagnent le nécessaire travail.

Soudain, la roue s'arrêta. Urd se leva, tenant dans sa main un fil d'apparence aussi anodine que celui d'un fileur de laine. Pourtant, à travers ses yeux sans

âge, elle semblait y voir autre chose.

Verdandi et Skuld passèrent de la fibre à la Norne avec des regards interrogateurs.

— Et bien ? demanda Verdandi.

— Un destin...

— Oui un destin, comme il en existe des milliers, la coupa Verdandi.

— Tu le sais Urd, intervint Skuld. Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Je me demandais si nous n'aurions pas pu...

— Nous nous l'interdisons, reprirent en cœur les deux sœurs.

— Nous aurions pu lui laisser son libre arbitre.

— Ils l'ont toujours, dans les limites de leur destin. Et le sien...

— Je vois quel sera le sien, Verdandi. Je voulais lui proposer un choix.

— Un choix ? demanda Skuld.

— Valider une intuition, répondit Urd.

— Et qu'as-tu à lui proposer ?

— Changer sa vie.

— Soit, mais même toi tu ne peux pas changer son destin Urd, tu le sais, rappela Verdandi.

— Oui, mais je peux lui donner les cartes du changement. À lui de s'en servir ou pas.

Les deux Nornes la considérèrent d'un air grave et acquiescèrent de la tête.

— Soit, confirma Skuld. Retournons au rouet.

Philippe Trembert attendait patiemment que son associé l'appelle. Les jambes posées sur son bureau, il jouait avec l'équilibre de sa chaise qu'il amenait jusqu'à l'extrême limite sur ses deux pieds arrière, avant de basculer de nouveau en position initiale. C'était un peu l'histoire de sa vie de tester ses limites. Son activité florissante l'exigeait, surtout s'il voulait rester compétitif. La rude concurrence des États-Unis dans le domaine des armes ne permettait pas le moindre impair, et s'il pouvait mettre quelque argent de côté par des chemins de traverse, il le faisait.

Il avait confié à Samuel Hipps le soin

de conclure une juteuse vente de dessous le manteau. Des fusils d'assaut obtenus au rabais et écoulés au prix fort à des rebelles angolais. Sam n'était pas forcément le plus doué d'entre tous, mais il tenait le général auto proclamé des insurgés par les couilles. C'était son prix, ou la défaite.

L'affaire roulait donc et plusieurs milliers d'euros allaient venir remplir le fonds de garantie « spéciale retraite Trembert ». Sans aucun risque.

Il regarda sa montre. Dix-huit heures quarante-cinq.

Que fait-il le con ?

Le téléphone résonna et Trembert, qui s'était aventuré un peu loin dans les

limites de son jeu de chaise, faillit tomber à la renverse.

— Oui, dit-il avant même d'avoir complètement porté le combiné à son oreille. Hum, très bien, parfait.

Il raccrocha, un sourire aux lèvres.

Comme prévu.

Passant la main dans ses cheveux pourtant impeccables — son brushing modelé de frais donnait l'aspect volumineux qu'il adorait — Trembert se leva et boutonna sa veste de costume. Afin de vérifier son allure, ce à quoi il avait toujours veillé, il se contempla dans l'immense miroir au fond du bureau.

T'as vraiment la classe, songea-t-il en

lissant sa veste.

À quarante-cinq ans, il faisait plus attention que jamais à son apparence. Ce monde-là était un monde de requins, la moindre faiblesse et vous pouviez être dévoré par plus gros, plus fort que vous.

Soudain, il se retourna d'un coup alors qu'une sueur froide lui parcourait l'échine.

Rien.

Pourtant, il était persuadé d'avoir senti une main glacée remonter le long de son épine dorsale. La tension probablement.

Repasant derrière son bureau, il en extirpa une bouteille de whisky millésimé et s'en versa une rasade généreuse. Il secoua son bras pour faire

descendre sa montre et jeta un œil sur le cadran.

Bah, peuvent bien m'attendre quelques minutes, songea-t-il.

Il se laissa choir sur sa chaise et prit une première gorgée de malt.

Le liquide ambré tournoyait dans son verre au gré des mouvements de poignet de Philippe qui en admirait les reflets mordorés. Rêveur, il sortit inconsciemment son téléphone portable, le contempla un instant et appela un numéro du répertoire.

Immédiatement, on décrocha.

— Franck, oui, tout va bien. Je suis un peu à la bourre, j'aurai un quart d'heure de retard. Non, tout s'est bien passé. OK,

à tout de suite.

Sur ces derniers mots, il avala d'un trait le reste de son whisky et grimaça sous la virulence du breuvage. Il était temps d'aller célébrer ça avec son meilleur associé. Son pardessus sous le bras, il éteignit les lumières de son bureau et sortit.

À l'extérieur, Philippe regagna sa voiture au plus vite. L'automne ne serait plus qu'un souvenir dans quelques jours et la perspective de l'hiver ne l'enchantait guère. La fraîcheur qui se glissa sous ses vêtements lui rappela la sensation étrange qu'il avait ressentie dans son bureau. Il frissonna de nouveau et mit ça sur le compte d'un surmenage.

Sa grosse berline serpenta dans les rues parisiennes sans aucune difficulté, chose assez rare pour ne pas altérer l'humeur joyeuse de Trembert. Il se gara devant le luxueux restaurant où immédiatement un employé vint s'enquérir de ses désirs.

L'homme le reconnut et lui prit ses clés en se répandant en formules de politesse, lui promettant le même service qu'à l'accoutumée.

Sitôt l'entrée franchie, une véritable armée de personnel fut à ses petits soins, qui de lui ôter son manteau, qui de lui souhaiter une plus agréable soirée que son voisin ne l'avait déjà fait. Enfin, on lui indiqua la table où l'attendait Franck. Pure forme à nouveau, puisque Philippe

et son ami avaient leurs habitudes.

Franck l'accueillit avec la chaleur dont il faisait toujours preuve. Venant de quelqu'un d'autre, Philippe l'aurait jugé un brin lèche-bottes, mais il savait cette attitude naturelle chez son associé.

— Deux Laga, demanda Franck au serveur en bon connaisseur de Whisky et des goûts de Philippe. Alors ? continua-t-il.

— Quoi alors ? Tu en doutais ?

— Pas le moins du monde, mais si je devais m'enquérir uniquement des transactions pour lesquelles j'ai des doutes, tu ne vas pas m'entendre piper mot.

— Flatteur !

Le serveur déposa les deux verres devant eux, se retira aussi silencieusement que possible, et se tint immobile ou presque à une distance convenue comme respectueuse de l'intimité des clients.

La salle renfermait quatre autres personnes réparties en deux couples. Le maintien raide, richement vêtues, elles affichaient leur réussite sans vergogne comme bien souvent dans ce genre d'endroit. Philippe et Franck, quant à eux, auraient aussi bien pu être deux quidams ayant voulu se payer le luxe d'un restaurant trois étoiles. L'une des devises de Philippe était justement « discret et efficace ». Et son efficacité, il en était prêt à mettre sa main à couper,

valait nettement plus que tous les signes ostentatoires de richesse. Non pas qu'il se refusait toute facétie, bien sûr, mais il se réservait le droit de se fondre dans la masse, de respirer l'air du peuple.

Franck et Philippe discutèrent de longues minutes, vidant verre sur verre, avant que le serveur, sur lequel ils avaient cru déceler une pointe d'agacement, ne vînt leur demander leurs choix pour le repas. Dans la salle, les autres clients avaient pratiquement terminé.

Philippe sursauta quand il aperçut un reflet bizarre dans son whisky qu'il avait pris l'habitude de regarder tourner avant chaque gorgée. Un visage grave y était apparu, sans âge, qui le regardait

fixement. Il remua de nouveau le liquide et l'image disparut. Le même frisson passa dans son dos.

— Ça ne va pas ? demanda Franck qui avait vu son ami tressaillir.

— Je manque un peu de sommeil c'est tout, et ça, ça ne m'aide pas, dit-il en levant son verre qu'il vida comme pour conjurer le sort.

Le repas se passa sans encombre pour Philippe qui ne fut pas repris de sueurs froides. Manger lui faisait le plus grand bien et dissipait un peu les brouillards de l'alcool. Philippe avait retrouvé sa bonne humeur. Ils échangèrent différents points de vue pendant deux heures avant de s'apercevoir qu'ils étaient les seuls

clients du restaurant et apparemment depuis fort longtemps.

Les deux associés se séparèrent alors que minuit n'allait pas tarder à sonner. Dans l'habitacle rassurant de sa berline, Philippe rejoignit son appartement, croisant les doigts pour ne pas se faire arrêter à un contrôle alcoolémie. Arrivé sans encombre, il rentra son véhicule dans le garage et pénétra dans son loft.

Le logement était à l'image de sa réussite, spacieux, luxueux et décoré des matériaux les plus riches. Philippe traversa le salon sans même allumer, se repérant grâce à la lumière blafarde provenant de la rue, et se dirigea dans la salle de bain.

Enfin il pressa l'interrupteur. L'éclairage tamisé baigna la pièce du plus bel effet. Une immense baignoire d'angle carrelée faisait face à un long lavabo aux multiples vasques dont ne savait que faire Philippe dans sa vie de célibataire. Il était cependant du genre à penser que le luxe n'était pas fait pour être cohérent.

Négligemment, il laissa tomber ses vêtements sur le sol, moitié déboutonnant, moitié arrachant les boutons réticents. La fatigue l'envahissait et il se languissait de rejoindre son lit, mais pas avant de s'être prélassé dans un bon bain qu'il espérait revigorant. Il tourna le mitigeur et l'eau se mit à couler.

Sans pour autant être pris de nouvelles sueurs froides, ses poils se hérissèrent et il trembla.

La vapeur emplissait anormalement la pièce. L'eau coulait très chaude, certes, mais Philippe sut qu'autant d'émanations n'avaient rien de commun. Il voulut éteindre le robinet, mais resta figé, contemplant le miroir que la buée recouvrait presque entièrement. Dans le coin supérieur droit, il avait cru apercevoir une partie d'un visage.

Les volutes envahissaient tout l'espace, mais Philippe, dont le corps nu en était tout entier enveloppé, n'en avait cure, concentré qu'il était sur la glace. Philippe approcha une main de la surface maintenant totalement recouverte

d'eau.

Son geste se figea un instant, suspendu en l'air. La peur le saisit et, chose incroyable dans cet environnement pourtant chaud et humide, les sueurs froides reprurent. Finalement, d'un mouvement autant mû par la crainte que par l'envie d'en avoir le cœur net, il passa sa main sur le miroir en une diagonale.

Son cœur eut un soubresaut et sa respiration se bloqua. Le même visage qui lui était apparu plus tôt dans la soirée le dévisageait. Aucun doute, et ceci malgré le fait qu'une partie de sa figure était cachée.

L'œil impassible — puisque Philippe

ne voyait qu'une bande allant de l'angle supérieur droit du crâne au bas du menton à l'opposé — le regardait sans ciller. Le reste de ses traits laissait présumer de la dureté, sans pour autant qu'il ne soit question d'animosité, simplement un vécu lourd, épais, que les responsabilités écrasent. Il pensa un bref instant à la mort, puis se ravisa. Si elle avait un visage, ce ne serait assurément pas celui-là. Du moins l'espérait-il.

Cette fois-ci, il sentit nettement le contact glacial. Il bondit en avant, glissa sur le sol humide et percuta avec son front le lavabo perdu quelque part dans le brouillard. Un mince filet de sang chaud s'écoulait le long de son nez. Assis sur le carrelage glacé, il

s'apprêtait à se relever quand, de la vapeur émergea le visage.

À quelques centimètres lui, la face sans autre expression qu'une gravité insaisissable le regardait. Elle s'approcha encore, lentement. Philippe, qui eut soudain peur du contact, recula à la hâte, ses pieds tentant d'accrocher le sol qui se dérobaît dans un battement frénétique de jambes. Il parvint néanmoins, le souffle court, à se retirer de quelques mètres échappant ainsi à l'apparition. Quand son dos se glaça de nouveau, il faillit se relever d'un coup avant de s'apercevoir qu'il s'était appuyé contre la baignoire au carrelage froid.

Sa respiration menait un rythme effréné, mêlant sa condensation à celle

environnante. Il toucha du bout des doigts la blessure de son front et les contempla rouges de son sang. La plaie était bénigne, mais il serait bon pour un bleu.

L'apparition ne s'était plus montrée depuis près d'une minute et Philippe commença à se rasséréner.

C'est l'alcool, c'est l'alcool, se dit-il en se passant les mains sur la figure. La froideur de ses paumes lui conféra une sensation de réconfort. Comme un enfant tétanisé dans le noir, il fit glisser lentement ses mains le long de son visage pour vérifier qu'aucun monstre ne se cachait alentour. L'espace d'un instant, il fut satisfait, puis la vapeur se dissipa légèrement autour de ce qui se

révéla être une silhouette.

Laquelle avançait d'un pas léger, sans bruit.

Il repensa à la mort. Elle ne s'y prendrait pas autrement, songea-t-il. Pourtant, il doutait que celle-ci se jouât de ses victimes.

— Qui êtes-vous ! hurla-t-il dans un souffle.

D'abord, l'apparition continua d'avancer, puis, par il ne sut quelle magie, elle se volatilisa. Philippe se crispa, puis se figea lorsqu'il sentit l'expiration contre sa nuque et entendit la voix qui semblait charrier un univers.

— Qui suis-je ? Vous, les humains, êtes avides de questions, mais très peu

de réponses et de réflexions.

Les paroles venaient de derrière lui, mais il restait immobile regardant fixement devant, de peur que tout geste le mène à sa perte.

— Vous êtes la mort ?

— La mort est un concept qu'une forme humanoïde ne saurait rendre qu'imparfaitement. Non, si tu avais le droit de me poser qu'une seule question, laquelle choisirais-tu ? Réfléchis, ta vie en découle, toujours.

Réfléchir, comme s'il était dans une position pour réfléchir ! Néanmoins, il n'en voyait qu'une.

— Pourquoi êtes-vous là ?

L'apparition bougea dans son dos, il la sentit plus qu'il ne la vit ou ne l'entendit. Même l'eau ne clapotait pas, pourtant elle devait se trouver en plein dans la baignoire !

— Je suis là pour te permettre de faire un choix qui pourrait modifier ton destin.

— Mon destin ? Je me suis fait tout seul ! Mon destin c'est moi qui l'ai créé.

— Que tu crois ! Mais je t'assure qu'il n'en est rien. Tu agis en fonction de toute une pléiade de paramètres qui t'échappent.

— Et pourquoi je croirais à tout ce baratin ? Pourquoi devrais-je changer mon destin ? Il me plaît tel qu'il est. Tout ceci n'est peut-être qu'une farce et...

Soudain, il sentit des mains glacées qui se posèrent sur son crâne. Ses muscles ne répondaient plus et il ne pouvait pas bouger d'un centimètre. Puis une onde d'un froid intense pénétra sa boîte crânienne, déversant avec elle une lame d'effroi. Ses sens semblèrent s'arrêter, comme si tout se passait uniquement dans sa tête. D'un seul coup, ce fut l'accalmie, comme le calme avant la tempête, un trou noir. Puis les mécanismes de son esprit repartirent de plus belle. Des images se succédaient à une vitesse telle qu'il ne pouvait en saisir les formes, puis elles ralentirent pour se figer en une séquence, comme une pause dans la lecture d'un film.

Devant ses yeux, le tableau d'une

réunion de ses débuts. Il se revoyait encore dans la salle, négociant une très grosse vente d'armes, celle-là même qui allait le mettre sur les rails du succès. Il avait vingt-cinq ans. Face à lui, un émissaire du chef de libération soudanais, dit le Boucher. Carnage, prise de pouvoir et grosse monnaie en perspectives.

La scène se mit en mouvement et Philippe revit le jeune homme qu'il était marchander ses produits. La négociation touchait à sa fin, restait qu'à régler les modalités de paiement. L'émissaire lui serra chaleureusement la main, exhibant ses dents anormalement blanches qui contrastaient avec le noir de sa peau. Une fois l'homme parti, il trouva ridicule

la réaction qu'il avait eue ce jour-là, sautant de partout le poing serré en signe de victoire.

Sa vision se troubla de nouveau, les images défilèrent comme dans un diaporama lancé à la vitesse de la lumière. Elles s'arrêtèrent dans un autre lieu, quelques mois plus tard. Des cadavres en putréfaction jonchaient des rues où rodait les charognards. Des hommes, des femmes, des enfants, abattus d'une balle, parfois la gorge tranchée. Il ne l'avait jamais vu de près, mais il n'eut pas de mal à reconnaître le Boucher, tirant sur les Soudanais qui fuyaient devant son pick-up comme des lapins. Il se doutait que les armes automatiques responsables du carnage

étaient les siennes.

La scène se mit en mouvement et il repartit, transporté par il ne savait quelle magie, passant en revue des moments de sa vie dont on ne manquait pas de lui mettre les conséquences devant les yeux. Il n'éprouvait aucun sentiment, pas même un dégoût, il se laissait guider, impuissant. Pourtant, lorsqu'il redevint maître de son corps, que les mains glacées se retirèrent de son crâne, il éprouva une profonde fatigue physique et une lassitude mentale. Malgré tout, il trouva la force de se pencher en avant, comme pour échapper à l'emprise de l'apparition, et il se retourna pour lui faire face.

— Qu'est-ce que vous voulez bordel ?

hurla-t-il excédé.

Sa carcasse entière tremblait et était parfois prise de violents soubresauts. Sur son corps nu serpentait la ridicule de sang qui trouvait son origine sur son front.

La femme le contemplait sans mot dire, sans jamais ciller ni cligner des yeux. Des iris sans âge qui semblaient voir autre chose que ce que la vue daignait lui montrer. D'ailleurs ne lui en avait-elle pas fait la démonstration ?

La vapeur s'était légèrement dissipée, et il apercevait désormais sa silhouette debout dans la baignoire. Vêtue d'une cape noire avec une capuche rabattue sur ses cheveux blancs, elle paraissait âgée

sans pour autant que son visage n'accuse le poids des années. Son regard était noir d'ébène.

Mauvais présage, songea-t-il.

Toujours avec des gestes très lents, elle enjamba la baignoire et s'approcha de lui à un mètre. Aucune goutte d'eau ne perlait de ses vêtements et elle ne semblait s'intéresser à rien d'autre que lui.

— Je te permets de faire un choix. Tu renonces à ton entreprise, tu fais en sorte qu'elle ne survive pas à ton départ et tu changeras le destin de beaucoup de personnes. Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants ne périront pas sous tes balles. Tu as quinze jours.

— Ce ne sont pas mes balles ! Ce n'est pas moi qui suis derrière le fusil. Le monde est comme ça, si je ne leur vends pas ces armes, quelqu'un d'autre le fera.

— Il ne s'agit pas des autres, il s'agit de toi.

Sa voix résonnait étrangement en écho dans sa tête et Philippe s'aperçut que l'apparition devenait évanescence.

— Et si je refuse ? demanda-t-il regonflé à l'idée qu'elle s'en aille.

— Ton destin suivra son cours.

Sur ces mots, elle disparut complètement.

De toutes les nuits de sa vie, il n'avait aucun souvenir d'avoir jamais si peu

dormi. Même la moitié de la bouteille de whisky n'y avait rien fait. En conséquence, la figure qu'il regardait ce matin dans la glace n'était pas belle à voir, n'en était la croûte qui s'était formée sur son front.

La salle de bain aussi portait les stigmates de l'épisode tumultueux de la veille. Le lavabo arborait une trace rouge à l'endroit où il avait manqué s'assommer. L'eau froide du bain qu'il avait renoncé de prendre stagnait. Il la contempla un instant et plongea sa main dedans pour en extraire le bouchon qui la retenait.

Enfin habillé, Philippe se rassit sur le bord de son lit. Il avait eu le temps de cogiter la nuit durant, sans pour autant

avoir arrêté une décision nette. La seule chose dont il était sûr, c'était qu'il ne mettrait personne au courant de l'apparition de cette...

Mais de qui, de quoi au juste ? Elle avait esquivé sa question ou répondu par il ne savait quelles énigmes. Pourtant, il ne doutait pas qu'il devait s'agir d'une espèce de divinité quelconque ou d'une créature présidant à la destinée. Mot qu'elle n'avait cessé d'employer.

Ton destin suivra son cours, avait-elle conclu.

— Mon destin me plaît ! cria-t-il pour lui-même.

Aussitôt les images des corps décharnés s'imposèrent à son esprit.

Était-ce un tour de son subconscient ou de la sorcière de la veille ?

Rassemblant son courage, il serra son poing pour arrêter le tremblement de sa main droite et se leva. Une journée de travail lui changerait les idées.

Immanquablement, elle n'eut pas la même saveur que d'habitude. Son corps sous extrême tension menaçait de sursauter chaque fois que quelqu'un arrivait dans son dos ou déboulait au détour d'un couloir. Il se surprit à repenser à la veille, et cela lui plombait la tâche qu'il était en train d'effectuer. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était le nombre de fois où il parlait tout seul ou bien s'adressait à la sorcière au cas où elle pourrait l'entendre.

Tu as quinze jours, lui avait-elle dit.

Et bien soit, dans quinze jours s'il devait la revoir il lui ferait part de sa décision, vivre sa vie. Cependant, l'idée de la croiser de nouveau le faisait frissonner. Aussi espérait-il simplement que son destin suive son cours comme annoncé.

Le temps fit son office, comme il le faisait toujours, même à une si courte échelle. Philippe enchaîna les journées de travail, finissant tard et se levant très tôt. Seul remède pour s'occuper l'esprit et limiter son sommeil qui s'avérait torturé. La nuit la plus dure qui avait failli faire fléchir sa volonté était consécutive à un fait divers. Un carnage ethnique, encore dans un pays africain,

où il savait que ses armes avaient transité. Des morts par centaines, et le lendemain, Philippe hésitait devant la suite à donner à son entreprise. La chose était aisée, revendre, licencier, tout arrêter sans fournir d'explications à personne. Finalement, il avait cherché à se dédouaner devant les mêmes journaux télévisés, et avait trouvé sans le moindre mal. Quoi qu'il fasse, il y aurait toujours quelqu'un pour prendre sa place, alors à quoi bon !

Garder le silence envers son entourage n'avait pas été facile. Franck, avec la perspicacité qui le caractérisait, l'avait découvert tendu, à juste titre. Philippe, les premiers jours après l'événement, passait le plus clair de son temps dans

ses pensées. Quand la morosité menaçait de l'emporter, Franck avait été sa bouée de sauvetage, lui permettant de tenir le cap sans qu'il en soit conscient. Perdre tout ça, tout ce qu'il s'était donné du mal à accumuler pendant ces années ! Certainement pas. À quoi bon se targuer d'être un bon vivant si ce n'était pas pour jouir pleinement de la vie ?

L'existence était faite de déséquilibres, et rien ne changerait jamais. Il allait même jusqu'à penser que l'inégalité était la vie, le désordre fait mouvement, sans lequel l'humanité courait vers l'immobilisme et n'aurait probablement pas pu exister. Dès lors, la principale force qui régnait dans le cerveau de Philippe était la même qui s'acharnait à

leurrer des légions d'hommes en quête d'une justification à leurs erreurs. La force de l'auto-persuasion. Philippe s'était à ce point convaincu qu'il avait gravé sa pensée dans le marbre de son esprit. Plus rien ne le faisait douter à présent, pas même les frissons qui lui parcouraient l'échine à l'approche du jour fatidique.

La nuit précédant la date butoir décrétée par l'apparition, Philippe ne ferma pas l'œil. Voilà deux semaines que ce désagrément ne lui était plus arrivé. Il avait cru s'être forgé une carapace infranchissable, mais la peur et l'appréhension y pénétraient comme l'eau dans le sol.

Le matin, il se rendit pourtant à son

bureau, usant de volonté pour paraître le plus détendu possible à la face du monde. Toute la journée il évita de se retrouver seul, espérant que peut-être la sorcière n'oserait pas se montrer en public. Il savait cette réflexion ridicule, mais ne pouvait se résoudre à passer le plus clair de son temps isolé dans son bureau comme à son habitude. Tôt ou tard, il finirait bien par l'être, et cette perspective lui tirait l'estomac.

Franck lui rendit visite en fin d'après-midi et Philippe crut trouver là un précieux allié pour prolonger la soirée jusque tard dans la nuit. Malheureusement pour lui, son ami avait un rendez-vous galant qu'il ne pouvait pas rater, et il refusa même la

proposition de Franck de venir prendre un apéritif avec eux. À peine eut-il franchi la porte qu'il regrettait déjà sa décision.

Tous les employés étaient partis. Les bureaux étaient plongés dans la pénombre, seule la lumière du sien, resté ouvert, lui permettait de distinguer la masse ombrageuse du mobilier.

Ses mains devinrent moites et il ne cessa pas de se frotter les paumes l'une contre l'autre. Il ne savait trop pourquoi il demeurait là, assis à son bureau, à scruter le fond de la pièce voisine.

Rentre chez toi, se dit-il. Non, mieux, va faire la tournée des bars.

Rassemblant ses affaires de plusieurs

gestes maladroits et nerveux, il se leva, attrapa sa veste et s'apprêta à sortir quand la température chuta brutalement de plusieurs degrés. Puis vinrent les sueurs froides.

Philippe se retourna lentement, s'attendant à faire face à l'apparition, mais il trouva la pièce vide. Soulagé, il fit demi-tour et poussa un cri de surprise lorsqu'il se retrouva nez à nez avec la femme sans âge. Il tituba et recula sous le déséquilibre jusqu'à son bureau qui l'empêcha de chuter.

Le froid envahissait l'espace comme s'il s'était trouvé à l'extérieur en plein février. Philippe, qui respirait à en perdre haleine, exhalait un panache d'air chaud.

La lumière se mit à vaciller comme un néon en fin de vie.

Aussi lentement que la première fois, l'apparition s'approcha d'un pas souple dont le seul bruit était le froissement du tissu de sa robe. Elle s'arrêta de nouveau à un mètre de lui.

Philippe, qui ne tenait pas à ce qu'elle le touche, s'était crispé, serrant le bureau de toutes ses forces au point de s'en faire blanchir les doigts.

Qu'allait-il se passer ? Que devait-il faire ? Pouvait-il l'abuser ? Toutes ces questions se bousculaient dans sa tête sans qu'il trouve de réponses.

— Ton choix ? demanda-t-elle simplement.

Philippe fut désarmé par l'injonction laconique et qui pourtant dans sa bouche paraissait lourde de sens.

— Vivre ma vie, cracha-t-il pour expédier la réponse avant que son courage ne le trahisse. Je ne veux rien changer vous entendez ! D'autres prendraient ma place, mes actes ne changeraient rien à la face du monde !

Il lui jeta ses paroles à la figure, à grand renfort de gesticulations comme s'il accompagnait ses mots. Voyant que l'autre attendait sans rien dire, Philippe se calma et la considéra, la gorge nouée. Impossible de savoir qu'elles étaient ses pensées. Son visage restait fermé à toute émotion, le regard fixe rivé sur lui.

— Soit, tu as fait ton choix...

— Et alors ? Hein ? Et alors ! hurla Philippe que la peur emportait.

— Et alors ton destin suivra son cours. Tu fus sans souffle, sans âme et sans couleur de vie, ainsi tu retourneras, seul le chemin compte.

— C'est là tout votre charabia ? Quel sera donc mon destin qu'il pourrait être si terrible ?

À l'instant même où il posa la question, il la regretta. L'apparition se mit en mouvement de son pas lent et assuré. Philippe se tassa contre le bureau comme s'il avait pu se fondre dans le meuble. Il était tétanisé de peur quand elle leva les mains vers lui.

— Non ! hurla-t-il quand le froid contact s'effectua.

Il se retrouva plongé dans les limbes de son esprit et du temps. Les images défilèrent devant lui comme la première fois, à une vitesse révélant un patchwork de couleurs insaisissables. Soudain, elles ralentirent et il se mit à entendre des paroles avant même qu'elles ne se stabilisent.

Cancer... Désolé monsieur Tremb...  
Trois mois... Philippe c'est Franck, je suis là mon ami...

Puis le diaporama reprit son envol, atteignant une allure vertigineuse qui rendait cette fois-ci tout en monochrome gris. Sans prévenir, il s'arrêta net.

Quelque part dans son cerveau une fonction donna l'ordre de reculer, de détourner le regard de cette vision d'horreur, mais il n'en fut rien. Il contemplait son propre visage qu'il n'aurait pas reconnu sans sa chaîne de baptême qui pendait à son cou.

Affublé d'un masque pour l'assistance respiratoire, il paraissait avoir vieilli de trente ans. La présence de Franck à ses côtés témoignait qu'il n'en était rien. Des larmes ruisselaient le long de ses joues et faisaient une auréole sur le drap blanc du lit d'hôpital. Seul il l'avait été toute sa vie, et seul il mourrait. Peu lui importait puisqu'il ne devait sa réussite qu'à son travail, mais l'idée de mourir de cette manière...

Sur cette réflexion, la chambre s'éloigna progressivement puis de plus en plus vite. Tout devint noir d'un seul coup, et il se retrouva de nouveau libre de ses mouvements.

Il roula des yeux affolés. Devant lui, l'apparition replaçait ses mains le long de son corps. Elle le fixa une nouvelle fois plus intensément, se retourna et disparut à la faveur de la lumière qui cilla.

Philippe était en proie à la panique. Les images qu'il venait de voir ne cessaient de défiler dans sa tête. La mort certes, mais la mort atroce. Il était condamné à périr d'un cancer dans la force de l'âge et cela c'était au-dessus de ses forces.

Impossible d'ignorer cette sarabande de pensées qui dansaient sous son crâne. Il se tint les tempes entre les mains, serrant si fort qu'il en tituba et percuta un carreau. Étonné de se retrouver là, il considéra la fenêtre un instant et se précipita sur le loquet, s'escrima sur le meneau et ouvrit en grand.

Il ravala sa salive accumulée par la peur et regarda en bas. Neuf étages.

Une nuit comme une autre pour mourir, songea-t-il. Une nuit pour faire un pied de nez à ce foutu destin.

Il sauta.

En ce lieu où le destin de toute chose était tissé, Verdandi et Skuld veillaient au rouet de leur sœur pour la deuxième

fois en peu de temps. Les arrêts des Nornes se mêlaient, donnant et prenant la vie sans distinction.

Urd réapparut à quelques mètres d'elles. Sans dire un mot, elle vint se mettre à la place qui était la sienne depuis la nuit des temps.

— Qu'a-t-il choisi ? demanda Verdandi.

— La cécité, répondit Urd.

— Il n'a donc rien voulu changer ?

— Non. Il croyait dur comme fer que ses actes agissaient uniquement sur sa petite personne.

— Alors, tu lui as montré son destin n'est-ce pas ? s'enquit Skuld.

Urd acquiesça d'un signe de tête, contemplant le fil qui sortait du rouet.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a rompu son souffle de vie.

— Le sot. Ne savait-il pas que même cette vision-là n'était qu'une possibilité d'avenir ? demanda Verdandi.

— Bien des humains ne le savent pas, dit Urd.

Elle reprit son travail avec le détachement qui la caractérisait, elle, aussi bien que ses sœurs. Les fils s'entremêlèrent de nouveau, entraînant avec eux des univers de destinées, à tout jamais.

# Évolution

Si vous pouvez lire aujourd'hui le récit de ma vie à travers ces quelques lignes, c'est que j'en ai ressenti le besoin. L'envie de me confesser. Pas comme quelqu'un de mauvais, un tueur en série qui tenterait d'expier sa faute, non, mais comme quelqu'un de différent.

Ce qui m'amène à vous raconter cela, j'en suis sûr maintenant, c'est que je sens que ces années de tourment touchent à leur fin. Je suis guéri, ou en passe de l'être, du mal qui me ronge et qui m'oblige parfois à des actes répréhensibles.

Toute ma vie, et elle fut longue, j'ai

œuvré pour devenir un être normal. J'ai prié chaque jour pour que mes coups de folie soient les derniers.

Après tant d'années, rien n'y a fait. Aujourd'hui pourtant je sens que je tiens le bon bout.

Je ne vais pas vous raconter toute mon existence, non pas qu'elle soit inintéressante, encore que cela dépende du point de vue que l'on adopte, mais parce que je pense que vous ne voudriez pas l'entendre.

Comme je vous le disais plus avant, je ne suis pas foncièrement mauvais, mes actes sont plutôt des réflexes de survies. Oh oui, vous les trouverez condamnables, mais mettez-vous à ma

place – pour peu que ce soit possible – et vous comprendrez mon obligation. Et pourtant, parfois je pleure et je saigne de n'être finalement que ce que vous conviendrez d'appeler un monstre. Moi je dirais que je suis un prédateur. D'abord parce que le terme me plaît bien, lorsque j'attends mes victimes, tapi dans les artères sombres qui m'entourent, mais aussi, parce que comme eux, cela relève davantage de l'instinct que de la folie.

Je ne veux pas me chercher des excuses, je suis comme cela, voilà tout. Mais vous conviendrez que même les plus pervers criminels de la société, qu'ils soient violeurs d'enfants ou terroristes, ont le droit de se défendre.

Non ?

Je crois que mon mal est génétique, c'est ma nature, je n'y peux rien en d'autres termes. Sans mes meurtres, je ne serais plus de ce monde. Quand j'essaye de me retenir, de penser à autre chose, je sens mon corps et mon âme dépérir. Comme si je quittais cette enveloppe qui ne demeurerait qu'une coquille vide et de toute façon sans vie. Oh, je vois bien que vous remuez la tête en signe de désapprobation. Mais êtes-vous certain que vous n'agiriez pas comme moi en de pareilles circonstances ? À moins que vous ne soyez aussi atteint par le mal qui me ronge, auquel cas vous entendez ma détresse.

C'est une autre question intéressante

que je me suis posée lors de la rédaction de cette confesse. Combien de ceux qui vont lire ces lignes sont comme moi ? Me comprendront-ils parce qu'ils se reconnaîtront dans ces traits dépeints à la hâte ? Peut-être ressentez-vous vous aussi l'appel, ressentez-vous le besoin de recommencer ?

En y réfléchissant bien, une circonstance atténuante me semble jouer en ma faveur. La solitude, l'abandon et le sentiment de ne plus avoir aucun repère. Oui, je sais, ce sont là des réparties maintes et maintes fois entendues pour estomper la responsabilité des délinquants, mais considérez-les tout de même. Savez-vous ce qu'il en coûte de se retrouver

livré à soi-même à des milliers de kilomètres de chez soi ? Pire encore quand on ignore qui l'on est.

Ma plus grande fierté a peut-être été de survivre pendant tout ce temps. Avec l'espoir sans cesse grandissant qu'un jour tout ceci s'arrêterait, devait s'arrêter. À mesure que je sautais sur mes proies pour les dévorer, je savais qu'un jour toute cette chair humaine, tout ce sang dont je me repaissais m'aideraient à guérir. Ce temps est venu, je le sens, où je n'aurai plus besoin de victimes pour ma survie.

De nombreux conteurs et écrivains émérites ont rapporté la légende des vampires. Je vous préviens tout de suite, je ne suis pas l'un d'eux, si toutefois ils

existent. Pourtant, je me suis souvent posé la question. Mais il m'a bien fallu me rendre à l'évidence, je ne suis pas immortel, pas plus que je ne crains le soleil.

J'ai failli mourir à de nombreuses reprises, mais heureusement j'ai toujours su m'entourer. En six cents ans, je crois que j'ai frôlé la mort une demi-douzaine de fois. Même si elle me guette comme elle vous guette tous, très peu d'entre vous sentent cette angoisse grandissante quand ils se retrouvent seuls. Pour survivre, j'ai besoin de vous, d'un contact.

Le qualificatif qui me sied davantage est celui de cancer. Un cancer venu de loin, très loin. Moi-même je ne saurais

dire mes origines. Ce dont je suis certain toutefois, c'est que j'ai débarqué il y a six cents ans bientôt, sur ce que vous appelez un météorite, et sur ce que moi je nomme un énorme coup de bol. Comment me suis-je retrouvé sur ce caillou ? Je l'ignore. Ce que je sais c'est qu'il s'en est fallu de peu pour que l'immense astéroïde ne se désintègre complètement en entrant dans l'atmosphère terrestre.

D'environ cinq centimètres. C'était sa taille quand il a heurté la Terre, le corps extra-terrestre avait été réduit à l'état d'une petite pierre. Pour être exhaustif, ma chance je ne la dois pas qu'aux phénomènes physiques compliqués des frottements dans l'atmosphère, mais à la

curiosité d'un enfant.

Je sais, c'est cruel, mais ce fut le premier de ma liste, et ce fut lui qui me fit découvrir ma vraie nature. Il avait vu quelque chose briller dans le ciel. Ce quelque chose était en réalité mon vaisseau de fortune qui venait de s'écraser sur votre planète. La curiosité est un vilain défaut paraît-il, mais en combien de circonstances entraîne-t-elle votre perte ? Cette fois-ci, ce fut le cas.

Je m'introduisais en lui cet après-midi, il y a six siècles. Les corps dans lesquels je m'invite ne vivent pas une vie « longue et heureuse », pas comme vous pourriez l'entendre. À vrai dire, ils contractent tous une maladie, un mal qui les ronge de l'intérieur, et dont je sais

être l'origine. J'ai besoin de leur fluide vital pour survivre, je suis partout, tapi dans les artères les plus minuscules, dans les organes et dans le sang. Cette expérience est grisante, énergisant mon être comme la cocaïne donne au camé le sentiment de planer. Malheureusement, cet instant ne dure que très peu, un an ou deux tout au plus. Ensuite le corps se fatigue, comme une vieille carcasse de voiture traînant un poids trop lourd.

Leur esprit demeure présent un certain temps, variable d'une personne à l'autre. Certains sont combatifs, d'autres résignés, mais dans tous les cas, l'issue est la même. Lentement leur conscience s'estompe, peut-être est-ce parce que j'envahis les moindres recoins de leur

enveloppe, je ne saurais le dire. Leurs pensées deviennent moins consistantes, vaporeuses, et leur bavardage mental, depuis longtemps devenu panique, résonne comme un lointain écho. Cela me rend triste, croyez-moi. Mais souvenez-vous du choix. L'ai-je vraiment ? Que feriez-vous à ma place ?

Un jour, le corps se meurt, immanquablement. Le temps vient alors pour moi de trouver une autre enveloppe. Et c'est ce jour-là, lorsque, enfermé dans cet enfant de dix ans, j'appris la vulnérabilité de mon être. Cet après-midi où je courais dans les bois à la recherche d'un arbre voulant bien me prêter ses branches pour me hisser à son sommet. Le corps d'emprunt s'écroula.

Je ressentis moi-même le mal qui s'emparait de cette enveloppe de chair. La mort emportait le petit homme, n'ayant plus assez d'énergie pour lutter. Mais je savais que cette séparation du physique et du mental allait m'être fatale. Je me sentais partir, happé par les affres du grand voyage. Mon salut vint d'une mère bienveillante, et je profitais de ce qu'elle pleurait sur le corps de son enfant pour poursuivre ma survie, mon évolution.

De ces années, de ces siècles, j'ai beaucoup appris, mais jamais autant que cet après-midi-là. Depuis lors, je suis toujours entouré. Je me déplace dans des transports bondés de monde, et ne fréquente que des lieux populaires. C'est

ma phobie en quelque sorte. Malgré toutes ces précautions, j'ai bien failli y rester, trop souvent à mon goût. Sûrement parce que je suis devenu trop humain et que ma nouvelle humanité grandissante m'incitait à plus de relâchement.

Vous n'imaginez pas le nombre de corps que j'ai dû emprunter pour me retrouver là, à coucher ces mots sur le papier. Moi-même j'en ai perdu le compte. Mais je sais que maintenant je n'aurai plus à le faire, plus à prendre la vie d'autrui pour soutenir la mienne. J'ai ma propre existence maintenant, ma propre chair et mon avenir. Je le sens. J'ai vu se dessiner cette issue il y a longtemps, à mesure que j'apprenais à

ménager les enveloppes que je dérobaï. Celle-ci sera la dernière, un corps puissant et en bonne santé.

Je sais à quoi vous pensez. À la mort n'est-ce pas ? Et bien cela ne me dérange pas. Peut-être le temps viendra avec la vieillesse et les premières maladies, mais pour l'instant je vais profiter de ma vie.

Tous les jours je songe à ce que j'ai été, et je me noie dans mes pensées sans jamais trouver de réponses. Tout me ramène à vous, et aux autres dans lesquels dorment mes semblables, attendant leur heure, portant l'espoir d'un jour meilleur.

Combien de sombres réflexions

ruminez-vous en vous demandant si elles vous appartiennent ? Combien de fois avez-vous émergé de votre sommeil en ayant l'impression de tomber, de sortir de votre corps ?

Réfléchissez...

Parce qu'il est impossible que je sois le seul de mon espèce, impossible.

# Rêve d'enfant

La vie d'un enfant est celle du rêve. Qu'importe ce qu'en disent les grandes personnes sérieuses et austères. Moi je sais que j'ai raison. Et le temps qui passe, et la perspective d'un avenir sans onirisme, comme en témoigne le visage de mes aînés, me confortent dans mes choix. Alors, je laisse glisser sur moi les cascades de mots. « Tu es toujours dans les nuages. Reviens parmi nous. »

Mes nuages à moi sont de doux nids d'images, les voici.

Le pouvoir des rêves transcende les limites de l'imaginaire. Ainsi, je revêts

souvent l'armure clinquante, dont le moindre mouvement fait briller le métal de mille feux. Comme tout chevalier qui se respecte, j'ai le droit aux honneurs de la foule, au foulard de la princesse, au destrier puissant qui fend l'espace et renverse l'adversaire.

Quoi de plus naturel à cinq ans que d'aspirer à des désirs simples de gloire, empreints de naïveté ?

Mais voilà que la foule s'éparpille comme un seul homme, qui de bousculer son voisin, qui de courir à en perdre haleine. La terreur s'est soudain emparée du village, et la place bondée l'instant d'avant s'est vidée.

Je suis désormais le dernier rempart.

Le chevalier qui protège le bastion. Un monstre hideux, sans autre forme que celle de ses tentacules dégoulinants, se dresse devant moi.

Je sais depuis longtemps qu'il est l'incarnation de mes peurs, l'avatar d'une rationalité galopante qui menace de s'emparer de mon trésor, de mes rêves et même de ma capacité à rêver.

La plus belle épée que je n'ai jamais tirée de mon fourreau brille, étincelante dans mes mains. Pourtant, j'aurais juré la voir pâlir un bref instant.

Serait-ce que je faiblisse ? Le monstre serait-il en train de gagner la partie ?

Plus le temps de la réflexion.

La bête s'élançe vers moi et je bondis

à mon tour à sa rencontre.

Non je n'abandonnerai pas. Pas sans  
lutter pour mon monde, mes rêves, mon  
être.

# Remerciements

Vous avez aimé ce livre ? Je vous remercie. Avez-vous encore un peu de temps ? Si c'est le cas, j'apprécierais que vous laissiez un petit commentaire sur la page où vous l'avez acheté. Les commentaires agissent comme du bouche à oreille et sont grandement appréciés. Ils font une grande différence et aident les nouveaux lecteurs dans leurs choix.

Merci

Rejoignez la Newsletter de Florent

Marotta : [Je m'inscris !](#)